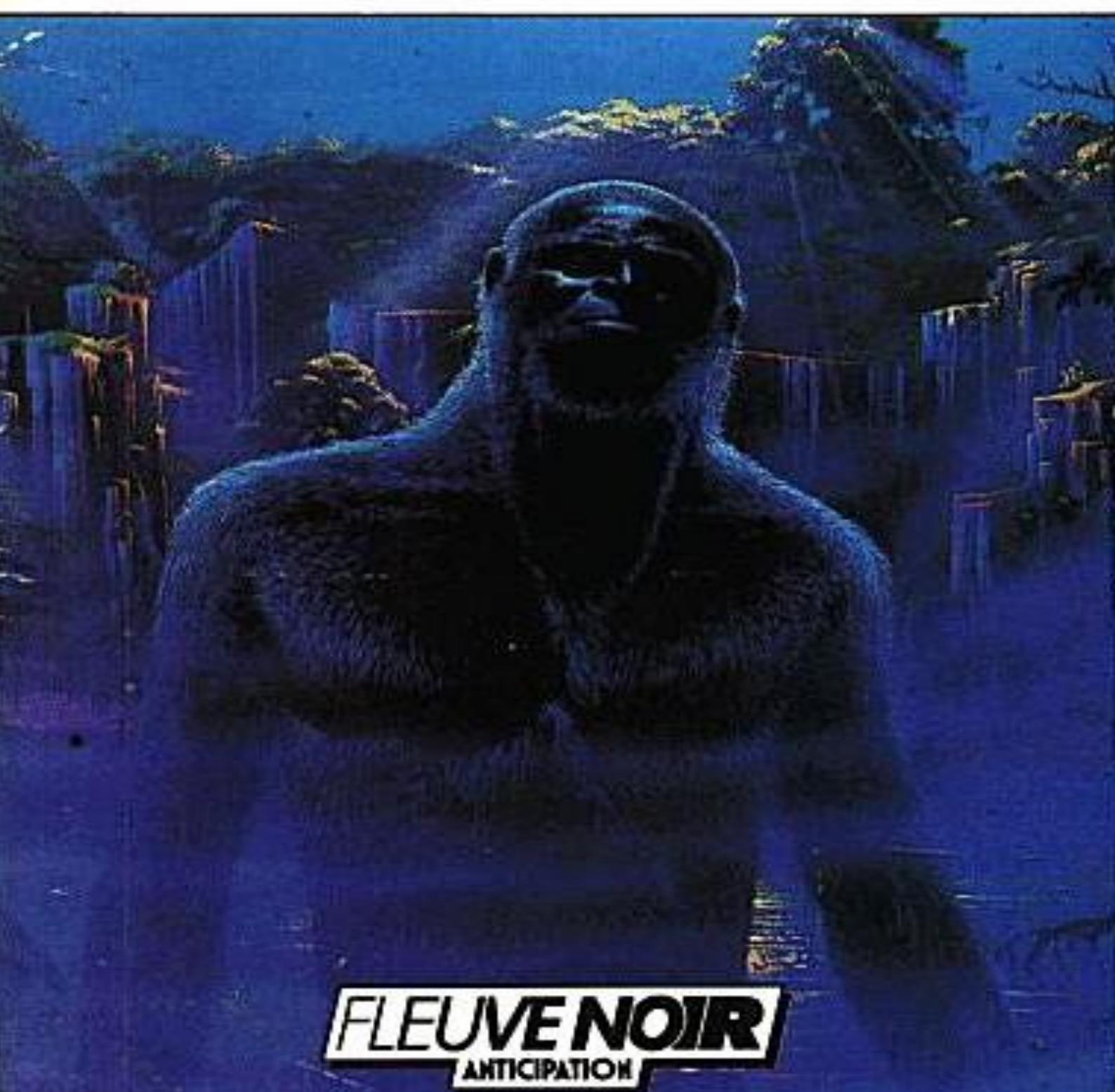


ANTICIPATION

G.-J. ARNAUD

LES FOUS DU SOLEIL

La Compagnie des Glaces - 11



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 11

LES FOUS DU SOLEIL

(1983)



CHAPITRE I

La vieille dame aux cheveux blancs pénétra dans le wagon-nursery avec un plateau chargé d'excellentes choses et le déposa sur le lit de l'enfant qui appuyait son dos contre un oreiller garni de vieilles dentelles et gonflé de duvet d'oiseau.

— Bonjour, bébé, bonjour, mon ange. Regardez ce que la bonne Granny apporte ce matin. Des gâteaux dorés, de la confiture de véritables fruits, et les œufs. Vous avez vu les œufs avec encore la coquille ? Pas de ces œufs en bâton comme pour n'importe qui et aussi du bon jambon maigre... Du bon jambon pour le bébé.

Elle alla tirer les rideaux des hublots panoramiques, n'accorda qu'un petit regard à la plaine glacée au fond de laquelle semblaient flotter des montagnes blanches.

— Qui va bien déjeuner, hein ? Qui va faire plaisir à sa Granny ? Vous savez que Grandpa vous prépare une surprise pour ce matin, mais il faudra être bien sage... Il faudra tout manger. Et puis ce sera le bain... Je vais le faire couler, mon chérubin... il faut manger maintenant.

La vieille dame souriait avec une expression extasiée devant le lit de l'enfant qui la fixait de ses yeux étranges. Elle résistait à cet examen, gardait son apparence de bonne grand-mère gâteau.

Jdrien regarda le contenu de son plateau, commença à verser du lait dans sa tasse.

— C'est du lait frais, tiré ce matin. Si vous êtes gentil, nous irons voir la vache qui le produit dans le wagon-étable. Nous donnerons aussi du grain aux poules qui ont pondu ces beaux œufs rien que pour mon chérubin. Elles seront contentes de vous voir.

L'enfant porta le lait à sa bouche, en but une gorgée puis reposa la tasse. Il découpa à petits coups de sa cuillère le bout d'un œuf et

la vieille dame passa dans la salle de bains pour faire couler l'eau, préparer les serviettes et les sels.

— Comme nous mangeons bien ce matin ! s'exclama-t-elle en revenant dans la cabine-chambre. On est très sage et Grandpa sera très heureux. Vous ne voulez pas savoir ce qu'il vous prépare comme surprise ?

Non. Il ne voulait pas. Il savait déjà que c'était un théâtre de marionnettes et que la séance serait mortelle. Le vieux monsieur faisait trop d'efforts pour être naturel, n'avait pas l'hypocrisie suave de la femme.

— Il faut aussi goûter au jambon, tremper ses mouillettes dans le neu-nœuf.

L'enfant laissait aller son esprit très loin de cette nursery stupide. Le Train, train privé uniquement consacré à sa personne avec son wagon-étable, son élevage de poules, son personnel dévoué, roulait à travers l'immense concession de la Panaméricaine, ne s'arrêtant que pour s'approvisionner. Il ne roulait pas trop vite, pas plus de cinquante kilomètres à l'heure mais avait le plus souvent la priorité aux aiguillages. Et l'Enfant s'intéressait aux aiguillages, il les sondait comme s'il s'agissait d'un cerveau humain, apprenait peu à peu leur usage, leur mécanisme, pénétrait le secret de leur programmation.

— Allons, encore une mouillette. Vous n'avez pas goûté à ce gros gâteau que Granny Sara a spécialement confectionné pour vous ce matin très tôt. Granny s'est levée avant tout le monde pour le pétrir, le mettre au four... Qu'est-ce que l'on dit à sa bonne Granny ?

Jdrien la regarda une seconde et la vieille dame fut transpercée par un éclair invisible qui la fit sursauter. Comme si l'Enfant venait de soulever ses jupes et découvrir ses jambes boursouflées de varices. C'était intolérable.

Elle revint dans la salle de bains, se regarda dans la grande glace. Malgré le fond de teint son visage était encore tout rouge.

Jdrien mâchait lentement un morceau de gâteau mais guettait l'arrivée d'un prochain aiguillage complexe. Il y avait plusieurs centres nerveux et si l'on parvenait à les paralyser un instant le Train poursuivrait sa route en dehors du schéma programmé à l'avance.

— Venez, venez vous baigner, venez.

Jdrien fit glisser le plateau et se dirigea vers la salle de bains. Il écarta les mains empressées de la vieille dame pour ôter lui-même son pyjama, surveillant dans le miroir la réaction de « Granny ». Les premiers jours elle avait eu du mal à cacher sa répugnance lorsque la fourrure du torse apparaissait.

Le bain était la meilleure activité de la journée, estimait Jdrien en se glissant dans l'eau tiède. Il y serait resté beaucoup plus longtemps mais la vieille femme veillait. Elle ne le laissait patauger que le temps de rapporter le plateau aux cuisines du train, de refaire son lit.

Il fermait les yeux, flottait entre deux eaux et projetait le visage de son père Lien Rag. Parfois aussi celui du Kid qui lui avait servi de père adoptif durant deux ans. Il pensait aussi à Yeuse, à Miele, deux femmes qui s'étaient occupées de lui avec tendresse. Mais presque jamais il n'osait dégager d'une mémoire pourtant exceptionnelle le visage de sa mère Rousse, Jdrou. Il préférait qu'elle dorme paisiblement en lui comme s'il la protégeait.

Il sortit du bain, alla s'étendre sur le banc où Granny viendrait le sécher, le talquer. Elle pensait que tous ces poils nécessitaient un soin particulier et malgré sa répugnance elle les enduisait d'huile spéciale, massait sa peau de petit métis.

— Oh, mais il est sorti de l'eau comme un grand garçon. Voyez-vous ça ? Et Granny qui ne savait pas.

Il supportait ce bavardage débile, pensait à autre chose. Pour ce jour-là il préparait une expérience limitée et il devait se concentrer très fortement.

— On va aller apprendre à lire et à écrire maintenant avec Grandpa qui vous attend. La surprise sera pour tout à l'heure.

Elle habilla légèrement Jdrien selon les ordres reçus. Il ne pouvait trop longuement séjourner dans une température très chaude et sa chambre était équipée d'un chauffage prévu pour laisser la pièce dans une température très basse, proche du zéro une partie de la nuit. Puis, progressivement, elle remontait jusqu'à quinze degrés le matin.

C'était peu. Granny qui avait toujours évolué dans des nurseries

luxueuses était habituée à vingt, vingt-cinq degrés et parfois elle frissonnait en pénétrant chez l'Enfant en pleine nuit pour surveiller son sommeil. Car tels étaient les Ordres et malgré l'appareillage électronique qui veillait en permanence sur le gosse elle devait effectuer deux rondes.

Grandpa également.

Lorsque Jdrien pénétra dans le compartiment d'études installé dans le wagon-bibliothèque, Grandpa Jim leva les bras en signe de bienvenue mais son regard bleu restait aussi froid que les glaces environnantes.

— Nous voici à l'heure et bien décidé à travailler, je suppose. Je suis très heureux de vous voir, mon grand garçon. Nous allons tout de suite voir si vous avez appris votre page de lecture.

Le compartiment possédait des fenêtres opaques pour que l'attention de l'enfant ne soit pas distraite mais il s'évadait au-delà de ces verres martelés, examinait l'immensité de la plaine traversée. Le réseau était très large et des dizaines de convois pouvaient y rouler dans les deux sens. On dépassait d'énormes aciéries, des fabriques environnées d'une vapeur qui gelait aussitôt au contact de l'air et formait des dentelles vite noircies sur les flancs de ces monstres.

— Très bien, gamin, très bien, disait Grandpa doctoral alors que Jdrien lisait sans enthousiasme un texte sur la grandeur de la Compagnie panaméricaine.

— C'est un extrait d'une œuvre connue de Lowell, un grand écrivain couvert d'honneurs. La Compagnie panaméricaine est la plus belle de toutes, la plus puissante. Tout le monde reçoit de la chaleur et de la nourriture, ce qui n'est pas le cas des autres, mon enfant.

Jdrien écrivit ensuite puis ce fut tout. On estimait qu'il était encore trop tôt pour lui apprendre d'autres matières que l'on jugeait trop complexes comme le calcul.

— Vous pouvez aller vous amuser, mon garçon. Tout à l'heure il y aura une surprise pour vous.

Le vieillard rejoignit Granny dans leur petit salon.

Elle examinait des vêtements d'enfant revenus de la laverie.

— Il est dans le compartiment de jeu. Vous êtes tranquille pour un temps.

— Que ne faut-il pas faire ! soupira Granny... Pour une espèce de petit sauvage qui n'est même pas reconnaissant.

— Chut, soyez prudente. Nous sommes certainement surveillés. Croyez-vous que cela me plaise d'apprendre à lire et à écrire à un être pareil ?

— Il me fait peur, dit Granny, la façon dont il vous regarde comme s'il allait se jeter sur vous et vous mordre. Comment un homme normal a-t-il pu aller avec une Femelle Rousse pour fabriquer ça ?

— Je ne comprends pas pourquoi Lady Diana, qui est la plus grosse actionnaire de la Compagnie, s'intéresse à ce petit monstre, sacrifie autant d'argent pour l'élever comme son propre petit-fils.

— Ne nous en plaignons pas, dit la vieille dame. À nos âges, c'est une chance inespérée.

— Elle n'aurait trouvé personne d'autre... Il faut que nous ayons besoin de travailler pour accepter...

— Il lui fallait un couple de grands-parents pour que l'enfant se sente en confiance. Comme si ces animaux-là avaient des sentiments aussi nobles... Je ne me plains pas mais, comme vous dites, c'est de l'argent dépensé pour rien.

— Et nous devons garder le secret... dit Grandpa. Combien de temps serons-nous payés pour nous occuper de lui ? Après tout c'est une belle retraite. Dans mes dernières places de précepteur auprès de gosses de nantis, c'était parfois très dur.

— Peut-être, mais nous avions affaire à des enfants normaux.

Grandpa la regarda d'un air songeur :

— J'ai eu des débiles mentaux, des handicapés cérébraux... Il faut pénétrer dans certains trains privés, certains de ces palais orgueilleux que l'on trouve sur les rails ou dans les stations résidentielles... Mais évidemment il ne m'est jamais arrivé de m'occuper d'un métis d'Homme du Chaud et d'une de ces Femelles du Froid. Il paraît qu'elles puent et qu'elles sont couvertes de...

— Je vous en prie. Mais comment le sait-on, puisque dans le froid les odeurs sont tuées ?

— Je l'ignore. On a dû en faire entrer certaines dans des zones chaudes... Mais vous devinez pour quel motif.

— La plus honteuse des fornications.

Grandpa ressortit pour aller surveiller son élève depuis la salle d'étude grâce à un écran de télévision.

L'Enfant était sur une balançoire et paraissait songeur, se contentant de donner parfois un coup de pied au sol pour réanimer le va-et-vient de son corps.

— À quoi peut-il bien songer ?... Parfois j'ai l'impression qu'il pénètre dans mon esprit mais je dois me faire des idées... Pourtant il apprend bien... Il a su vite lire, écrire et si je n'avais pas des ordres, j'aurais tôt fait de lui inculquer des tas de connaissances. Comment peut-il être aussi intelligent ? Il doit tenir de son père humain. Les Roux ne sont que des animaux marchant comme des hommes. Dieu merci, on n'est plus obligé de les supporter sur les dômes des villes pour racler la glace. Leur obscénité n'était plus tolérable...

Jdrien abandonna sa balançoire et s'approcha d'un hublot panoramique. Leur voie était la dernière à la limite du désert glacé. Malgré lui, Grandpa tourna la tête et aperçut un pointillé noir sur la glace, assez loin. Il mit du temps pour comprendre que c'était une tribu de Roux en train de se déplacer vers le nord. L'Enfant les regardait, fasciné. Comment avait-il pu ?... Une coïncidence. Une simple coïncidence et il ne fallait pas imaginer autre chose, sinon ils finiraient tous par faire des cauchemars épouvantables la nuit.

Le chauffeur de la grosse loco-diesel accepta la bière que lui apportait le steward et bavarda un moment avec lui.

— Prochain arrêt dans une heure pour nous ravitailler. Vous pourrez dégourdir vos jambes. C'est une cross-station qui se nomme Hills-Cross Station.

— On pourra peut-être y trouver un peu de vodka à acheter. La bière c'est lassant, surtout le soir.

Mais le Diesel n'atteignit pas Hills-Cross Station, du moins pas ce jour-là. Il se produisit un événement très rare qui ne provoqua l'alerte que trop tard. Le convoi avait grillé un aiguillage et remontait vers le nord de la concession en direction des Lake Stations.

— Que signifie ? rugit le chef de train en pénétrant dans la cabine. Nous devrions être à l'ouest, pas au nord. Il n'y a presque plus de carburant.

— Je sais, dit le chauffeur, mais tout est en ordre et le schéma conducteur n'a rien signalé d'anormal.

— Un aiguillage sursaturé alors ? On va stopper dans la prochaine cross-station. Nous ne devons pas dévier d'un pouce de notre itinéraire.

Bientôt tout le personnel sut que le train avait été curieusement détourné de son parcours. À cet instant Grandpa remarqua une autre coïncidence étrange. Le convoi roulait lentement à proximité de cette tribu de Roux qui tout à l'heure marchait très loin.

— On dirait qu'ils ont attiré... le convoi... Enfin c'est une impression... Mais pourquoi l'aiguillage n'a-t-il pas fonctionné comme il le devait ?

Grandpa possédait quelques connaissances en électronique. Dans le temps il avait même travaillé comme élève-aiguilleur avant de choisir une autre profession moins hiérarchisée.

— Venez-voir les marionnettes.

L'Enfant le suivit jusqu'au petit théâtre que le vieillard avait confectionné lui-même.

— Vous allez assister à un spectacle unique. Le Petit Chaperon rouge, une très vieille histoire du folklore européen.

Jusqu'à l'apparition du loup, Jdrien resta impassible, mais lorsque Grandpa fit surgir le fauve, Jdrien tressaillit dans son fauteuil. Le vieillard se souvint de son ascendance. Les Roux disputaient souvent leur nourriture aux loups, les tuaient pour dévorer leur viande et récupérer leur peau. Comme ils n'avaient nul besoin de fourrures pour se protéger du froid – ils étaient bien nantis, ces sauvages – ils les revendaient à des trafiquants.

— Vous avez peur du loup ? demanda doucereusement Granny qui assistait à la séance et ne s'était pas manifestée jusqu'ici.

Jdrien hocha la tête.

— Tiens donc, murmura la vieille femme, il y a donc quelque chose qui vous touche profondément ?

Jdrien regardait la marionnette avec effroi.

Grandpa avait d'ailleurs soigné celle du loup pour la rendre vraiment terrifiante.

CHAPITRE II

La draisine roulait à petite vitesse sur le viaduc de l'Est. Le chantier n'avait qu'une centaine de kilomètres de long depuis Titan. Il aurait dû en avoir trois fois plus mais l'énergie faisait défaut. Lien Rag examinait les piliers avec attention.

— Avec un mélange d'air emprisonné dans des cellules de glace nous pouvons réduire la quantité d'énergie nécessaire à la congélation et l'ensemble sera aussi résistant, flottera encore mieux.

— J'achète votre procédé, dit le Kid qui l'accompagnait dans ce voyage d'inspection. Dites un prix. La moitié en dollars, le reste en Calories.

— Vous avez réfléchi à la menace que représente la Panaméricaine, demanda Lien. Vous lui faciliterez la besogne le jour où elle enverra des unités légères contre vous, le jour où le viaduc sera triplé pour supporter les cuirassés et les croiseurs de Lady Diana. Elle conquerra d'un coup une concession sans avoir dépensé un dollar pour construire le réseau.

— Je sais... Mais ce réseau va réduire la distance de façon spectaculaire. Tout le trafic de l'Australasienne passera par ici. Des millions de tonnes. Les retombées seront fantastiques pour la Compagnie de la Banquise.

Très loin, un troupeau de baleines rampait sur la glace en soufflant. Les jets de vapeur s'élevaient très haut, devaient immédiatement retomber en grésil sur le dos noir des cétacés.

— La Guilde des Harponneurs ne s'intéresse pas à ces centaines de milliers de bêtes qui transitent dans le coin. Nous pourrions en chasser deux, trois cent mille sans effrayer le reste. Je voudrais créer mon propre centre de chasse pour alimenter notre trésor

public. Tout est à faire. Vous avez vu Kamenopolis ? Qu'en pensez-vous ?

— C'est une ville fascinante.

— Soyez franc.

— Je ne suis pas déçu. C'est une ville avec ses beautés et ses laideurs.

— À peine née, c'est de la pourriture. Le vice, le fric, les magouilles, les complots, le crime, le racisme, la haine. Les gens trop riches, les gens trop pauvres. Je ne peux même pas assurer le minimum calorique en chaleur et nourriture. Je suis un truqueur... Voilà ce que je vous avoue alors que vous avez été mon ennemi.

— Vous n'avez jamais été le mien. Je ne peux oublier que vous avez sauvé mon fils Jdrien en le faisant sortir de la Sibérienne. Vous l'avez élevé, vous l'avez protégé.

Le Kid repartit vers la draisine, petite silhouette ridicule engoncée dans la combinaison isotherme. Les ouvriers du chantier souriaient, goguenards. Lien Rag retourna aussi vers la draisine.

— Je n'aime pas Kamenopolis. Je n'aime pas que l'huile de baleine reste encore la seule exportation importante.

— La fabrique de silicium, de verre de silice... Votre ingénieur dit qu'il pourra fabriquer des maisons en verre qui isoleront bien du froid. Imaginez ces maisons mobiles vendues dans le monde entier.

— Les gens se méfieront. Ils préfèrent des matériaux plus traditionnels.

— Olgarev paraît confiant, lui. Il dit qu'on fera aussi une laine de silicium qui servira à isoler. Il pense sortir très bientôt les premiers échantillons. Vous devez multiplier les missions commerciales.

— Ça coûte cher, Lien, très cher. Nous dépensons déjà tant d'argent et la Calorie a du mal à maintenir son cours. Il en faut toujours six cents pour un dollar.

Ils retournèrent à Titanopolis. La ville poussait lentement mais enfin il y avait un dôme qui protégeait une cinquantaine de maisons mobiles et les primes offertes par le Kid attiraient quelques épouses.

— Les Roux continuent d'affluer à Kamenopolis, annonça le Kid en lisant le premier télex posé sur son bureau. Ils viennent adorer le

cadavre de Jdrou. Encore une chance qu'ils ignorent votre présence dans la concession. Nous sommes submergés par les Roux.

— Toujours rien de Yeuse ?

— Si, mais elle ne parle pas de Jdrien. Vous pensez bien que Lady Diana doit le cacher dans un endroit secret.

— Je vais poursuivre mes expériences, dit Lien. Je pense que nous pourrons construire une série de piles expérimentales d'ici un mois. Nous pourrons faire des essais de charge et vous verrez qu'elles résisteront sans faiblir.

— Lien ?

Le glaciologue se retourna à la porte, attendit.

— Que pensez-vous au fond de vous-même de ce culte des Roux pour Jdrou, la mère de Jdrien ?

— J'ai peur. Sincèrement j'ai peur. Je me demande où cette fièvre religieuse des Roux va nous conduire. Je crains qu'ils soient victimes d'une manipulation mais je n'en connais ni les auteurs ni la finalité.

— Mais cette vieille prophétie qui annoncerait qu'un jeune Dieu né d'une Femme Rousse et d'un Homme du Chaud viendrait réconcilier les deux peuples... C'est une belle prophétie, n'est-ce pas ?

— Très belle. Dangereuse pour les Roux qui seront tentés de considérer les hommes du Chaud comme des frères et non comme des exploiteurs et des assassins. C'est une prophétie démobilisatrice comme toutes les prophéties. On parle d'un messie, d'un homme-miracle qui résoudra les problèmes... On pourra exploiter les Roux à fond au nom de cette croyance. Je ne veux pas que Jdrien soit mêlé à cette supercherie.

— Vous êtes bien pessimiste, remarqua le Kid.

— Au point que je suis presque heureux que mon fils soit retenu en Panaméricaine par Lady Diana.

Le Kid grimpa sur son siège de bureau et prit un cigare euphorisant.

— Ne dites pas de pareilles choses. Il est peut-être menacé, malheureux.

— Je ne crois pas. Lady Diana veut se servir de lui pour me faire

revenir sur l'épouvantable chantier du tunnel Nord-Sud. Il est en sécurité. Cette femme est réaliste, croyez-moi.

— Mais vous avez été ému en voyant le cadavre de Jdrou sur ce socle de glace. Pour les Roux c'est une divinité, une déesse, la mère de Jdrien.

— Cette prophétie qui surgit soudain de la nuit des temps alors que jamais auparavant les Roux n'en ont fait mention... Non, je reste méfiant.

— Une tradition orale. Vous savez bien qu'on ne peut encore parfaitement traduire leurs paroles, leurs grognements, leurs signes, leurs mimiques. Le professeur Ikar qui étudie leurs mœurs, leur histoire, à l'université libre de Kamenopolis affirme qu'il a tout à découvrir, que ce peuple reste encore une énigme et que même ses origines ne sont plus aussi certaines qu'on le pensait.

— Que je le pensais, dit Lien, puisque j'ai été l'un de ces chercheurs qui prétendaient qu'ils avaient été créés artificiellement par un savant un peu détraqué. Depuis j'ai compris que moi aussi j'avais été manipulé pour fournir cette explication sur un plateau... Mais une chose me laisse toujours surpris : eux sont adaptés au froid et pas nous. Eux vivent comme ils l'entendent et nous devenons esclaves du chaud, du confinement. Et personne dans le monde actuel ne paraît choqué par cet état de choses. Pire, on vous considère comme fou si vous enviez la vie de ces Tribus.

Leouan se trouvait dans leur mobil-home à deux pas de là. Elle étudiait justement un des rapports déjà écrits par le professeur Ikar sur les langages des Roux.

Les Roux étaient plusieurs centaines autour de Titanopolis. Le soir ils se rapprochaient, attirés par les lumières et se collaient au dôme pour regarder vivre les gens du Chaud. Pour le ramassage du soufre, le Kid les payait bien et le soir ils n'avaient que cette curiosité avant de dormir.

— Tu crois qu'ils s'ennuient ? demanda Leouan inquiète. En huit heures de travail, ils gagnent plus de nourriture qu'ils ne peuvent en consommer... Un jour sur trois ils peuvent flâner...

— Cette curiosité, dit Lien, est à l'origine de bien des évolutions sociales.

— D'adaptations. Ils vont copier ce qu'ils voient et ce sera désastreux. Tu as des nouvelles de Jdrien ?

— Non. Le Kid voudrait savoir ce que je pense du culte des Roux pour Jdrien et le cadavre de sa mère. C'est à toi qu'il aurait dû le demander.

La jeune femme ferma les yeux et ne répondit pas. Il savait qu'elle était bouleversée par ces manifestations religieuses. De ses origines, gardait-elle un effroi des puissances occultes ? Un fond de superstition ?

— Je lui ai fait part de mes craintes. Les Roux ne cessent d'affluer et quelqu'un y trouve son intérêt.

— Tu ne vois que complot et politique dans ce mouvement généreux, murmura-t-elle. Je sais quelle méfiance t'habite mais si, cette fois, il s'agissait d'autre chose ?

— Tu me crois capable de donner naissance à un Dieu ? Moi, Lien Rag, glaciologue de première classe à l'esprit mesquin et borné, aux idées souvent contradictoires ? Je ne porte pas d'auréole et Jdrou couchait sans remords avec tous les mâles de la tribu et quelquefois avec moi.

— Ça n'a aucune importance. Il ne s'agit pas de divinité mais d'un symbole. Pour la première fois les Roux sont frappés par ce fait qu'un enfant peut être fabriqué par un Homme du Chaud et une Femelle du Froid. Si un miracle pareil, interdit à un loup et un renne par exemple, ou une baleine et un léopard des mers est possible, pourquoi le reste, tout le reste ne le serait-il pas ?

— Il faudrait aussi que ceux du Chaud en soient émerveillés. Mais depuis toujours ils ont su qu'existaient de petits métis comme Jdrien ou de jolies métisses comme toi. Et ils n'en continuent pas moins de traiter les Roux avec mépris.

— Il suffirait qu'une poignée se mette à adorer Jdrien, Jdrou, pour ébranler ce mépris.

— Des illuminés, dirait-on alors. Comme les Rénovateurs du Soleil.

CHAPITRE III

Le télex tomba dans la nuit et un planton vint l'apporter au Kid qui venait à peine de s'endormir. Il s'assit sur sa couchette et lut deux fois le texte, abasourdi par la nouvelle.

— Merci, dit-il.

Il se leva et enfila sa combinaison isotherme. Lien Rag devait être informé le premier. Sous la coupole, le froid était ramené aux alentours de zéro Celsius, mais le Kid frissonna et marcha très vite. Au dernier moment il bifurqua vers les abords du dôme, essaya de voir si les Roux couchaient là, mais la nuit était trop opaque.

Ce fut Leouan qui vint ouvrir le sas de la mobil-home. Lien était épuisé après avoir veillé des nuits sur le chantier du viaduc où se construisait une pile selon la nouvelle technique. On avait eu quelque peine à se familiariser avec la méthode et il avait fallu régler sur place des difficultés mineures mais nombreuses...

— Qu'y a-t-il ? demanda le glaciologue pénétrant, ébloui, dans le compartiment-salon.

— Les Roux de Kamenopolis s'en vont.

— Depuis quand ?

— Hier au soir. C'est mon chef de police Gola qui me prévient. Ils partent tous. Avec le cadavre de Jdrou sur une peau de loup.

— Mais où vont-ils ?

— Vers l'est.

— À travers la banquise.

Ils se regardèrent effarés :

— La Panaméricaine, dit Lien, ils vont là-bas chercher Jdrien.

— Une croisade, dit le Kid. Je retourne à mon train, il va y avoir

d'autres télex.

— Je vous y rejoins.

Lorsqu'il pénétra dans le bureau du Kid, quatre autres télégrammes annonçaient que même la tribu de Ram avait repris la route après des années de sédentarisation. Il ne resterait plus personne au Dépotoir.

— J'ai donné des ordres, dit le Kid, déjà les rapaces approchaient pour s'approprier l'endroit. La police cerne les lieux et la Guilde des Harponneurs a juré de veiller elle aussi.

— Ils laissent tout ?

— Oui. Ils ont emporté de la viande de baleine. Pour combien ? Une semaine ?

Leouan appuya son front contre l'épaule de Lien. Il crut qu'elle allait s'angoisser mais elle se retint.

— Ils vont le chercher, le délivrer.

— Qui les conduit ? demanda Lien.

— Personne. Vous les connaissez ? Aucun chef jamais ne se présente, aucun guide. Il y a une volonté collective, une mémoire collective.

— Ils vont traverser la banquise, arriver par milliers en Panaméricaine. Jamais ils ne seront admis. On va les pourchasser, les abattre, les déporter. Il faut faire quelque chose.

— Tu ne peux rien faire, dit Leouan.

Elle releva la tête.

— Je sens comme un appel... Vous me trouvez ridicule mais si je n'avais pas d'autres gènes en moi, je crois que je me mettrais à courir à travers les glaces pour les rejoindre.

— Ceux du soufre ont disparu, dit le Kid. Cette nuit. Il n'y a plus personne pour le récolter.

Mais il ne paraissait pas s'en soucier. Cet exode massif le troublait profondément.

— Un tropisme qui les attire tous en même temps. Croyez-vous que, depuis les autres Compagnies, ils se dirigent aussi vers la Panaméricaine ?

— Ils étaient près de vingt mille au Dépotoir.

— Nous ne pouvons rien faire, demanda Lien, il n'y a aucun réseau qui permette à un véhicule léger, un loco autonome... ?

— Rien. Il n'y a rien. Ils marchent vers le Nord-Est exactement et c'est seulement à deux mille kilomètres des côtes de l'ancienne Californie qu'ils trouveront des réseaux, pas avant. Jusque-là c'est la banquise inconnue.

— Eux la connaissent, dit Leouan.

Lien s'assit et ferma les yeux. Jdrou gisait sur une peau de loup que traînaient à tour de rôle des milliers de Roux. Aurait-elle un jour rêvé d'une éternité aussi fabuleuse ?

— Combien mettront-ils ? demanda le Kid.

— Deux mois minimum.

— C'est fou.

Lien ne pensait pas que Jdrien les avait appelés à son secours. L'Enfant, tel que Yeuse et le Kid le lui avaient décrit, possédait déjà un grand jugement.

— Vous avez dit une croisade tout à l'heure, murmura-t-il, et c'était le mot. Jadis il y avait des fanatiques pour entraîner tout un peuple vers le tombeau du Christ. Ou toute une catégorie sociale.

— Non, dit Leouan, ils n'obéissent pas à un fanatique, il n'y en a pas chez nous.

Lien pensait à la Zone Occidentale. Pas fanatiques, ces Roux évolués qui imposaient des mœurs austères, le port d'un short, des règles strictes ?

— Pour que la nouvelle parvienne à NY Station par l'ouest il faudra une semaine, dit le Kid. J'ai essayé de modérer les agences de presse mais en vain. Les nouvelles passent mal à travers l'Australasie, mais Lady Diana finira par apprendre que des milliers de Roux approchent de son inlandsis.

Vingt mille Roux sur la banquise, même par petits groupes et non en file indienne, cela devait faire un long serpent qui ondulait à perte de vue.

— Ils emportaient aussi des dizaines de peaux de loup pour traîner le corps, lut le Kid sur un papier arraché à la machine qui ronflait doucement dans un coin du bureau. Tout arrivait par le rail.

— À Kamenopolis on dort encore, mais les voyous se précipitent

et la Guilde a envoyé trois draisines. Les Baleiniers font peur en général.

On apporta des boissons chaudes et Lien Rag prit du café. On en cultivait désormais dans les serres de Kamenopolis pour quelques privilégiés dont le Kid, quoique celui-ci vive assez simplement. Il avait promis de lui faire visiter le fastueux temple hindou du Mikado. Ce dernier dépensait des fortunes pour manger et boire des produits rares, des conserves en boîtes retrouvés sous la glace, des vins, des liqueurs. Une fine champagne, disait le Kid, de 1980.

— Les gens de Kamenopolis vont danser, annonça Leouan.

Le Kid haussa les épaules.

— Peut-être, ça ne les changera pas beaucoup. La plupart mènent une fête continue.

Dont Miele son épouse que grisait la vie mondaine, les théâtres, les cabarets et jusqu'aux fastes des messes des Néo-Catholiques. Pendant des mois elle avait vécu bourgeoisement dans le fameux Train Blanc aux trois griffes d'or. Le Kid ne l'utilisait plus et il stationnait à Kamenopolis.

— Je retourne là-bas, annonça le Kid, venez si vous voulez.

— Il faut que je poursuive la construction de la pile, dit Lien. Je pense qu'il en faudrait deux pour les essais.

— On enverra un train chargé de lave. D'abord dix wagons, puis on augmentera de cinq en cinq. Pour finir on enverra quatre trains.

Il roula toute la journée et la nuit suivante, marquant quelques arrêts pour visiter de minuscules stations implantées sur le réseau. Des gens créaient de petites localités. L'un distillait l'eau de mer pour le sel, un autre récoltait l'ambre gris pour fabriquer des extraits de parfums. Il y avait aussi des serres d'élevage, de cultures. Le Kid tenait à encourager ces initiatives encore peu nombreuses.

Dans la ville il trouva des traces de grand désordre, beaucoup de papiers, des reliefs de repas en plein air, des bouteilles surtout.

— Les gens ont fait la fête tout hier et la nuit lorsqu'ils ont découvert que les Roux avaient enfin filé. Il n'en reste pas un au Dépotoir, même pas un vieillard ou un malade. Ils ont tout emmené avec eux, lui dit un des fonctionnaires de ses nouveaux bureaux.

Chose étonnante on l'avait acclamé la veille. Des groupes

venaient crier son nom sous les fenêtres des bureaux mobiles.

— Ils voulaient vous féliciter de les avoir chassés.

— Les imbéciles !

Il se fit conduire au Dépotoir et put constater que la police et la Guilde tenaient leurs promesses. Un cordon d'hommes armés protégeaient le Dépotoir de quelques bandes avides qui attendaient à proximité dans de vieux wagons bricolés pour devenir automoteurs. En général, un moteur à huile de baleine et une courroie de transmission qui patinait sans arrêt, mais le véhicule pouvait rouler dans un rayon réduit. Les voyous de Kamenopolis aimaient bien ce mode de transport et organisaient même des courses dangereuses avec pari, sur des voies désaffectées, fragiles, de la banquise.

Le Kid salua le chef des Harponneurs, Yal, et Gola, le patron de la police des Roux.

— Allons voir.

Ils marchèrent sous les énormes vertèbres, les amoncellements d'os. Il restait des blocs de viande congelée, de l'huile de deuxième catégorie. En grosses quantités.

— Ils n'ont même pas dépecé les derniers envois.

Une montagne d'os où s'accrochaient des lambeaux de chair et de graisse durcis par le froid.

— La Compagnie va nommer des fonctionnaires qui s'occuperont de ce Dépotoir. On va embaucher trente personnes pour ce travail. Dix mille calories par jour, plus des primes de production. Annoncez-le à ces acharnés qui croient que leur jour est arrivé. Le Dépotoir continuera à être surveillé.

Lorsqu'il revint à ses bureaux, des personnalités l'attendaient.

— Nos félicitations pour avoir réglé le problème des Roux, lui dit le chef de Station au nom des autres.

CHAPITRE IV

Granny Sara tricotait auprès du feu dans la cheminée tandis que l'enfant dessinait, assis sur le plancher après avoir repoussé le tapis.

La vieille dame croyait vivre un de ces romans d'autrefois que l'on retrouvait dans des kiosques du sous-sol glaciaire. Lady Diana avait exigé qu'elle tricote, elle qui détestait ça. De la véritable laine et non des fibres synthétiques. Et on avait aménagé une véritable cheminée où brûlait du vrai bois. Lorsqu'elle contemplait une bûche, Granny pensait à la somme d'efforts qu'il avait fallu pour l'extraire des forêts subglaciaires. Dans l'autre fauteuil, Grandpa lisait un journal en fumant sa pipe mais lui ne détestait pas ça.

— La nuit est encore bien noire, dit Granny. C'est un temps à ne pas mettre un enfant dehors, n'est-ce pas, mon chérubin ?

Grandpa leva les yeux, sidéré. Qui aurait songé en ces temps glaciaires à flanquer un gosse dehors ? Mais il eut l'impression que la vieille nurse avait une idée derrière la tête et il reprit son journal tout en gardant une oreille tendue.

— Un temps où les loups approchent des stations et des trains arrêtés en pleine solitude. On dit qu'ils arrivent à pénétrer dans les sas mal fermés des petites stations perdues et la semaine dernière ils ont dévoré une douzaine de personnes dans le nord-ouest.

Jdrien cessa de dessiner et regarda la vieille femme. Celle-ci ressentit une sorte de chaleur dans son crâne et pensa que ce stupide feu de cheminée était trop vif. Elle éloigna un peu plus le fauteuil. Reprenant son tricot, elle dit avec un sourire suave :

— Il existe des loups énormes, aussi grands que la vache qui nous donne un si bon lait.

— Voyons, Sara, murmura le vieux.

— Je raconte une histoire, dit-elle. Tous les enfants aiment les histoires même si elles font un peu peur, n'est-ce pas, chérubin ? Vous ne faites pas exception à la règle ? Vous n'êtes pas fabriqué différemment ?

— Je crois, dit lâchement Jim le précepteur, que je vais aller boire une bière avant de passer à table. Il fait très chaud dans ce salon.

— Oui, très chaud, murmura Sara.

— Il est dit que l'enfant ne doit pas rester trop longtemps dans une atmosphère de vingt degrés et plus. Je vais aller régler le thermostat.

— Tout à l'heure. Allez boire votre bière.

Le vieux précepteur allait surtout bavarder avec l'une des employées, une jeune qui paraissait délurée. Peut-être qu'il se permettait même plus que des bavardages. Mais Sara préférait rester seule avec l'enfant.

— Il y a des loups qui courent la glace et des tribus de Roux aussi qui essayent de se défendre contre eux. Ils n'ont même pas un peu de feu pour les écarter. La nuit, les fauves se rapprochent et crac... Un petit dans la gueule et c'est fini.

Jdrien était paralysé de terreur. Il transpirait à grosses gouttes et tremblait de tous ses membres. Granny compta ses mailles, recommença à tricoter.

— Vous avez de la chance d'être ici avec nous. Êtes-vous conscient de votre chance, vous, le sale petit métis velu ? Pouah, quand je pense que chaque matin je dois vous lustrer le poil comme s'il s'agissait d'un animal. Un jour je vomirai mon déjeuner de dégoût.

Jdrien la regardait et à nouveau elle éprouva une étrange sensation de chaleur accompagnée d'une légère douleur, comme si on lui enfonçait une pointe très fine dans la tête. Elle tâta son front entre ses yeux, regarda ses doigts fripés, craignant presque d'y découvrir du sang.

— Ce soir, il faudra bien vous enfermer dans votre cabine si vous ne voulez pas que les loups viennent vous dévorer.

Instinctivement elle avait compris que cet enfant aux origines

rousses conservait les terreurs de son peuple et que la plus vivante, la plus obsédante, restait celle des loups. Nul besoin de lui dire ce que c'était. Depuis la séance de marionnettes avec le Chaperon Rouge, l'Enfant n'avait qu'à puiser dans la mémoire de son peuple.

— Vous avez de la chance de dormir dans de beaux draps, dans une belle cabine climatisée. Les vôtres sont au-dehors, pantelants de terreur en entendant les loups. Le ventre vide certainement s'ils n'ont pas trouvé d'ordures à dévorer.

Elle examina son tricot et fut agacée par quelques erreurs mais Lady Diana avait insisté sur ce détail. Que voulait-elle donc faire ? Replonger l'Enfant dans une très vieille atmosphère comme il n'en existait plus sur Terre ailleurs que dans ces vieux romans stupides ? Mais dans quel but ? Peut-être pour modifier l'esprit de l'Enfant, le remplir d'images, de souvenirs qui ne voudraient rien dire, qui ne lui serviraient à rien plus tard.

— Savez-vous comment hurlent les loups affamés ? Les avez-vous entendus ? Moi oui, une fois dans le nord où j'accompagnais les enfants d'une riche famille qui allait justement chasser le loup mais sans descendre de son train bien sûr. Une nuit qu'on avait disposé des appâts de viande ils se sont approchés et je les ai entendus.

Elle se renversa en arrière, leva les yeux au plafond, arrondit sa bouche ridée et se mit à hurler avec force. Si fort, de façon si lugubre que l'Enfant se leva doucement et recula épouvanté. Il y avait en lui une impossibilité à écouter ce cri bestial. Si cette femme continuait, il allait se mettre à crier lui aussi ou à pleurer. Il se sentait vraiment très seul et pour la première fois lança un message en direction de son père, sachant très bien qu'il ne l'atteindrait pas. Il chercha en vain un relais dans l'immensité mais n'eut aucun écho. Alors il pensa à un aiguillage. Il y en avait un qui approchait. Il suffirait de le paralyser et le train stopperait en catastrophe automatiquement.

Il noya le mécanisme d'ondes successives et d'un seul coup le train freina à mort. La vieille dame qui continuait d'imiter le loup sentit qu'elle décollait de son fauteuil et qu'elle était propulsée par une force irrésistible vers la cheminée.

— Non, cria-t-elle, je ne veux pas.

Jdrien la vit qui disparaissait à moitié dans le foyer. Mais par

chance une autre secousse la dégagea et elle repartit dans l'autre sens, percuta son fauteuil et tomba assise sur le sol. Entre-temps ses cheveux avaient un peu brûlé et elle avait du noir sur le visage.

— Au secours, je brûle, crie-t-elle faiblement.

Grandpa arriva sur ces entrefaites et poussa une exclamation de stupeur.

CHAPITRE V

— L'attitude du directeur de la Banque m'a paru curieuse, dit Ann Suba lorsqu'elle revint de Kamenopolis avec un wagon rempli de barils d'huile de baleine de première qualité, celle que vendait la Guilde des Harponneurs et non l'autre, produite par les Roux. Même les représentants de la Guilde m'ont donné l'impression d'être soupçonneux.

— Ce n'est pas la première fois que nous allons acheter de l'huile de baleine chez eux, dit Ma Ker, la femme du professeur qui dirigeait le laboratoire d'expérimentation déguisé en station de pêche.

— Le bonhomme de la Guilde m'a fait remarquer avec un sourire que c'était souvent. Il avait l'air de penser que notre balance des paiements serait en déficit à cause du budget énergie.

— Il est vrai, dit Helmatt, que nous dépensons beaucoup pour alimenter nos diesels électrogènes. Avec cette somme globale, nous pourrions disposer d'un petit réacteur qui ne poserait aucun problème d'alimentation.

— Il y a unanimité contre, dit le professeur Julius Ker depuis son fauteuil. Nous n'avons pas à revenir là-dessus. Votre passion pour le nucléaire vous tient vraiment aux tripes. Nous appartenons à l'organisation des Rénovateurs du Soleil et nos statuts repoussent l'utilisation du nucléaire pour disperser les poussières lunaires qui cachent le soleil depuis trois cents ans. Si la lune a explosé, c'est à cause des dépôts de déchets radioactifs clandestins. À partir de l'an deux mille, six puissances ont déversé sur notre satellite des tonnes de déchets sous couvert d'exploration scientifique. Nous sommes sur le point de réussir avec les lasers et l'électricité des groupes

diesels.

— Vous manquez de puissance, dit le physicien nucléaire. On ne devrait pas vous cacher la vérité maintenant que vous êtes aveugle.

Il y eut un silence consterné.

— Si les cadrans n'avaient pas de verre de protection, vous sauriez que nous sommes en dessous du potentiel exigé.

— Croyez-vous que je suis dupe ? répondit Julius Ker avec calme. Je suis aveugle mais je n'ai rien perdu de mes autres sens et je sais deviner certaines choses. Lorsque vous vous regardez avec consternation, par exemple. Croyez-vous que je ne le sens pas ?

— Nous aurions besoin d'un wagon d'huile par semaine et c'est alors que nous attirerions l'attention, dit Greog Suba, un des membres de l'équipe. Cependant nous pourrions facilement capturer de petits cétacés, les faire fondre. Mais il nous faut une chaudière perfectionnée pour obtenir de l'huile.

— La chasse aux baleineaux est interdite, protesta Ann Suba.

— La chasse au Soleil aussi, répliqua grossièrement Helmatt.

— Les Rénovateurs veulent protéger la faune et le peu de flore qui subsiste dans les zones montagneuses. Le retour du Soleil, de la chaleur, de la lumière ne doit pas se transformer en catastrophe écologique.

— Même si nous tuons cent baleineaux, où sera le mal ? Les baleines se sont multipliées pendant les deux premiers siècles avant qu'on ne recommence à les chasser activement au cours du dernier. Et encore, avec des moyens limités puisque les Chasseurs ne peuvent utiliser de véhicules hors rails. Pas de traîneaux à chiens, ni à moteur, ni à voiles. À ce rythme, il y aura de plus en plus de baleines.

Ann Suba ne paraissait pas convaincue. En fait, ils se retrouvaient toujours cinq, les mêmes pour protester contre ce genre de projets. Il n'y avait que pour le nucléaire qu'ils se retrouvaient neuf contre un.

— Il faut choisir, dit Julius. Tu dis toi-même que la Guilde des Harponneurs et la Banque de la Compagnie sont méfiantes. On va fabriquer de l'huile de baleine avec les moyens du bord. Nous devons obtenir une puissance suffisante pour la prochaine

expérience. Celle qui détruira les strates de poussières lunaires en profondeur. Une déchirure dans le ciel, douze heures de soleil. Il sera visible en Panaméricaine, dans une partie de la Sibérienne, en Australasie. Juste au-dessus de nos têtes, c'est-à-dire en pleine banquise du Pacifique, il brillera dans toute sa splendeur. En quelques heures la température remontera jusqu'à zéro, peut-être même plus haut.

— Ce sera la débâcle des glaces, dit quelqu'un.

— Nous courrons ce risque, vous le savez bien. Risque réduit puisque notre enclave, grâce à nos dispositions et nos études, deviendra une île flottante. Une île immense. Qui mettra des mois à fondre.

— Mais il n'y aura pas que de grandes îles... Dans sa partie la plus fragile, là où l'activité volcanique est très forte, la banquise disparaîtra simplement, dit Ann Suba. Nous aurons un pack-ice très fragmenté, des glaçons si petits qu'un homme ne pourra même pas s'y cramponner.

— Il n'y a pas d'hommes dans cette zone, à l'exception de quelques Roux peut-être, répondit Julius Ker avec un haussement d'épaules. Ces êtres-là savent nager et ne manqueront pas de le faire. Nous ne pouvons quand même pas hésiter parce qu'une dizaine d'animaux...

— Ce ne sont pas des animaux.

Là, ils n'étaient que quatre à protester. Une minorité inquiétante pour Ann Suba qui apportait une nouvelle très préoccupante.

— Pas de discussion philosophique, je vous en prie, réclama le savant aveugle.

— Il fut un temps où on affirmait que la femme n'avait pas d'âme, répliqua Ann. C'était commode, ça l'est toujours avec les Roux. Je vous annonce qu'ils ont quitté le Dépotoir de Kamenopolis.

On la regarda avec patience et indulgence. Elle faillit taper du pied.

— Ils étaient près de vingt mille réunis avec le cadavre d'une femme qui serait une sorte de déesse...

— Nous savons, condescendit à dire Julius Ker. Et le Dieu né de

cette femme serait Jdrien, le fils du Kid. Une habile intoxication de cet avorton pour s'attirer la sympathie des Roux qui acceptent de travailler dans sa compagnie. Oui, c'est un coup de maître...

— Ils sont tous partis, les vingt mille avec le cadavre de la déesse... En direction du Nord-Est. En ce moment ils sont vingt mille sur la Banquise avec femmes, gosses, vieillards, malades. Il leur faudra deux mois, deux mois et demi pour la traverser. On dit qu'ils peuvent marcher nuit et jour avec juste quelques heures d'arrêt lorsqu'ils ont un but déterminé. Ils s'épuiseraient, abandonneraient les faibles pour garder le rythme. C'est ce qu'on dit à Kameneapolis où l'on se réjouit de leur disparition. Seulement pour nous c'est une catastrophe. Ils sont vingt mille et ne me dites pas qu'il s'agit d'animaux à deux pattes. Si vous le pensez vraiment, traitez-les alors comme des baleineaux. En tueriez-vous vingt mille d'un coup ?

— Le chiffre me paraît exagéré, dit Helmatt.

— Oui, c'est vrai, dit Ann Suba ironique. Il n'y en a que dix-neuf mille peut-être, sans compter les femmes enceintes.

— Tu es stupide, répliqua le physicien.

— Notre expérience est programmée, dit Julius Ker. D'ici un mois nous pouvons réunir les conditions d'une grande première en détruisant une surface de strates suffisante pour que la moitié du globe terrestre reçoive les rayons solaires. Je ne dis pas la chaleur.

Julius Ker les prenait toujours pour ses élèves et son côté pédagogique croissait avec sa cécité. Ils n'osaient même pas sourire, subissaient ses cours pour jeunes enfants avec résignation.

— Mais les crépuscules eux-mêmes seront différents et les hommes effarés et joyeux apercevront les lueurs du levant comme celles du couchant. Une minorité verra le thermomètre grimper en plein soleil vers les trente degrés, mais l'air ambiant, comme je l'ai dit, se réchauffera avec lenteur.

— Croyez-vous, dit Luvia Ned un peu tremblante, que les hommes seront heureux ? Ne vont-ils pas considérer ce phénomène comme une catastrophe aussi épouvantable que l'explosion de la lune en 2050 ?

— Possible. Nous serons des incompris au début et plus tard on

nous dressera des statues.

— Restera-t-il assez d'hommes pour le faire ? murmura Greog Suba. Allons-nous déjà sacrifier ces vingt mille Roux d'un cœur léger ?

— Il n'y a qu'à voter, lança Helmatt.

— Parce que six personnes au lieu de dix pourront envoyer vingt mille autres à la mort ? dit Ann Suba. Cela me paraît intolérable. Il y a aussi le viaduc que le Kid construit. Celui qui relie Kamenopolis à Titanopolis fait deux mille kilomètres de long. Si un centimètre de glace s'évapore ou fond en une journée ce sera la catastrophe.

— Alors il faut tout arrêter ? demanda Julius Ker avec une rage contenue.

— Nous avons besoin de missionnaires qui aillent convaincre les gens dans le monde entier, les préparer au retour du soleil. Nous n'avons pas le droit de mettre en péril même la vie d'un seul être vivant.

— Alors donnons-nous rendez-vous dans cent ans, ricana Helmatt. Car c'est le temps qu'il faudra pour prêcher la bonne parole. Les Néo-Catholiques en trois siècles n'ont jamais reconquis le terrain perdu.

— Nous promettons un autre paradis, terrestre celui-là, dit la jeune femme obstinée.

— Nous ne pourrons pas rester clandestins durant cent ans. Il y a une chose qui vous échappe. C'est que nous sommes un groupe de terroristes, que vous le vouliez ou non, et nous ne devons pas nous encombrer la conscience de problèmes. On leur donne le soleil durant une journée entière. Ensuite nous étudierons toutes les conséquences, toutes les retombées comme des scientifiques et non comme des intellectuels bavards. Pour l'instant le travail reprend.

CHAPITRE VI

Dans le salon ronde de son train spécial, la grosse femme fixait un des écrans de télévision qui lui retransmettait la salle du train-nursery où l'enfant était en train de jouer. En fait, il était assis dans un bac à sable et le faisait couler d'une main dans l'autre, inlassablement. Un sable presque blanc que l'on extrayait d'une ancienne plage de Californie. Un sable qui valait une petite fortune au kilo et que les nantis de la Compagnie répandaient dans leurs faux patios, sur les allées des faux jardins de leurs palais sur rails.

On avait fini par lui signaler les anomalies du train-nursery qui à plusieurs reprises s'était transformé en train fou, n'obéissant plus au schéma directeur. À son approche, certains aiguillages ne fonctionnaient plus ou d'autres s'ouvraient intempestivement. C'était un fait sans précédent que la grosse femme jugeait intolérable.

Lorsque sa main énorme régla le son, les diamants des bagues incrustées dans sa chair scintillèrent. Les gens croyaient qu'elle les avait fait réellement sertir dans sa chair. En fait les bagues étaient toujours là et parfois elle devait en faire ouvrir une lorsque son doigt devenait gourd.

L'enfant ne parlait pas. Par contre, la vieille femme qui le gardait, cette fausse granny aux cheveux blancs, parlait, elle. Mais comme elle savait que Lady Diana surveillait le train on ne pouvait tenir compte de ses paroles.

Lady Diana coupa le son à nouveau agacée par les mots trop doucereux de cette vieille femme. Mais elle garda l'image de l'enfant.

D'autres dossiers attendaient sur son bureau, aussi déroutants,

aussi préoccupants. Mais ce train-nursery était vraiment une cause de soucis et elle envisageait de transférer l'enfant à bord d'une autre rame identique. On avait tout examiné, tout l'appareillage électronique, démonté les boîtes de priorité pour les utiliser à bord d'un autre convoi où elles n'avaient donné aucun signe de défaillance. Les meilleurs électroniciens avaient été mobilisés. On avait changé le chauffeur, le chef de train. Les nouveaux présentaient toutes les garanties de bons fonctionnaires de la Compagnie. D'ailleurs tous deux appartenaient au clan des Aiguilleurs, avec un grade élevé et une rémunération importante. Des gens qui n'étaient pas des trublions, qui acceptaient de cacher leurs hautes fonctions sous l'uniforme de chef de train et de chauffeur.

Le train-nursery allait repartir pour effectuer un circuit déterminé à l'avance par Lady Diana. Elle seule l'avait établi, elle seule avait codé la carte de priorité, elle seule l'avait glissée dans l'ordinateur. Jour et nuit le trajet du petit convoi s'inscrirait à bord de son propre train, dans son bureau sur une carte lumineuse. Ainsi elle pourrait comptabiliser les anomalies, comprendre peut-être ce qui se passait. Elle avait l'impression qu'une volonté inconnue, hostile, s'amusait à lui démontrer sa toute-puissance et lorsqu'on était la principale actionnaire de la Compagnie panaméricaine, la femme la plus riche et la plus puissante du nouveau monde des Glaces, ce défi devenait inadmissible.

Or les défis se succédaient depuis quelques jours. Si celui du train-nursery restait inexpliqué, les autres possédaient au moins la brutalité des faits divers. Vingt mille Roux traînant la charogne d'une de leurs femelles morte depuis deux ans avaient quitté brusquement la capitale de cette Compagnie de la Banquise, Kamenopolis, pour traverser la banquise en direction du Nord-Est. En fait ils se dirigeaient vers l'inlandsis panaméricain. Dans deux ou trois mois ils aborderaient l'ancienne côte de la Californie. Vingt mille sauvages. Combien en resterait-il après cette traversée dangereuse ? La moitié peut-être, mais c'était encore trop. Dix mille Roux ! Que venaient-ils faire ? Que signifiaient ces stupides rumeurs sur le caractère divin de Jdrien, l'enfant de Lien qu'elle détenait en son pouvoir ?

Elle rejettait tout en bloc, avec un manque de réalisme très rare chez elle. Si sa raison essayait d'avancer timidement qu'il y avait peut-être relation de cause à effet entre la prétendue divinité de l'enfant et les ratés de l'électronique ferroviaire, elle ne laissait jamais cette pensée sournoise l'envahir totalement.

Mais dix mille Roux se présenteraient dans deux, trois mois à l'ouest de la concession. Que faudrait-il faire alors pour les détourner de leur but ? But qui ne pouvait être que de récupérer l'enfant. Cette bande de pouilleux, d'animaux puants n'allait pas faire la loi chez elle et créer des troubles par leur masse et leurs revendications.

Elle posa les deux dossiers à sa droite, attira le troisième devant elle mais ne l'ouvrit pas. Elle ordonna par l'interphone que l'on fasse entrer Fuerza de « l'Intelligence Board » qui attendait ce rendez-vous depuis la veille. Il avait été embarqué en cours de trajet et depuis il patientait.

— Il s'agit de ces dollars du fameux hold-up de la province de San Diego. On a retrouvé des billets volés dans la Compagnie de la Banquise.

— Je suis au courant, dit l'agent secret.

— Près de quatre millions de dollars envolés, plusieurs morts. Je veux que vous alliez enquêter là-bas.

— D'habitude je n'effectue pas d'enquêtes criminelles, fit remarquer Fuerza.

— Je le sais très bien, dit la grosse femme, mais depuis quelque temps j'ai des doutes sur cette compagnie. Il s'y passe des événements curieux. Je veux que vous alliez plus loin que la simple enquête criminelle justement. Vous savez que l'argent aurait été volé par un groupe de pêcheurs installés sur la banquise du Pacifique ?

Fuerza inclina la tête brièvement.

— Nous avons fait faire des recherches. C'étaient de faux pêcheurs. Nous en avons identifié un au moins. Celui qui se fait appeler Julius Ker, C'est un savant aux spécialités nombreuses mais surtout un adepte des Rénovateurs du Soleil.

— Encore cette secte !

— À l'époque où ils jouaient les pêcheurs, il y a eu un grand éclair sur cette partie du monde. Un éclair solaire de quelques secondes. Nous avons une certitude sur l'origine du phénomène. Ensuite ils ont décidé de disparaître une fois de plus avec les poches pleines d'argent. D'où le hold-up. Et les mêmes dollars réapparaissent là-bas. Vous allez partir sans tarder. Vous me présenterez cependant un plan général d'action. Mais si je vous envoie, ce n'est pas seulement pour les Rénovateurs du Soleil. Vous souvenez-vous de Lien Rag ?

— Et comment, puisque c'est moi, avec un certain London, qui l'avons interrogé lorsqu'il a demandé l'asile politique. Il voulait travailler pour la Compagnie et d'ailleurs il l'a fait avant de disparaître en Patagonie dans une avalanche de glace.

— Il n'a pas disparu, dit la grosse femme certaine que Fuerza connaissait ce point de détail mais jouait les ignorants.

L'Intelligence Board avait des yeux partout dans le monde.

— Il vit certainement dans la Compagnie de la Banquise où ses connaissances de glaciologue vont permettre à celle-ci une expansion.

— Je dois le retrouver ?

— Oui, mais discrètement. Vous vous renseignerez sur lui. Vous m'enverrez des rapports. Je veux aussi que vous enquêtez sur les Roux de la concession, sur leur religion.

— Leur religion ? fit Fuerza stupéfait.

— Vous avez bien entendu.

— Très bien, Lady Diana. Mais ce qui me passionne le plus, ce sont les Rénovateurs. Je hais ces illuminés et je ferai le maximum pour les retrouver. Quels sont les ordres ?

— Liquidation.

— Tous ?

— Sans exception. Ils font courir un risque à l'humanité tout entière. Nous en avons détruit des dizaines mais ils réapparaissent plus nombreux. Quel démon pousse des hommes et des femmes aussi doués vers une telle folie... Nous avons le devoir de les empêcher d'aller jusqu'au bout de leur démence.

CHAPITRE VII

Chaque jour, le Kid se disait qu'il pourrait le soir même retourner à Titanpolis et chaque soir, devant la pile des dossiers, il devait prolonger son séjour. Il lui avait fallu régler des tas de difficultés, créer de toutes pièces une administration chargée du Dépotoir. Il avait tenu à mettre les choses au point :

— Si les Roux reviennent, ils reprendront leur place ici comme naguère. Cette concession est ouverte à tous.

Mais on continuait de le féliciter pour le départ des Roux. Il avait beau répéter qu'il n'y était pour rien, ses interlocuteurs ne le croyaient pas, clignaient de l'œil amicalement ou prenaient un air entendu. Une fois sorti de son bureau, ils allaient répétant partout que le Kid était un fin politique.

— Bien des ennuis sont résolus, disait Gola, le chef de la police qui autrefois protégeait les Roux de toute agression raciste, mais vous verrez qu'on aura des problèmes avec les types des bas-quartiers. Là-bas, aux confins des dômes, il ne fait pas chaud et les vivres sont rares.

— On pourrait distribuer de l'huile et de la viande de baleine, proposait le Kid. Ils en feront ce qu'ils voudront mais au moins nous mettrons des calories à leur disposition.

— Quand ils montent vers le centre des quais, ils découvrent ces boutiques luxueuses et vous leur proposez de la viande de baleine, constata Gola.

— C'est tout ce dont je dispose.

— Il se gaspille de la nourriture, de l'argent. Vous savez que cette colonie de pêcheurs de Jarvis Station fait de gros achats d'huile ? Ils ont l'air de dépenser plus qu'ils n'encaissent avec leur

poisson.

Sur son bureau, le Kid avait un dossier sur ces gens-là. Des rapports de la banque centrale. Depuis des mois ils prélevaient plus d'argent qu'ils n'en apportaient.

— Pourtant un wagon de poisson par semaine. Du très beau poisson, très fin, qui se vend cher. Mais en retour un wagon d'huile de baleine qui vaut vingt pour cent de plus que le même chargement en poisson. Et sur le réseau du 160^e méridien on voit rouler souvent leurs convois.

Il y avait aussi un rapport du chef de station de Kamenopolis. Le groupe recevait beaucoup de matériel inconnu dans des emballages spéciaux.

— La Guilde craint que, placés comme ils le sont au nord, ils ne se mettent à chasser la baleine, détournant les troupeaux vers l'est.

— Rien de tel pour l'instant, dit le Kid. La Guilde aime bien se faire peur.

— Pourtant la femme, cette jeune et jolie femme qui se nomme Ann Suba, s'est intéressée aux chaudières actuelles pour fondre le gras de baleine. N'est-ce pas curieux ?

— Que proposez-vous ?

— Une enquête. Je sais qu'ils sont maîtres chez eux dans cette enclave, mais je voudrais aller fouiner avec un harponneur. Ça calmerait tous les esprits et pour le moment je suis sans travail.

— Je vous signe un ordre de mission, dit le Kid. Mais soyez discrets.

Parmi ses dossiers il y avait cette proposition de Lien Rag de créer des voiliers des rails. Plans et photographies venaient illustrer le dossier et le Kid souriait en découvrant des cotres, des sloops, des goélettes qui roulaient toutes voiles déployées. Certains de ces navires du rail pouvaient transporter deux cents tonnes de fret. Un moteur auxiliaire permettait les manœuvres délicates et suppléait à l'absence de vent. Mais le monde des glaces connaissait-il un seul jour sans vent depuis trois siècles ?

Il écarta, non sans regret, le dossier. Ça, c'était le rêve, la poésie, et il lui fallait répondre à des obligations plus terre à terre. Mais les voiliers des rails pouvaient réduire des problèmes d'énergie quand

on couvrirait la banquise de réseaux. Une banquise de plus de cent millions de kilomètres carrés. La Transeuropéenne pourtant si renommée et si puissante ne recouvrait que le vingtième de cette superficie. Il restait donc une marge pour des lignes régulières de voiliers sur rails. Il plaça le dossier à part, décida que Lien Rag pourrait peut-être s'occuper du premier chantier qui construirait un prototype de navire.

Toujours cette histoire de dollars volés qui ressortait et le directeur de la Banque Centrale ne cessait de répéter que c'était dangereux de les utiliser. Que Lady Diana allait finir par réagir.

Ce soir-là, Miele entra comme une folle dans son bureau du Train Blanc où il travaillait malgré l'heure tardive. Il eut l'impression qu'elle était éméchée.

— Tu as des nouvelles de Jdrien ?

Il releva la tête et la contempla avec froideur. Elle s'empâtait mais ça ne l'empêchait pas d'arburer des décolletés audacieux. Il se sentait gêné en face d'elle.

— Je te demande si tu as des nouvelles de l'enfant.

— Non, aucune.

— Maintenant que tes problèmes sont réglés, tu t'en désintéresses totalement. On dit en ville que tu l'as vendu pour éloigner les Roux, pour acheter ce glaciologue qui construit le viaduc. Pourquoi caches-tu la présence de Lien Rag dans la concession ?

— C'est à sa demande.

— Vous êtes complices ? L'enfant vous gêne autant l'un que l'autre, pas vrai ?

— Tu veux bien me laisser travailler.

— Que manigances-tu encore ? fit-elle en s'approchant.

Elle titubait et elle lui souffla une haleine lourde de relents de ce vin liquoreux qu'on vendait dans les cabarets à la mode.

— J'exige que tu me dises...

— Miele, va te coucher et fiche-moi la paix.

— Salaud... Espèce de monstre... Tu es hideux, tu es répugnant. Dire que j'ai couché avec toi...

— Va-t'en, dit-il sans la moindre colère.

— Tu crois avoir réussi un coup de maître... Mais dans les boîtes, les restaurants chics, on se moque de toi. Il y a des imitateurs, des travestis qui n'arrêtent pas de te contrefaire. Et de plus on refuse tes Calories. On n'accepte que les dollars, les bons dollars. Tu vas avoir une drôle de surprise un jour.

Désormais elle le haïssait sans le dissimuler, contrairement au temps où Jdrien vivait avec eux.

— Si tu continues, je te fais expulser, dit-il. Je t'envoie à la frontière. Amertume-Station, tu connais ? Tu y crèveras de faim et de froid, tu devras faire n'importe quoi pour quelques-unes de ces Calories que tu méprises.

— Tu aurais cette cruauté, m'expulser ?

— Ce serait une mesure de salubrité publique, dit-il.

Elle recula jusqu'à la porte, visiblement dégrisée et effrayée.

Une fois seul, pris de nausée, il sortit précipitamment son mouchoir mais le malaise finit par s'atténuer. Il devrait prendre une décision au sujet de Miele, lui acheter un mobil-home pour se débarrasser d'elle. Mais ne plus supporter cette mégère grisée par son évolution sociale et qui ne lui en était même pas reconnaissante.

Parce qu'il avait besoin d'air frais, il reprit le dossier des navires du rail et rêva pendant quelques minutes, s'imaginant à la barre d'un cotre qui roulerait sur ses roues légères à grande vitesse. Lien Rag affirmait qu'on pouvait fabriquer des voiliures d'aluminium, utiliser l'électronique pour le réglage. Il prévoyait un système de ballast communiquant pour contrebalancer une gîte parfois importante par vent de côté ou vent debout. Il aurait suffi de construire un réseau spécial en tenant compte des vents dominants pour créer des lignes régulières.

Le Gnome aurait aimé barrer un tel navire des rails, filer silencieusement à travers la banquise immense, sa Banquise, la plus belle du monde, la plus effrayante aussi.

Lien Rag avait construit également deux piles de viaduc, en fait une seule arche en glace allégée par des bulles d'air. Les essais se poursuivaient, mais déjà un train de quarante wagons chargés de lave avait stationné des jours et des nuits sur l'arche sans qu'on

observe la moindre défaillance. Une arche qui dominait la banquise de vingt mètres et permettait aux baleines le libre passage.

CHAPITRE VIII

Lorsque Yeuse pénétra dans le train-nursery, elle fut reçue par une vieille dame très aimable :

— Je suis la granny de Jdrien. Granny Sara. Il m'aime beaucoup et vous allez voir comme il est beau. C'est un si gentil chérubin. Vous avez été sa nurse autrefois ?

— En quelque sorte oui, dit Yeuse.

Granny ne savait pas grand-chose sur la visiteuse. On lui avait dit qu'elle était ambassadrice auprès de la commission d'application des accords de NY Station et la simplicité de Yeuse la surprenait. Mais pouvait-on se montrer très hautaine lorsqu'on ne représentait qu'une minuscule compagnie de la Banquise dont Granny n'avait jamais entendu parler jusqu'à ce jour ?

— Venez donc.

L'enfant était dans le wagon-bibliothèque, à plat ventre sur le tapis, en train de regarder une très vieille encyclopédie géographique. Une double page représentait le planisphère d'avant 2050.

— Bonjour, Jdrien.

Il se leva un peu pâle et tout de suite lui demanda mentalement si elle avait vu son père Lien Rag. Elle répondit qu'elle l'avait rencontré en Africania mais que cela faisait pas mal de temps.

Elle prit l'enfant dans ses bras et essaya de lui faire comprendre qu'ils étaient surveillés et que mieux valait s'exprimer par la parole.

— Mon père va revenir ?

— Je pense que oui. Il a été blessé et on lui fait une greffe. Mais rassure-toi, il est en excellente santé.

— Tu es toujours dans cette Compagnie ?

Yeuse expliqua son travail auprès de la Commission des Accords. Celle-ci veillait à l'application des règles dans les compagnies ferroviaires. Le rail seul permettait la survie de l'espèce, le déplacement des hommes et des marchandises, le transport de l'énergie électrique. Aucun regroupement humain ne pouvait exister en dehors des rails, sauf pour les Tribus primitives comme les Roux, ou les quelques Esquimaux et Yakoutes qui survivaient encore.

— Tu vois, c'est simple. Je négocie aussi des accords commerciaux car le Kid a besoin d'argent. Tu penses au Kid quelquefois ?

— J'aime bien le Kid, répondit-il.

Entre deux phrases il lui communiquait des foules de renseignements, de précisions au point qu'elle avait l'impression désastreuse qu'elle ne retiendrait rien dans ce fatras. Il lui posait des questions mentales et lorsqu'elle ne formulait pas assez vite sa réponse il fouillait dans les recoins de sa mémoire et peut-être même de son subconscient. Si bien qu'elle dut le reposer à terre et s'éloigner.

Granny Sara entra avec Grandpa Jim et cette diversion lui fit du bien.

— Puis-je boire quelque chose ?

— Mais bien sûr. Vous avez l'air drôle... L'émotion peut-être après une longue séparation ?

— Oui, évidemment.

— Vous ne trouvez pas qu'il est vraiment exceptionnel ? disait Granny Sara tandis que le vieil homme allait chercher des rafraîchissements. Parfois j'ai l'impression qu'il peut...

Elle eut un petit rire :

— Vous allez vous moquer, mais j'ai l'impression qu'il fouille dans mon cerveau... Par exemple que ses petites mains font un tri de mes souvenirs... C'est très curieux et même... Ça me fait peur, ajouta-t-elle avec un air entendu.

Ce qu'elle ne disait pas, Granny, c'était le rêve horrible d'une précédente nuit. Comme chaque soir elle avait raconté à l'enfant une histoire de loup. C'était sa façon à elle de se venger de ce métis

de Roux qu'elle détestait. Elle l'effrayait avec ses racontars et voilà que cette nuit-là, alors qu'elle dormait profondément un loup énorme, à la gueule rouge et écumeuse, s'était introduit dans son rêve et elle avait hurlé si fort que le steward, le chef de train étaient accourus. Pendant des minutes très longues, elle avait continué à voir ce fauve horrible, ses dents aiguës, malgré les paroles apaisantes des deux hommes. Depuis elle ne racontait plus ces histoires effrayantes et tenait Jdrien en grande suspicion.

— Vous savez qu'il n'est pas tout à fait...

Yeuse la laissait s'empêtrer dans ses explications.

— Pas tout à fait humain.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce poil sur le corps...

— Sa mère était une Femme Rousse. Vous pensez que ce ne sont pas des êtres humains, les Roux ?

Granny soupira :

— Je ne sais que penser... Il était comment avec vous ?

— Merveilleux de tendresse et de gentillesse. Nous avons vécu des moments difficiles, cruels... Sans lui je ne crois pas que j'aurais tenu le coup.

D'un œil en coin, la vieille la jaugeait. Jdrien lui envoyait des avertissements mentaux. Mais Yeuse avait tout de suite compris que Granny était une femme hypocrite et peut-être même dangereuse.

— Tu sais, c'est Lady Diana qui m'a demandé de venir te voir et je pense pouvoir revenir régulièrement. Au moins une fois tous les mois.

— Tu me diras quand Lien viendra lui aussi ?

Il savait que son père n'était plus en Africanaia mais là-bas auprès du Kid, et déjà il pouvait donner le change, mentir. Yeuse comprenait que Granny soit sur le qui-vive avec un enfant pareil.

— Tu l'aimes toujours, murmura-t-il alors qu'elle jouait avec lui à construire un circuit de voie ferrée.

Il l'avait lu en elle et Yeuse rougit violemment.

— Lui, il vit avec une demi-Rousse maintenant.

— Elle est belle. Elle s'appelle Leouan...

— Il est à Titanopolis ? Il va construire le viaduc. Ce sera très beau. Tu te rends compte ? Une arche tous les deux cents mètres, cinq au kilomètre. Je viens de lire qu'il y avait huit mille kilomètres d'océan. Quarante mille arches.

— Mais tu sais compter, fit-elle effarée.

Grandpa intervint d'un air navré et fier :

— Je ne voulais pas, mais il est si intelligent qu'il a compris très vite comment additionner, multiplier. Que dit-il au sujet d'un viaduc ?

— Rien, nous jouons.

Mais l'Enfant glissait dans son esprit l'image d'un immense viaduc aux arches innombrables, et souriait d'un air ravi.

Elle essaya de penser aux Roux qui avaient quitté Kamenopolis, mais Jdrien paraissait le savoir, n'en marquait aucune surprise.

— Je dois partir maintenant.

— Tu reviendras dans quinze jours, dit-il. Je le sais.

Par chance ils étaient seuls. Il avait dû lire ce détail dans le cerveau de Lady Diana qui attendait dans son train spécial sur un autre quai.

La grosse femme accueillit Yeuse avec amabilité.

— Vous avez constaté qu'il ne manque de rien ?

— Sauf sa liberté et son père.

— Il ne tient qu'à Lien Rag de retrouver son fils. Qu'il rentre en Panaméricaine et je jure qu'ils pourront vivre ensemble.

Yeuse accepta un verre d'alcool mêlé à un jus de fruit inconnu.

— C'est de l'ananas qu'on cultive grâce à des terres volcaniques sous serre. Il a suffi d'un clone intact et voilà le miracle.

Elles s'épiaient malgré les sourires et Lady Diana finit par découvrir ses intentions.

— L'enfant m'intrigue. Possède-t-il des dons particuliers ?

Yeuse ouvrit de grands yeux.

— Il est intelligent, mais il n'y a rien de surprenant... Des dons, quelle sorte de dons ?

La grosse femme soupira, prit un dictionnaire et chercha :

— Voilà. Télékinésie. L'art de déplacer ou de transformer la

structure des objets à distance. Par la seule volonté mentale. Nous avons eu des phénomènes curieux ces derniers temps avec des aiguillages par exemple. L'enfant pourrait-il les forcer à lui obéir ?

— Je vous assure, dit Yeuse...

Lady Diana laissa tomber sur elle son regard lourd de menaces.

— Pour faire plaisir à Lien Rag et surtout le retenir auprès de moi, je vous ai sortie d'un bagne sibérien contre dix millions. Vous me devez, vous devez à la Compagnie la moitié de cette somme encore. Je peux vous faire arrêter pour non-paiement de dettes.

— L'immunité diplomatique...

— Je m'en fous complètement, déclara Lady Diana calmement.

— Non, dit Yeuse, je ne crois pas. Vous êtes allée trop loin ces derniers temps avec l'affaire de Patagonie pour commettre encore ce forfait. Vous n'oserez pas.

— Ne me défiez pas. Je veux tout savoir sur l'enfant. S'il agit sur un aiguillage, il peut agir sur un cerveau, n'est-ce pas ? C'est peut-être par là qu'il a commencé avant de se rendre compte que l'électronique d'un aiguillage ressemble fort à un cerveau dans sa version la plus simple.

— Mais c'est un enfant normal... Sauf son métissage... Il n'a jamais donné des signes d'un pouvoir quelconque sur les objets.

Lady Diana hocha la tête.

— Très bien. Vous pourrez le rencontrer d'ici quinze jours mais d'ici là réfléchissez à ma proposition. Parce qu'elle est à double sens. Négative si vous refusez, positive si vous acceptez et alors je vous remets cinq millions de dollars.

Yeuse espérait avec ferveur que Jdrien suivait cette conversation à distance et que désormais il montrerait plus de prudence.

CHAPITRE IX

Dix piliers. Ils avaient construit dix piliers en une seule journée, avec une équipe réduite, un matériel bricolé pas du tout sophistiqué. Lien Rag avait les plans d'une machine pneumatique qui inclurait encore plus rapidement des bulles d'air dans la glace.

Il expliquait aux ouvriers et au contremaître que l'idée lui était venue en lisant un ancien livre de technique de construction avec du béton cellulaire.

— Pourquoi pas la glace cellulaire ? Lorsque nous aurons l'énergie et les machines, nous construirons dix fois plus de piliers. Si vite que les poseurs de rails ne suivront pas.

Tout en haut de la dernière arche il dominait la banquise, apercevait des baleines qui s'ébattaient dans une immense dépression à des kilomètres. Leurs queues gigantesques n'arrêtaient pas de claquer, et quand les machines se taisaient ils pouvaient entendre le fracas.

Ce n'était pas un jeu mais un besoin. Ainsi elles empêchaient la banquise de se reformer en maintenant une grande surface d'eau libre. Parfois elles collaient leurs corps contre la glace et faisaient fondre lentement celle-ci, mais les coups de nageoires caudales étaient plus efficaces. Des gerbes de glace jaillissaient de toutes parts. Plus loin des centaines de masses noires rampaient lentement vers le trou d'eau.

— Voilà le Kid, dit quelqu'un.

Sa draisine s'arrêta en bout de rails contre le butoir et il continua à pied.

— Bravo, dit-il. Elles pourraient supporter n'importe quel poids après ces deux cents wagons de charge.

— Nous irons plus vite que les poseurs de rails avec le matériel et l'énergie adéquats.

— Mes agents commerciaux d'Africania m'annoncent l'envoi d'une première chaudière et d'un alternateur. Nous allons déjà doubler la puissance. L'aciérie ne suffira bientôt plus à la livraison de rails.

— Olgarev propose des navires en verre de silice profilés et d'une solidité à toute épreuve. Isolation parfaite du froid et facilité de production avec des moules.

— C'est très poétique, murmura le Kid, mais j'ai besoin de mobil-homes, de serres. La production de navires ne sera qu'une annexe.

— On peut utiliser les déchets, dit Lien. Je voudrais posséder un tel véhicule.

— Il faudra concevoir des voies différentes avec des voies de garage très rapprochées pour les dépassements, les ralentissements. Sur la glace, c'est toute une infrastructure de rails.

— Pourtant ailleurs...

— Ailleurs, dit le Kid, c'est le plus souvent l'anarchie dans les réseaux. Dans cette compagnie je veux la précision, l'harmonie.

— Vous paraissiez sensible à une certaine poésie grâce à ces navires des rails.

— Des confins de ville crasseux où les gens meurent de faim et de froid peuvent avoir leur côté poétique, pittoresque, hein ? Je ne veux pas de ça chez moi.

— Autrefois des sociétés qui se voulaient également nettes, limpides, élégantes faisaient disparaître les gens en marge, les pauvres, les constructions douteuses. On y mourait d'ennui dans un cadre figé.

Le Kid sourit.

— Vive la pourriture de Kamenopolis alors ?

— Pourquoi pas ? Croyez-moi, le Kid, ici ce ne sera jamais la ville cristalline dont vous rêvez. Parce que des industries, des trafics de marchandises viendront tout gâcher. Il faudra peut-être la créer encore plus loin, là-bas, au centre de la banquise où les hommes ne sont plus jamais allés depuis un siècle.

Pourtant le vieux réseau enfoncé dans la glace était visible et filait vers l'est. Le Kid l'avait un jour emprunté jusqu'à ce qu'il rencontre le groin de ce monstre Titan qui pouvait produire une fabuleuse énergie.

— Revenez avec moi.

— Vous avez des nouvelles de Jdrien ?

— Yeuse m'a envoyé un message codé. Elle craint pour lui. Lady Diana soupçonnerait ses dons de télépathe. Il aurait même détraqué les mémoires d'un ou deux aiguillages pour que le train aille là où il le désirait.

Lien Rag sourit de fierté amusée.

— Yeuse va essayer de veiller sur lui.

Ils montèrent dans la draisine qui repartit en marche arrière et ils fixèrent le panache blanc de Titan. C'était en venant de l'ouest qu'on pouvait distinguer les deux fleuves de lave en fusion.

— Lien, j'ai peur... Il y a une colonie de Rénovateurs du Soleil sur la banquise, plus au nord, et je crains le pire dans les prochains mois. Ces fous veulent faire fondre la glace. Il faut m'aider, Lien.

CHAPITRE X

Il avait fallu renoncer aux peaux de loup une fois que la dernière fut trop usée par la glace pour traîner le corps de la « kren-jaon » Jdrou. On dut se résigner à tuer des phoques bien que les Roux détestassent verser le sang de ces animaux qu'ils considéraient comme des frères humains. Mais la peau se révéla plus solide.

Ram-Ou surveillait de près ceux qui tiraient le cadavre de la Déesse. Lui, il l'avait ramené de l'autre bout du monde avec juste quelques compagnons et ceux-là, qui étaient des milliers, accomplissaient leur devoir machinalement. Parfois ils ne s'apercevaient pas tout de suite que la peau était complètement usée, que le corps frottait contre la banquise, laissant quelques miettes de sa chair durcie. Alors il se mettait en colère malgré les signes de son père Ram qui ne comprenait pas que son fils soit devenu d'une telle violence.

— Laisse faire. Ce sont nos frères.

— Nos frères qui ne connaissent même pas le Feu qui fait fondre le gras de baleine et qui ne savaient pas qu'il existait des Hommes du Chaud.

— Ça les rendait peut-être plus heureux, disait Ram.

Le vieux passait son temps à questionner ses voisins de route sur la Banquise. Depuis le départ du Dépotoir il avait bien posé des centaines de questions. Lui savait compter. Ces gens du Chaud, ces voleurs qui achetaient l'huile et la viande de baleine l'avaient forcé, par leur malhonnêteté, à calculer au-delà de ses dix doigts et cette plongée dans l'inconnu de l'abstraction le laissait parfois haletant d'inquiétude. Ram posait toujours la même question. Oralement ou souvent par signes pour les membres de tribus les plus primitives.

— Tu as déjà traversé la banquise comme ceci ?

— Jamais.

— Voyons, souviens-toi. Quelqu'un de ta tribu l'a-t-il fait autrefois ?

— Je n'en ai jamais entendu parler.

Le vieux hochait la tête et allait trouver un autre Roux choisi parmi ceux dont la fourrure très claire indiquait qu'ils vivaient dans des solitudes. Mais il obtenait la même réponse. L'un d'eux crut pourtant se souvenir qu'un petit groupe était parti, il y avait très longtemps dans cette direction pour trouver un grand trou dans l'eau et récolter le sel sur les bords de glace, mais on ne les avait jamais revus.

— Tu sais, disait Ram à son fils, jamais l'un des nôtres n'est allé jusqu'à la Glace Dure de l'autre côté.

— Je suis certain qu'il y en a mais ils ne sont pas revenus pour le raconter.

— Et s'il y avait un grand trou... Avec de l'eau salée et qu'on ne voie que cela devant nous.

— Il faudra le contourner, dit Ram-Ou.

— Alors on devra marcher encore plus longtemps. Trente jours de plus.

Pour Ram-Ou ça ne voulait rien dire. Lui n'avait pas compris qu'après les dix doigts on pouvait placer encore dix doigts invisibles, puis dix, puis... Ram secoua la tête. Il préférait ne pas en parler à son fils de crainte d'avoir le vertige.

— Quand le premier atteindra la Glace Dure, le dernier sera encore ici, dit soudain Ram.

Il se retourna. Vers l'horizon il y avait les vieillards qui se traînaient, les mères qui attendaient les enfants, les malades. Ram fut pris de panique et rejoignit son fils qui marchait à pas réguliers.

— Et si le Peuple des Glaces devait disparaître dans cette longue course ?

— Le Peuple n'est pas tout entier sur la Glace Fragile.

— Tu sais qu'ils viennent de partout. S'il y avait un grand trou où nous serions tous précipités ? Jamais personne n'est allé aussi

loin sur la Banquise.

Ram-Ou ne répondit pas et accéléra pour rejoindre le groupe qui tirait la peau de phoque sur laquelle gisait le cadavre de la déesse Jdrou. Ils étaient deux pour tirer la peau par les nageoires avant. Il se penchait tout en marchant pour examiner la glace, ramassait de minuscules débris, les portait à ses yeux, à sa bouche. Au goût il saurait si c'était la peau de phoque ou celle de la Déesse qui s'usait. Déjà le corps avait perdu une partie de la fourrure du dos à cause d'imbéciles qui ne s'étaient pas rendu compte qu'elle frottait.

Avant la nuit on arriva devant un grand trou de baleines. Elles plongeaient en faisant de grands bruits et il fallut s'écartier très vite car ceux qui arrivaient derrière poussaient pour venir voir. On contourna le trou par le sud mais on dut marcher une partie de la nuit.

Lorsque les siens s'arrêtèrent, Ram décida de continuer encore un peu avant de creuser son alvéole dans la glace. Au réveil c'était toujours très dur pour lui et il perdait de la distance. Il s'était fixé de toujours apercevoir son fils et depuis le départ il avait réussi à le faire.

Il marcha, dépassa d'autres Roux qui en faisaient autant, mais peu à peu ils se firent rares et les formes endormies obligèrent Ram à de nombreux détours, mais il serra les dents et continua. Il voulait se trouver en tête et, lorsque la marche reprendrait, il aurait du temps pour se réveiller complètement, pour rattacher ses jambes à son corps. Quand il se reposait il avait la certitude que ses jambes se séparaient du reste de sa personne.

Lorsqu'il pensa le moment arrivé, il s'immobilisa avec satisfaction, sortit une poignée de sel de son sac et le répandit en deux traînées parallèles sur lesquelles il s'allongea sur le dos. D'un autre sac il prit un morceau de viande de phoque. Celle de baleine était épuisée depuis trois jours et il devait se forcer pour mâcher celle-là. Elle contenait encore toute son huile et il savait qu'elle donnait de la force. Puis il ferma les yeux et s'endormit très vite.

Les premiers réveillés butèrent contre lui car ils n'imaginaient pas qu'un Roux aussi vieux ait pu aller aussi loin. Les autres se détournèrent lorsqu'il s'assit dans l'alvéole et suça un morceau de

glace. Il avait encore un peu de temps pour rattacher ses jambes mais pour l'instant elles restaient inertes.

— Lorsque ce grand là-bas avec sa masse de cheveux passera je mettrai mes jambes et je le suivrai.

Ce fut difficile mais il y parvint et pendant quelque temps il accompagna le grand blond qui expliqua par signes et onomatopées qu'il venait du Sud, et qu'à sa connaissance jamais personne n'avait traversé la Glace Fragile dans ce sens. La règle était de suivre la bordure de la Glace Dure le plus longtemps possible et de ne risquer que de courtes traversées.

— Qu'as-tu là ? demanda Ram en désignant une excroissance sur le flanc droit.

Le Roux blond ralentit pour lui montrer. Avec ses poils il avait tissé un grand sac qui descendait de sa taille jusqu'à la cuisse. Il y conservait le sel et dans l'autre, sur le flanc gauche, la nourriture. Et d'un geste il désigna les autres membres de sa tribu qui tissaient eux aussi des poches sur leurs corps. Il y avait des femmes qui transportaient ainsi leur enfant en bas âge. Ram égayé découvrit le visage velu d'un bébé endormi dans l'une de ces poches et cette ingéniosité le ravit.

Vers le milieu de la journée, son fils le rejoignit ainsi que le groupe qui tirait le corps de Jdrou et Ram voulut lui faire part de sa découverte.

— Ils sont malins, ceux-là.

Ram-Ou haussa les épaules. Lui préférait les sacs en peau de loup qu'il transportait, ou mieux les sacs en une matière inconnue que fabriquaient les Hommes du Chaud.

— Tu crois qu'on va pouvoir chasser ? demanda Ram qui n'avait presque plus de viande. Et le sel se faisait rare également.

Il pensait que le long du trou à baleines ils en auraient découvert davantage, mais lui n'avait pu approcher tant les jeunes se bousculaient pour la cueillette dans les creux de la glace.

Ce jour-là, son fils le distança. Pas de beaucoup mais il le perdit de vue lorsque la lumière du jour devint très faible et le soir il eut follement envie de s'endormir sur place, de ne pas aller en tête de la colonne. Mais dans un effort de volonté il continua de marcher,

dépasse son fils qui était assis auprès du corps de Jdrou. Il était en train de manger quelque chose et Ram pensa lui demander de partager. Ram-Ou l'aurait fait certainement mais aurait compris que son père devenait vieux.

Ram continua mais ne put atteindre la tête de la colonne. Il répandit le sel, s'allongea. Il avait faim mais n'avait plus rien à manger. Il s'endormit et lorsqu'il se réveilla tout étonné il ne vit que des femmes avec des enfants. Furieux il dut rattacher ses jambes rapidement et du coup elles ne voulurent pas marcher comme d'habitude. Les femmes avec les enfants le laissèrent bientôt en arrière avec des vieillards comme lui. L'un d'eux lui parla mais Ram n'écouta pas au début. L'autre, à force de répéter la même chose, accrocha son attention.

— Personne n'est jamais venu aussi loin. Moi je le sais. Il n'y a jamais eu personne et nous n'aurions pas dû aller tout droit. Nous allons mourir dans la Glace Fragile et nos cadavres descendront jusqu'à l'eau. Je ne veux pas devenir un poisson mort que les poissons dévoreront. On doit me placer dans la glace dure comme mes ancêtres.

— Tu as quelque chose à manger ?

— Tiens, c'est encore de la baleine. J'en avais pris un gros morceau.

Dès qu'il eut mangé, Ram se sentit mieux et commença de distancer le vieillard avec une joie malicieuse et, au milieu de la journée, lorsqu'il se retourna, il ne le vit plus. Il apercevait les femmes avec les jeunes enfants qui pouvaient marcher. Celles qui portaient les nourrissons sur leurs épaules ou dans leur ventre étaient derrière les vieillards, mais Ram savait qu'elles verrait les vieillards s'arrêter pour mourir avant elles.

Ram-Ou se trouvait maintenant à une bonne journée devant lui avec la Déesse. Il pensa avec un peu de tristesse qu'il ne les reverrait ni l'une ni l'autre mais se résigna. L'important était de marcher le plus loin possible pour que les plus forts osent continuer et atteignent un jour la Glace Dure. Au passage, il reconnut des femmes de sa tribu avec leurs gosses et elles lui donnèrent un peu de sel et un peu de viande. Il avait de quoi tenir plusieurs jours et, ragaillardi, il marcha plus vite. Il ne s'arrêterait que lorsqu'il serait

en tête des femmes et des enfants en bas âge.

Il tint parole et ce soir-là il mangea beaucoup et dormit très bien. Le lendemain il retrouva ses jambes bien vivantes et décida qu'il lui faudrait encore quatre journées pour apercevoir son fils.

Mais vers midi, soudain la colonne se gonfla, forma un noyau qui s'élargissait et Ram eut du mal à poursuivre son chemin parmi ces Roux qui s'agglutinaient.

— Qu'y a-t-il donc ?

Personne ne savait et il devait écarter les gens pour se rapprocher.

— Un trou ?

— Non pas un trou. On verrait souffler les baleines.

Celui-là disait juste et Ram glissait toujours et il lui fallut un temps fou pour voir enfin.

— Le chemin des Hommes du Chaud.

C'était bien ça. Ceux qui avaient l'habitude de ces deux traînées noires essayaient d'expliquer qu'il n'y avait aucun danger à les traverser. Ram savait lui aussi et il monta sur le remblai surélevé d'un mètre et toucha les rails. Il y en avait quatre fois deux et ils se dirigeaient vers le nord. C'était grâce aux Hommes du Chaud que Ram distinguait le nord du sud. En général le vent soufflait toujours dans la même direction et le vieux utilisait cette connaissance.

Il se pencha, examina les rails, vit qu'ils étaient recouverts d'une épaisse couche de glace transparente. Depuis des années ils n'étaient plus utilisés. De longues années. Les Roux craignaient qu'au moment de traverser ne surgissent ces monstres terrifiants qui hurlaient en accourant à grande vitesse.

Ram se plaça au centre du réseau et leur fit signe d'avancer. Il fut rejoint par son fils et par quelques autres du Dépotoir mais aussi de tribus qui connaissaient les sortilèges des Hommes du Chaud et avaient appris à vivre avec eux.

— Un jour, dit Ram, un jour ceux du Chaud sont venus jusqu'ici. Pourquoi, nous, n'irions-nous pas encore plus loin ?

On se répéta ses paroles, dans le langage parlé, par grognements, par signes mais ce fut déterminant et ils commencèrent à traverser. Les premiers se prenant pour des héros

sautèrent sur place une fois de l'autre côté du réseau. Puis ce fut la grosse masse et Ram reprit sa marche aux côtés de son fils.

Plus loin il lui confia son inquiétude.

— Ceux qui sont loin derrière, les vieux, les femmes, les malades n'oseront jamais traverser.

— Qu'y peut-on ? répliqua son fils. Ils n'ont jamais rien vu.

— Il aurait fallu que quelqu'un reste pour leur dire qu'on pouvait traverser sans risques. Combien vont rester de l'autre côté, dis-moi ?

— De toute façon, ils ne seraient jamais arrivés là-bas sur la Glace Dure.

— Peut-être, dit Ram qui jeta un regard au cadavre de la Déesse, pris soudain d'un doute sur la divinité de Jdrou.

Mais ce fut très fugace.

CHAPITRE XI

Le Kid n'aurait jamais pensé que sa principale occupation, lorsqu'il revenait à Kamenopolis, aurait consisté à lire des rapports de police. Rapports sur l'agitation dans la ville, sur les activités à la frontière. Amertume-Station où les gens attendaient un visa posait de réels problèmes. Beaucoup y crevaient de faim et de froid, exploités par quelques profiteurs. Ce jour-là, il y avait aussi le rapport de Gola qui revenait de sa mission dans l'enclave de Jarvis Station, là où cette colonie de pêcheurs pouvait bien être un nid de Rénovateurs du Soleil.

Le rapport de Gola était très objectif. Il racontait ce qu'il avait vu, expliquait la grosse consommation d'huile de baleine par des techniques de pêche utilisant l'électricité. Mais à travers les lignes le policier ne cachait pas ses doutes et il notait que ces gens-là ne s'exprimaient pas de façon habituelle comme de véritables pêcheurs. Le Kid sourit. On pouvait parler une langue châtiée sans devenir suspect. Pourtant Gola laissait transpirer une certaine gêne dans les feuilles écrites de sa main. Le Kid le convoqua pour la fin de la journée, prit connaissance des bordereaux de la police des frontières. C'était une bien grande appellation pour un service d'employés ferroviaires chargés de filtrer les candidats à l'immigration. On n'admettait pas plus de dix personnes par jour et même certaines semaines aucun visa n'était accordé. La ville ne pouvait recevoir un seul habitant de plus. Des centaines de nouveaux venus habitaient en dehors des dômes dans des wagons mal protégés du froid et ne trouvaient aucun travail pour subsister. La distribution gratuite de nourriture médiocre privait la Compagnie de devises importantes.

La commission d'immigration indiquait qu'un certain Lugo,

muni d'un passeport panaméricain, avait demandé un visa de huit jours renouvelable, motif enquête journalistique et commerciale.

Le Kid examina la photographie du Panaméricain et soupira. Peut-être un espion de Lady Diana, peut-être un aventurier qui tenterait de rester définitivement dans la concession.

Il avait rendez-vous avec le Mikado dont le temple hindou venait d'arriver de nuit dans la ville et stationnait sur des voies de garage, paralysant une partie du trafic de marchandises. Le temple avait besoin de vingt-quatre rails pour se déplacer. C'était une véritable petite ville autonome avec une centaine de serviteurs, des pièces innombrables.

Le Mikado séjournait de préférence dans la pièce centrale qui ressemblait un peu à une chambre funéraire de tombeau. Il se gavait de sucreries raffinées, passait son temps à contempler des objets rares, très chers, souvent hideux, que des aventuriers allaient chercher au fond de la glace. Des bandes pillaien les villes englouties, revendaient le butin à de riches amateurs.

— Regardez, dit le poussah lorsque le Kid entra. Regardez cette merveille.

C'était une pendule ancienne en pâte de verre, surchargée de petits enfants nus, joufflus et fessus, et l'ensemble paraissait très laid au Kid.

— J'ai eu des échos, dit le Mikado en désignant les raviers toujours garnis. Mangez quelque chose. Vous ne mangez pas assez et vous vous démenez trop.

— Quels échos ?

— Ces dollars... C'est très ennuyeux. Pourquoi ont-ils réapparu dans notre Compagnie ?

— Ce sont ces gens de Jarvis Station.

— Ils ont l'argent d'un hold-up sanglant commis en Panaméricaine. Nous aurions pu les couvrir s'il s'agissait d'une autre compagnie, mais il n'est pas question de défier Lady Diana. Il faut les remettre aux Panaméricains, eux et le fric.

— Lady Diana n'a rien demandé encore.

— Justement, faisons-lui ce plaisir. Elle nous en sera reconnaissante.

— Nous perdrions tout crédit. Ceux qui viennent chez nous ne sont pas des gens sans tache... Ces dollars que nous exigeons à l'entrée, ils viennent de quelque part... Je sais que c'est dangereux mais nous avons besoin de devises...

— D'autant plus que le cours de la Calorie a baissé. Six cent trente pour un dollar.

— Depuis que les Roux sont partis, la récolte du soufre est déficitaire. Le temps d'imaginer une solution mécanique. Mes techniciens y travaillent. Par contre nous commençons à sortir du verre de silice d'une pureté absolue. Vous avez eu les échantillons ?

— C'est très beau en effet, mais combien de temps faudra-t-il pour avoir une grosse clientèle ? Les royalties sont en baisse depuis quelque temps.

— Je sais, dit le Kid agacé. Ne vivez-vous donc que pour l'argent ?

Le Mikado regarda son horrible pendule et sourit :

— Bien évidemment, sinon que serais-je ? Un métis de Roux que les Gens du Chaud mépriseraient. La moindre perte me donne des sueurs froides. Je n'ai pas envie de me retrouver ruiné parce que vous avez des idées de grandeur. Je ne patienterai pas plus d'un mois. Je veux toucher mes bénéfices sinon je romps nos engagements.

La réputation de la Mikado Company était excellente et garantissait la survie de la Compagnie de la Banquise et surtout la valeur de la Calorie. Si le poussah se retirait, tout s'écroulerait très vite.

— Ne peut-on pas remplacer les Roux pour le soufre ?

— Sous dix mètres d'eau même tiède grâce à la proximité du volcan ce serait difficile. Aucun Homme du Chaud ne veut travailler à cette profondeur. J'avais pensé construire un tunnel en caisson translucide avec le verre de silice, poser des rails et envoyer des racleuses mais il faut convaincre les gens et je ne peux lutter contre cette superstition de l'eau. Il faudra placer des caissons étanches puis pomper l'eau pour que les gens acceptent de travailler.

— C'est votre affaire. Nous n'aurions jamais dû laisser tomber cette histoire de cadavres pour la Panaméricaine. Lady Diana brûle

ceux de Patagonie, mais il lui faudra bientôt d'autres approvisionnements et ces mines d'Australasie sont très riches comme vous le savez. Nous pourrions envoyer un train par jour de cinquante mille corps. Nous deviendrions fabuleusement riches avec seulement deux dollars par cadavre.

— On peut aussi trafiquer avec les Roux, lança le Kid.

Le Mikado lui jeta un regard réprobateur.

— Je n'ai jamais trempé dans ce genre de trafic. Lorsque vous avez racheté la SNOW, cette petite compagnie de vos débuts, vous avez vous-même renoncé à ce genre de saloperie. Je n'oublie pas mes origines... Vous avez des nouvelles de l'enfant ?

— Non.

Il mentait, Yeuse lui ayant raconté sa visite à Jdrien et ses inquiétudes.

Il retourna dans ses bureaux étagés sur une spirale qui dominait toute la ville. Depuis son retour, Miele était invisible bien qu'elle continuât d'habiter le Train Blanc.

— Un rapport de la Banque, lui dit son secrétaire.

Le directeur l'informait qu'un certain Panaméricain, Lugo, avait fait un dépôt de deux cents dollars, en profitant pour bavarder avec les employés. Ce journaliste cherchait à se rendre à Jarvis Station. Il avait loué une draisine confortable pour se déplacer dans la ville et à l'extérieur.

Il convoqua Gola plus tôt que le rendez-vous prévu et lui demanda de faire surveiller ce journaliste panaméricain qui s'intéressait aux gens de la station de pêche.

— Il doit savoir quelque chose, dit le policier. Si nous le laissons aller là-bas et l'interceptions au retour ? Il doit obligatoirement emprunter le réseau du 160^e.

— Vous exprimez des doutes dans votre rapport.

— Ces gens-là ont un gros diesel et des appareils que je ne connais pas. En fait c'est une sorte de laboratoire très sophistiqué et tout ça ne sert pas uniquement pour pêcher quelques poissons sous la banquise.

— Un wagon chaque semaine.

— Ouais, mais je suis certain qu'en une journée ils le

remplissent et que le reste du temps ils travaillent dur à autre chose. Ils ont tous l'air vraiment épuisé et l'aveugle est très nerveux. Il ne supportait pas que je lui pose des questions.

— Vous lui avez parlé des dollars ?

— Pas directement, mais je lui ai demandé pourquoi il avait jugé bon de venir dans la Compagnie si ailleurs il se faisait autant d'argent.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Un véritable panégyrique de la Compagnie et de votre personne. L'aveugle a affirmé que jamais ils ne trouveraient ailleurs la même liberté. La liberté de quoi faire ?

Le Kid évita le regard appuyé de son policier et le remercia.

— Je voudrais revenir là-bas avec une vingtaine de gars, dit Gola, et fouiller encore plus sérieusement. Si ce sont des Rénovateurs du Soleil, ils vont faire fondre la Banquise. Nous sommes sur une banquise ici à Kamenopolis. Chacun se hâte de l'oublier mais moi j'y pense constamment. La nuit, quand je patrouille avec mes hommes, je me dis que tout ça pourrait s'engloutir d'un coup, qu'il n'en resterait rien.

— Excusez-moi, mais j'ai du travail.

— Dans la ville on commence à s'inquiéter aussi.

— D'où vient l'information ?

— De partout. De la Guilde des Harponneurs, de la Banque, des commerçants. Un wagon d'huile de baleine par semaine pour dix personnes ça fait du bruit. On a calculé qu'ils pourraient produire plusieurs centaines de milliers de kilowatts. Que vont-ils bien en faire, dites ?

Il finit par s'en aller et ce soir-là, quand le Kid retourna au Train Blanc, il fit un détour vers l'un des postes automatiques qui surveillaient la solidité de la banquise. Il décoda la serrure, ouvrit la porte blindée et étudia les enregistrements. Tout était correct. Il se rendit ensuite à l'usine de congélation de la banquise. Des kilomètres de tube de liquide réfrigérant circulaient sous la ville mais il aurait fallu en installer trois fois plus pour consolider les faubourgs, le Dépotoir, certains accès. L'usine absorbait le quart de la production électrique.

Coïncidence inquiétante, le directeur de l'usine de réfrigération se trouvait sur place. En costume de soirée. Il sortait de l'Opéra et, poussé par l'angoisse, avait tenu à venir surveiller son entreprise.

— Les générateurs à huile de baleine peuvent entrer en fonctionnement à la moindre anomalie. Nous pouvons retarder une fracture de cinquante centimètres pendant des heures.

— Au-delà ?

— Mieux vaut ne pas y songer. Vous avez connaissance des bruits qui courent en ville ?

— Il court toujours des bruits. Ce fut d'abord au sujet des Harponneurs, puis des Roux. Les Roux sont partis et il faut bien que les gens aient quelques fantasmes à cultiver.

— Vous êtes quand même venu ici ce soir, fit remarquer le directeur avec un sourire malicieux.

— Inspection de routine. Vous savez, il faudra un siècle pour que les gens acceptent de vivre en aussi grand nombre sur la banquise. Jusqu'à présent il n'existe que de petites stations perdues.

Il se dirigea vers sa draisine lorsque le directeur lui eut dit qu'il restait encore un peu. De toute façon, les Rénovateurs du Soleil n'étaient pas les seuls ennemis de la banquise. Il suffisait d'un tremblement de terre pour la fracturer sur des milliers de kilomètres. Le fond de l'océan en se soulevant provoquerait une telle pression que les points de rupture céderaient les premiers.

CHAPITRE XII

L'équipe achevait la septième arche de la matinée, ce qui représentait un record. Les gestes, l'utilisation des machines devenaient presque automatiques. Déjà on retirait le gabarit en plastique, une sorte de pont roulant sur les rails pour le placer de l'autre côté de la pile. Les tubes de congélation, un ensemble qui allait du tuyau de quatre pouces aux capillaires gros comme un petit fil électrique, formaient une sorte de trame que l'on déposait sur gabarit. La machine commençait à débiter du froid sans trop d'énergie puisque la température extérieure était de moins quarante. Une autre machine arrosait la trame d'eau mélangée à du bicarbonate de sodium. Progressivement on diminuait la hauteur du gabarit pour former l'arche définitive.

Lien Rag se trouvait sur la pile lorsqu'il crut qu'un projecteur venait d'être braqué sur lui. Ébloui, il mit la main devant sa cagoule de plastique, essaya de voir quel imbécile venait d'allumer les deux mille watts.

— Hé, arrêtez, on n'y voit plus rien.

Et soudain l'air qu'il respirait à travers un filtre réchauffeur devint torride. Il pensa que la chaleur du projecteur proche avait détérioré la capsule du filtre. Il réalisa alors qu'il se trouvait sur un pilier étroit de huit mètres et que le moindre faux pas le précipiterait sur la banquise vingt mètres en dessous.

— Vous avez éteint le projecteur ? Je n'y vois plus rien... Est-ce que quelqu'un est près de moi et peut venir m'aider ?

Il étouffait et dut débrancher son système de réchauffement. La première aspiration serait revigorante mais il devrait se méfier des autres. À moins quarante degrés, pour un organisme peu habitué, il

risquait la brûlure de certaines muqueuses. Superficiellement mais avec risque d'infection une fois dans un intérieur chaud.

— Hé, les amis...

Il aspira lentement et, surprise, l'air arrivait encore chaud. Sa main tâtonna sur le réchauffeur mais il était bien débranché... Le projecteur devait fonctionner et réchauffer l'air ambiant.

Il ouvrit les yeux à travers ses doigts gantés, écarta ceux-ci de quelques millimètres. Il ne voyait qu'une tache douloureusement lumineuse, un écran trop éblouissant. Il tourna la tête et le phénomène continua. Assis sur son derrière il fit le tour complet et rencontra la même incandescence intolérable.

— Le volcan ? Une éruption ?

Le bruit de Titan ne parvenait pas jusque-là à l'exception de quelques explosions sourdes.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un auprès de moi ?... Voyons, il y avait Wanner qui accrochait la trame réfrigérante. Wanner, vous êtes là ?

Il se mit à hurler en jurant pour qu'on éteigne ce sacré projecteur mais dans le fond il n'était pas du tout certain que ce dernier soit allumé. Il avait très chaud et il pensa qu'après le réchauffeur, la régulation thermique venait de se détraquer. Cela arrivait quelquefois et l'on citait le cas d'un individu qui avait grillé vivant dans sa combinaison étanche et incombustible. Il porta la main à sa nuque, pensant pouvoir libérer le surplus d'air chaud de son corps. La soupape placée là pouvait être manœuvrée manuellement. Il sentit l'air fuser mais n'éprouva aucun soulagement. Il commença de s'affoler véritablement et s'allongea sur le pilier pour que la glace refroidisse la combinaison et cette position face contre terre apaisa un peu sa frayeur. Il appela d'une voix plus calme mais toujours en vain. Wanner n'était plus auprès de lui. Les autres ouvriers et techniciens auraient dû pourtant s'inquiéter puisque la trame n'était pas encore accrochée. Ce n'était pourtant pas le silence total sur le chantier : si l'on exceptait le bruit de fond de Titan il y avait le ronronnement de plusieurs moteurs. Et l'un d'eux était en train de s'emballer sérieusement comme s'il chauffait.

Comme s'il chauffait ?

Lien devinait qu'il était emprisonné brusquement dans une énorme bulle d'air chaud. Au moins zéro degré. Peut-être même un ou deux au-dessus.

— Le volcan. Il a dû nous envoyer ça, comme une bulle énorme ou une chape. Il faudra peut-être une heure ou deux pour que le phénomène se dissipe.

Mais tout de suite il comprit son erreur de jugement. Pourquoi l'éblouissement ? La lumière n'aurait pu provenir que de l'explosion du cône. Or il n'y avait pas eu d'explosion.

En bas sur la banquise un des moteurs venait de se taire après un dernier raclement horrible. L'huile très fluide pouvant supporter jusqu'à moins cent degrés lorsque le vent soufflait n'avait pas résisté au zéro. Lien défit les fermetures de sa cagoule et reçut une bouffée d'air presque brûlant. Il y avait des courants très chauds même si l'atmosphère restait autour de zéro. Il frotta ses yeux avec de la glace mais la lumière restait toujours aussi vive. Sur le chantier, le soir et le matin, on travaillait sous ces projecteurs de deux mille watts. Quand il rentrait dans sa mobil-home il devait s'accoutumer à la lumière d'ambiance qu'aimait Leouan.

Un autre moteur cognait très fort, celui du groupe frigorifique et Lien commença à envisager sérieusement une catastrophe effroyable si le générateur de froid s'arrêtait de fonctionner alors que la température venait brusquement de passer de moins quarante à quelque chose comme zéro.

— Quittez le viaduc, hurla-t-il. Il faut quitter le viaduc.

Il commença à marcher à quatre pattes devant lui. Plus loin il trouva un tube souple et sut que c'était celui qui permettait à un manœuvre d'arroser les irrégularités du viaduc. Il conduisait à un producteur d'eau installé beaucoup plus loin sur le viaduc et il le suivit sans hésitation. Il continuait de crier mais ne recevait aucun écho. Il parvenait à ouvrir les yeux sans éprouver une douleur intolérable mais ne voyait toujours rien. En fait sa vision était celle d'un écran rectangulaire et concave de cent vingt degrés environ, inférieur au champ visuel. Sur sa droite l'écran devenait encore plus brillant, incandescent.

Après le producteur d'eau il y aurait d'autres câbles qui le guideraient puis ce seraient les rails. Où étaient passés les poseurs ?

— Mais enfin il n'y a personne ?

Soudain il entendit un gémissement.

— À l'aide...

Cela venait de la droite et Lien dut faire face à cette chose qui lui brûlait la rétine. Fermant les yeux il avança en criant qu'il approchait.

— Qui êtes-vous ?

— Shuck... Je suis sur la plate-forme en dessous de la pile. Je réparais une fuite du liquide réfrigérant. Je suis devenu aveugle et ma combinaison s'est complètement déréglée. À part ma cagoule, je n'ai rien pu enlever et je me liquéfie en transpiration.

— Ne bougez pas.

Lien avait arraché un câble électrique, heureusement une rallonge, et pensait qu'elle serait assez résistante pour aider Shuck à remonter sur le viaduc.

— Ça risque pas, je suis collé à la paroi. J'ai juste un mètre derrière moi, même pas.

— Je vous envoie un câble.

Lien était au bord du vide mais il dut se déplacer sur la gauche pour être juste au-dessus. Il conseilla à l'homme de nouer le câble sous ses bras et de s'aider.

— Vous avez des instruments tranchants ?

— Un tournevis.

— Taillez des marches dans la glace. Je vais trouver un endroit pour me cramponner et tirer.

Il parvint à le retirer de son perchoir assez facilement et ils commencèrent de ramper.

— Que se passe-t-il ? demanda le technicien... J'ai été ébloui et suffoqué. Il y a une lampe qui se balance dans le ciel. J'ai vu ça avant de devenir aveugle. Vous ne me croyez pas ?

— Le volcan aurait-il pu avoir une montée de fièvre et de luminescence ?

— C'est pas le volcan. Le volcan, il est à l'ouest à quelque chose près et la lampe que j'ai vue est vraiment au nord. Je vous jure qu'elle est au nord.

— On va ramper jusqu'aux rails et appeler à tour de rôle. Il y a d'autres gars en difficulté certainement.

— Je suis pessimiste. La plupart ont dû tomber, je vous le dis. Tout le monde ou presque se trouvait dans les hauteurs. Tiens, un autre moteur qui chauffe. C'est le groupe électrogène. Il n'y a que celui du portique qui résiste encore. Tous les moteurs vont claquer à cause de l'huile trop fluide. C'est comme de l'eau, cette huile. Vous verrez, pas une draisine, pas une machine ne fonctionnera... Je parie que la centrale géothermique connaît des difficultés aussi... Il faut filer vite. Le viaduc n'est pas consolidé... Si la température monte encore il va s'effriter puis s'écroulera par pans entiers.

Leouan. Leouan qui devait affronter cette bouffée de chaleur et qui ne le supporterait pas aussi longtemps qu'eux. Il fallait qu'il aille là-bas.

— J'ai un rail, dit Shuck... Bon sang, dessous c'est déjà de la mélasse.

Lien Rag en trouva également un et dès lors ils purent se relever et marcher avec ce guide entre les pieds. Ils entendirent appeler. Un poseur de rails nommé Pern attendait, tremblant de terreur près d'une pile de rails. Il n'écoutait pas les recommandations de Lien et de Shuck tant il claquait des dents.

— Je suis foutu, aveugle... On va tous y passer... La banquise va s'ouvrir d'un coup et nous engloutir. Je le disais bien que même pour trente mille calories par jour il ne fallait pas venir dans un endroit pareil.

— La ferme, dit Shuck, c'est temporaire. Un coup de chaleur du volcan. Ça va passer.

Ils étaient seuls à savoir que ce n'était pas Titan le coupable. Lien essayait de se souvenir du nombre d'arches qu'il avait construites. Ensuite il y aurait les draisines mais pas question de les utiliser avec cette huile... Laquelle alors ? Titanopolis se trouvait à cent kilomètres à l'ouest.

CHAPITRE XIII

Kamenopolis tout entière hurlait. Trois cent mille personnes aveuglées et terrorisées hurlaient ensemble et le Kid qui tournait à tâtons dans son bureau se demandait s'il allait résister à cette tentation. Hurler pour évacuer cette terreur ignoble.

Il voulait retrouver une cagoule ancienne dans la penderie de son bureau. Lui savait ce qui se passait, à la différence des autres. Combien étaient-ils à savoir ? Cent, deux cents ? L'éblouissement avait été tel que nul n'avait pu supporter son éclat. Trois siècles de lumière crépusculaire, trois siècles d'ampoules, trois siècles au cours desquels les yeux avaient subi une sorte de dégradation. Qui aurait pu contempler sans dommage un tel flux de lumière ?

Il trouva enfin la cagoule en plastique transparent et alla fouiller dans un tiroir. Il savait qu'il y avait une sorte de savon spécial destiné à s'enduire le visage et les mains pour les protéger du froid et qui laissait une coloration presque noire, brune plutôt. Il le trouva et l'étala sur la cagoule intégrale avec application. Il ne pensait pas que sa cécité serait de longue durée car, dès l'augmentation de la luminosité, il avait compris et s'était méfié. Il put enfin coiffer la cagoule et n'ouvrit pas tout de suite les yeux, protégea ceux-ci de sa main auparavant. Bien, ça marchait. Il avait peut-être trop mis de savon mais il y voyait suffisamment pour se déplacer. Lorsqu'il approcha de la fenêtre il ne regretta pas l'excès de ce savon. Il y voyait parfaitement et au-dehors la lumière était très forte.

La ville hurlait toujours. Il y avait aussi d'autres bruits indéterminés.

— Monsieur, je suis aveugle.

Son secrétaire venait de pénétrer dans son bureau et tournait

comme un fou en répétant :

- Aveugle... Je vous jure, monsieur, je suis aveugle...
- Calmez-vous... Je le suis aussi...

Il sortit, traversa les bureaux où les employés s'affolaient de même que les policiers de garde. Il passa le sas et comprit que la température de la ville venait de faire un bond extraordinaire. On se serait cru dans une serre pour cultures fragiles.

Il monta dans sa draisine habituelle, mit le moteur en route. Durant quatre secondes, le diesel à huile de baleine tourna régulièrement puis se mit à cogner.

- L'huile, murmura le Kid.

Mais il oubliait la draisine, pensait à l'usine de congélation qu'il avait visitée un soir. Les groupes allaient gripper les uns après les autres. Il fallait tout arrêter, vidanger, trouver une huile plus épaisse. Laquelle ? Celle de baleine ? Elle ne supporterait pas la haute chaleur...

- La catastrophe.

En bas de la spirale, les gens paraissaient privés de raison. Ils se cognaien, s'agglutinaient et hurlaient toujours.

- Il aurait fallu les faire sauter, ces maudits, murmura-t-il.

Son moteur venait de gripper totalement et il descendit la spirale à pied. Mais oserait-il se lancer dans ce grouillement confus ? Pour se rendre à l'usine de congélation ?

Il remonta dans son bureau et essaya de téléphoner. La tonalité faisait défaut. La chaleur, il faisait maintenant quarante sous les dômes, avait peut-être eu raison des circuits électroniques. Depuis des siècles on ne fabriquait qu'en fonction du froid, pour une température moyenne de moins cinquante avec des chutes pouvant dépasser les moins cent degrés. Il fallait trouver autre chose.

En bas, les bousculades s'atténuaien et le Kid avait l'impression que cette foule énorme commençait même à s'organiser ou était-ce une impression ? Déjà elle ne criait plus et c'était un grand soulagement. Toute la ville se taisait peu à peu, à l'exception de quelques clamours dans le centre.

Le radiotéléphone sonna, surprenant le Kid qui hésita à décrocher.

— Ici l'usine de congélation de la banquise, dit la voix altérée du directeur... Nos groupes tombent en panne les uns après les autres. Dilatation des organes mobiles, manque de graissage et de toute façon les tubes sont installés en fonction d'un milieu ambiant déjà glacé. Ils ne résisteront pas.

— Je sais, dit le Kid qui continuait à surveiller la grosse masse des gens en dessous de lui.

Combien étaient-ils, cinquante mille, cent mille sur les quais les plus importants de la ville ? Comment, aveugles et étouffant de chaleur, avaient-ils pu arriver jusque-là ? Il apercevait des voyous des quartiers périphériques.

— Nous avons une huile très épaisse pour certains graissages dans le milieu chaud. Nous pouvons essayer.

— Faites la vidange d'une draisine et si vous avez quelqu'un qui voit encore, envoyez-le. Par la ligne aérienne, car la foule occupe les quais principaux.

— Je vous envoie quelqu'un.

La foule bougeait et il devina l'endroit où elle se dirigeait. Ce n'était pas un mouvement général mais dans une minute ou deux il y aurait précipitation, puis affolement, pour finir en ruée sauvage vers la station en piétinant les plus lents et les plus faibles. On prendrait les trains d'assaut pour quitter au plus vite la banquise et rejoindre la Glace Dure, là-bas après la frontière, après Amertume-Station. L'inlandsis australien se trouvait tout de même assez loin, à vingt-quatre heures de chemin de fer.

— Les locos vapeur marcheront, pensa-t-il.

Surtout les plus rustiques, celles qui perdaient de la chaleur et pour lesquelles on ne pouvait user d'un graissage trop fluide. Mais combien y en avait-il au dépôt ? Une dizaine, et combien en état de marche ?

On l'appela de la station. Pas le chef mais un de ses adjoints. Le chef était frappé de cécité et avait eu une défaillance cardiaque.

— Nous sommes assiégés...

— Il en arrive des milliers.

— Trois motrices sont tombées en panne et bloquent le trafic. Ils ne voudront jamais comprendre.

— Faites mettre les locos vapeur sous pression. Ce sont les seules qui peuvent tourner ?

— Oui, les seules, mais nous n'en avons que quatre de sûres. Les autres sont en très mauvais état. On signale que l'air ambiant à l'extérieur vient de passer à une température au-dessus de zéro.

Le Kid raccrocha et s'approcha d'un hublot situé au nord. Il y avait une échancrure dans le ciel d'ordinaire gris sale et cette échancrure paraissait dégorger du métal fondu.

— Le soleil, dit-il. C'est donc ça, le soleil ?

CHAPITRE XIV

— Chérubin, où êtes-vous ? Ne faites pas enrager votre Granny qui n'y voit plus rien. Ce monstre va me faire devenir folle. Et ce train qui s'immobilise en pleine nature. Grandpa Jim, où êtes-vous encore fourré ?

Jdrien avançait les yeux fermés. Une lumière intense arrivait de l'ouest alors que la nuit se présentait à l'est et le phénomène était tel que le chauffeur avait préféré arrêter le train-nursery sur une voie de garage et attendre les événements. Il avait eu l'instinct de tourner la tête dès que cet éclair avait fulguré puis s'était pour ainsi dire maintenu dans son effroyable brillance.

Mentalement Jdrien repérait les obstacles du train et il traversa plusieurs wagons avant de trouver un sas accessible à ses mains. Il ne voulait pas fatiguer son esprit en provoquant l'ouverture de cette double porte.

Il descendit sur la glace en vêtement d'intérieur mais continua de suffoquer. Il ne comprenait pas ce qui arrivait, mais il voulait s'éloigner du train où il était menacé d'une mort rapide par une température aussi élevée.

Instinctivement il s'éloigna des rails et décida d'ouvrir les yeux. Lui aussi avait été ébloui mais ce n'était pas très grave. Granny était restée statufiée à regarder vers cette étrange lucarne lumineuse et maintenant elle était aveugle. Lui voyait des points noirs, des taches brillantes mais il tournait le dos à la source de cette clarté excessive. Il descendit le remblai et foula la glace avec plaisir, s'allongea même quelques secondes pour se rafraîchir. Soudain il s'immobilisa à cause de l'ombre qui s'allongeait devant lui. Jamais il n'avait vu son ombre ailleurs que dans les maisons mobiles ou sur les quais des

stations. Jamais dans la grande solitude et il s'immobilisa, effrayé à la pensée qu'elle allait l'accompagner, le précéder. Il repartit dans l'autre sens et l'ombre fut sur le côté. Cela lui convenait mieux.

— Chérubin... Où êtes-vous encore passé ?... Mais faites quelque chose, voyons.

Jdrien escalada des congères entassées contre un mur qui protégeait le réseau du vent et disparut ainsi aux regards de ceux qui conservaient encore la vue. Il n'avait plus envie de retourner vers le train. Devant lui, les congères allongeaient leurs ombres démesurées et le phénomène l'impressionna à nouveau, bien plus que la nuit qui roulait silencieusement à la rencontre de cet horizon à nouveau rouge après trois siècles. Il continua de marcher, respirant avec moins de difficulté. L'obscurité chassait la chaleur trop vive des dernières heures mais la glace n'avait plus la même dureté. Elle ne fondait pas encore mais ça ne saurait tarder.

Il traversa un réseau qui obliquait vers le nord et sonda l'horizon. Il finit par pénétrer le cerveau d'un être humain qui devait se trouver assez loin. Un homme ou une femme qui croyait qu'un grand entrepôt de charbon liquide brûlait à l'ouest, ce qui expliquait la lumière vive et la chaleur. L'inconnu tentait de convaincre ses compagnons enfermés avec lui dans un lieu fixe.

L'enfant essaya de pénétrer plus avant dans la personnalité de cet inconnu mais fut tout de suite rebuté car l'être humain pensait à la bière qu'il allait boire et Jdrien avait horreur de l'odeur de la bière.

Il modifia sa route et continua de marcher. Il se sentait bien, n'avait plus aussi chaud et pouvait marcher des heures sans ressentir de fatigue. Son esprit continuait à fouiller la nuit à la recherche d'un écho et il finit par enregistrer une présence pas très éloignée. Quelqu'un était en train de penser à une chose étrange, une grosse boule lumineuse, et cet homme ou cette femme exprimait un très grand enchantement. Si bien que Jdrien trouva la créature sympathique et décida d'aller voir de près comment elle se présentait au regard.

En cours de route il apprit que c'était un homme d'un certain âge qui vivait seul dans une petite station Y. L'homme aimait beaucoup la lecture et en ce moment il se penchait sur un livre très

ancien où figurait cette grosse boule lumineuse qui le ravissait.

Un mot inconnu pénétra dans le cerveau de Jdrien en provenance de là-bas : Soleil. L'homme appelait ainsi cette grosse boule. Il riait avec tellement de bonheur que Jdrien fut lui aussi pris d'un grand fou rire.

L'homme habitait un très ancien wagon dans cette petite station où on ne trouvait qu'une vingtaine d'habitants. Il n'occupait pas seul le vieux wagon. À côté il y avait un animal mais jusque-là l'homme ne lui accordait que de vagues pensées, tout obsédé qu'il était par son fameux Soleil. Et il se moquait de tous les autres hommes à cause de ce Soleil. Il finit par dire quelque chose qui resta très informulé dans son cerveau, mais au bout d'une minute il l'énonça clairement avec satisfaction : « Vous nous preniez pour des illuminés, vous tous. Et pourtant nous avions raison, nous, les Rénovateurs du Soleil. »

Jdrien ignorait qui étaient ces gens-là mais l'homme lui plaisait beaucoup et il décida qu'il irait jusque chez lui. La petite station n'était d'ailleurs pas très éloignée.

CHAPITRE XV

Se soulevant sur ses bras, Ram regarda autour de lui et ne vit que des corps allongés de toutes parts. Il tourna la tête à droite mais les Roux restaient face contre terre où le Démon du Feu les avait jetés. Ram sentait le monstre qui lui brûlait la nuque, le dos, mais il retomba sur la glace, essaya de se faire oublier.

Au bout d'un moment il sut que le Démon du Feu voulait les faire cuire, comme lui Ram et les siens avaient fait cuire les ossements de baleines pour en extraire l'huile et la viande. Ils étaient tous dans une grande chaudière et le démon allait les tuer. Ou bien la glace allait fondre, s'ouvrir et ils seraient tous précipités dans l'eau.

Une nouvelle fois, Ram s'était laissé distancer après la traversée des rails. Son fils Ram-Ou et le corps de la Déesse Jdrou devaient se trouver à plus d'une journée de marche devant. Peut-être deux. Mais eux aussi devaient être sous le regard flamboyant du Démon qui avait écarté la neige au-dessus d'eux pour les faire mourir.

— Le Démon du Feu ne veut pas que Jdrou soit conduite jusqu'à la Glace Dure. Il va nous faire tous périr, crie-t-il avec désespoir.

Personne n'osa lui répondre et il récidiva.

— Le Démon nous avait prévenus il n'y a pas si longtemps. On n'aurait jamais dû venir aussi loin, là où aucune tribu n'est jamais passée.

— Tais-toi donc.

Une vieille femme le regardait. Était-ce elle qui avait osé le contredire ?

— Je dis, articula-t-il d'un air terrible, que nous ne devons pas aller plus loin avec le corps de la Déesse. Nous devons le ramener à

Kamenopolis. Au Dépotoir si vous voulez.

— Tu es fou, dit la vieille. Ce n'est pas un Démon du Feu qui va faire peur à notre Déesse de la Glace. Tu vas voir qu'elle va cracher dessus et qu'il s'éteindra. Le feu, il suffit de le couvrir de glace pour le faire disparaître à jamais.

— Pas celui-là. Il va faire fondre la Glace Fragile et nous ne verrons jamais la Glace Dure.

— Il a peut-être raison, dit une femme qui se tenait sur le côté à cause de son gros ventre, et du coup Ram réalisa qu'il s'était laissé distancer au point de se retrouver avec les femmes grosses d'un enfant et des vieilles qui avaient perdu l'esprit.

— Oui, j'ai raison.

— Il a tort, je vous dis, hurla la vieille. La prophétie dit que la mère et l'enfant seront un jour réunis. Ce n'est pas un Démon du Feu qui pourra l'empêcher.

Mais le reste des Roux restait perplexe et Ram sentait qu'il avait une bonne partie des présents pour lui. Il avait l'habitude de ces choses. Lui, il annonçait des événements proches alors que la vieille évoquait l'avenir.

— Le Démon est toujours au-dessus de nous, dit-il.

— Non, dit la vieille, il commence à dégringoler de son perchoir et je crois qu'il finira par tomber dans la glace.

On préféra ne pas rire mais quelqu'un dit qu'effectivement le démon avait changé de place.

CHAPITRE XVI

Dans une draisine, il avait récupéré une cagoule en plastique épais, et il l'avait noircie en la collant contre le radiateur encore brûlant d'un transporteur de rails. En fondant, le plastique prenait une teinte sombre.

Il accomplit ces gestes les yeux le plus souvent fermés. Sa vision revenait, c'est-à-dire que certaines formes se détachaient en flou sur le fond de brillance.

— Patience, disait-il aux deux autres. Dès que je pourrai y voir normalement je vous aiderai. Qui a encore sa cagoule ?

— Moi, dit Shuck.

— Approchez, collez-la contre le radiateur brûlant de ce porteur de rails. Attention à vos doigts.

Ce fut Shuck qui y vit le premier et poussa un gémississement.

— Ils sont tous en bas, les copains... Je vois les corps... Bon sang, j'en compte huit, neuf... Ils ont basculé une fois éblouis et se sont tués.

— Peut-être pas tous, espéra Pern.

Lien Rag tourna le dos à la source de lumière et aperçut le bord du viaduc, une ligne plus sombre. Il fit quelques pas et distingua quelques taches sur la banquise. Mais celle-ci n'était plus reconnaissable. Elle brillait à l'infini et sans ses précautions Lien aurait à nouveau été aveuglé.

Il chercha un autre casque-cagoule pour Pern et recommença à le brûler superficiellement. Mais le poseur de rails n'y voyait pas encore très bien et ils durent le guider.

— Ils ne bougent pas, dit Shuck. Je les ai appelés... Il faut descendre. Je pense le faire grâce au portique du gabarit.

— Allez-y, dit Lien. Je vais essayer de vidanger une draisine pour remplacer l'huile trop fluide. Le moteur ne tournerait pas plus d'une minute.

— Ne me quittez pas, murmura Pern, je n'y vois toujours rien. J'ai comme une explosion permanente sous les paupières. J'ai visité l'aciérie et c'est comme si le creuset continuait à m'aveugler.

— Je vais vous installer dans une draisine et vous m'attendrez.

— Je ne veux pas vous quitter... Il faut que j'entende votre voix sinon je deviens dingue. Vous pouvez me dire ce qui se passe ? Le volcan a explosé ? Possible que nous n'ayons rien entendu à cette distance.

— On l'entend gronder dans le lointain, on entend les petites explosions. Je ne pense pas qu'il ait explosé... Je crois que le soleil vient de réapparaître.

Pern leva vers lui son visage. La cagoule brûlée empêchait de voir son expression.

— Le soleil ? C'est quoi ?... J'en ai entendu parler mais c'est quoi en réalité ?

— Vous venez d'où ?

— Transeuro.

— D'accord. Je comprends.

L'astronomie était une science interdite en Transeuropéenne et les gens ignoraient qu'il existait des étoiles, des planètes, des soleils. Enfin la majorité des gens. Neuf sur dix environ. Lien essaya de lui expliquer ce qui se passait mais le poseur de rails ne comprenait pas tout à fait.

— Je vais vidanger.

Il fouilla partout mais ne trouva que de l'huile de baleine assez visqueuse pour résister à la chaleur du moteur. Il faudrait surveiller le niveau, peut-être faire plusieurs vidanges avant d'atteindre Titanopolis.

— Lien Rag ?

Shuck appelait depuis la banquise et le glaciologue s'approcha du vide.

— Oui, il y a des survivants ?

— Deux. L'un a juste la jambe cassée... L'autre la colonne. Est-ce qu'on peut utiliser l'un des monte-charge à la main ?

— Je vais voir.

Le câble porteur s'enroulait dans un boîtier rempli d'huile de protection qui filait désormais par les moindres fentes et salissait tout. Il put adapter une manivelle et grâce à la démultiplication ils hissèrent les deux blessés. Celui qui avait la colonne vertébrale fracturée s'était évanoui.

— On dirait..., dit Shuck, on dirait que cette espèce de lampe énorme se déplace vers l'ouest... Vous avez vu nos ombres ? Elles s'allongent et il fait moins chaud.

— Il y a trois heures que ce phénomène s'est produit, dit Lien Rag. Le soleil décline.

— Vous croyez vraiment que c'est le soleil ?

— Il n'y a aucun doute, Shuck. Et ce n'est pas un hasard, croyez-moi.

— Vous voulez dire que ces dingues de cette secte... Les Rénovateurs du Soleil auraient réussi ? Avec des incantations, des trucs de magie ?

— Il y avait aussi des savants dans cette secte comme vous dites. Des gens qui essayaient depuis de longues années de disperser les poussières lunaires.

— Ça veut dire quoi, poussières lunaires ? Nous sommes à l'intérieur d'un monde et au-dessus de nous c'est une croûte très épaisse.

Lien préféra ne pas répondre. Ils transportèrent les deux blessés dans la grande draisine. Pern les appelait, inquiet. Ils l'installèrent auprès des deux autres pour le rassurer, roulèrent le baril d'huile de baleine.

La draisine refusa de démarrer et Lien se rendit compte que les batteries bouillaient sous l'effet de la chaleur.

— Il y a d'autres batteries sèches, dit Shuck. Je vais les chercher dans le wagon-magasin.

— Tu n'y parviendras pas seul.

Le soleil avait encore baissé vers l'horizon et Lien apercevait l'échancrure dans le ciel. La moitié de l'astre y était visible. Dans

une heure, deux, il disparaîtrait mais la lumière et la chaleur resteraient encore vives. Jusqu'à l'heure normale du coucher de l'astre sous ces latitudes.

Avec les nouvelles batteries, la draisine démarra et ils roulèrent à petite vitesse pour éviter d'emballer le moteur. Lien se demanda s'il n'aurait pas dû essayer de mélanger les huiles. Peu de chance qu'elles s'amalgament mais l'huile de baleine ne suffirait pas. Il surveillait la température et comme prévu il dut arrêter la draisine au bout de trente kilomètres. Il y avait une heure qu'ils roulaient. Le Soleil avait disparu mais il faisait encore grand jour et le thermomètre stagnait autour de zéro. L'air ambiant avait quelques degrés de plus.

— Il faut vidanger. J'ai prévu la chose et j'ai fixé une petite vanne rapide.

Ce fut Shuck qui remarqua la déformation du rail de la voie proche. Elle n'était pas très prononcée mais son œil exercé l'avait tout de suite remarquée.

— Il y en aura d'autres sur notre ligne. Si jamais nous déraillons ce sera la catastrophe. Nous serons en plein milieu. Sur le chantier, on pouvait survivre en attendant du secours. Ici il ne faut pas y compter. On aurait pu embarquer des provisions au moins.

— Il y avait les blessés, dit Lien, surtout celui qui a la colonne fracturée.

— Vous savez bien qu'il ne s'en tirera pas de toute façon. L'hôpital de Titanpolis est sommaire et l'évacuation vers Kamenopolis impossible.

— Il faut continuer. Les déformations ne sont pas encore catastrophiques.

Il dut vidanger une fois de plus et il restait une cinquantaine de kilomètres, mais par chance l'ancien viaduc construit avant l'arrivée de Lien Rag descendait en pente douce, très douce vers Titanpolis dont ils apercevaient la lueur. Il pouvait couper le moteur pour de longs moments évitant qu'il ne chauffe.

Dans la station, c'était l'affolement. Les femmes, les enfants, les travailleurs envahissaient les lieux et les fonctionnaires ferroviaires étaient débordés.

— Plus rien ne marche, leur dit-on. Même les pompes qui aspirent l'eau bouillante. Seule la nouvelle usine de silicium et de verre tourne encore parce qu'elle est construite sous globe et utilisait du matériel pour température au-dessus de zéro.

La nuit venait et un semblant de fraîcheur mais le thermomètre de la station restait bloqué tout en haut vers le moins dix. Il n'avait jamais été prévu pour remonter vers zéro. Celui plus perfectionné que Lien avait récupéré indiquait moins un.

Il cherchait Leouan dans cette foule de plusieurs centaines de personnes mais ne put aller chez lui qu'une fois les deux blessés et Pern transportés à l'hôpital. Il y avait une vingtaine de cas de cécité plus ou moins graves. Une partie de la population travaillant à l'intérieur avait été protégée de l'éblouissement.

Leouan était dans le mobil-home, calme, à peine vêtue d'une robe légère. Elle se nicha dans ses bras et soupira de soulagement.

— Que nous arrive-t-il ? Pendant deux heures j'ai perdu la vue et j'ai dû m'enfermer dans une pièce obscure. J'entendais crier mais je ne voulais pas sortir avant d'y voir clair. C'est revenu lentement.

— La nuit va permettre de calmer les esprits. Mais la température restera élevée.

— Tu crois que demain cette chose sera encore là ?

— Je le crains.

Il n'y avait plus d'électricité et Leouan avait confectionné des lampes à huile de baleine.

— Les Rénovateurs auraient donc réussi ?

— Qui d'autre pouvait écarter la couche de poussières ?

— Ils sont vingt mille Roux sur la Banquise... Vingt mille qui vont mourir si le soleil continue de briller. Combien de temps crois-tu qu'elle tiendra ?

— Des mois. Pour les Roux, ce sera peut-être suffisant. Mais il y aura des fractures. La banquise se divisera en grandes îles séparées par des chenaux de plus en plus larges.

— Pour nous ?

— Les rails se déforment déjà. Si le soleil brille demain, la température dépassera le zéro et la glace deviendra molle. C'est scientifiquement faux mais disons qu'elle sera un mélange de

glaçons et d'eau. Les rails s'enfonceront d'un centimètre et ce sera la catastrophe. Certaines rames sont équipées pour rouler dans ces conditions grâce à un dispositif sur la loco mais ici il n'y en a qu'une. Le courant n'alimente plus les voies et il ne reste que les diesels, les vapeurs. C'est maigre.

— La température pourrait atteindre combien, disons d'ici une semaine ?

Lien Rag trouva un pot de lait et s'en versa un grand verre. Il but avec avidité, recommença.

— Sois franc, dit Leouan. Je suis capable d'encaisser la réalité la plus dure.

— Dans huit jours ? Le thermomètre indiquera huit, dix, mais en plein soleil il fera peut-être quarante.

— Dans ce mobil-home ?

— Vingt.

— Tout le temps ?

— La nuit un peu moins.

— Dans quinze jours ?

— Trente... Quinze dehors. Peut-être vingt. Sous ces latitudes le thermomètre peut monter très haut. Mais nous allons travailler dur. Il faut rétablir la centrale électrique. On peut fabriquer du froid.

— Je ne veux pas vivre dans une cage réfrigérée.

— Je sais.

— Les Roux pure race ne supporteront même pas le zéro plus de quelques heures. Combien sont morts sur la banquise et ailleurs aujourd'hui ?

— Très peu. J'en suis certain. Demain ce différent.

— Si ce n'était qu'un essai ? L'autre fois, on dit qu'il y a eu un éclair de quelques secondes.

Lien Rag se souvenait des paroles inquiètes du Kid. Lui savait que les Rénovateurs stockaient de l'huile de baleine pour leur groupe électrogène. Ils pouvaient tenir des jours et des jours, détruire une partie des strates de poussières et de façon irrémédiable. Lorsque leur appareil, Lien ignorait comment ils procédaient et pensait au laser, cesserait de fonctionner, la brèche

se colmaterait mais de façon très fragile et le soleil réapparaîtrait régulièrement, à peine voilé.

— Nous pouvons toujours remonter vers le nord ou descendre vers le sud, dit Lien.

— Jamais nous ne trouverons un endroit idéal pour nous deux. Tu crois que Jdrien est menacé comme je le suis ?

— En Panaméricaine c'est déjà la nuit. Mais il est possible que demain...

— Je me demande si tu as réellement pensé à lui quand le phénomène s'est produit.

— Je n'ai pensé qu'à moi, dit-il. J'étais ébloui, sur un pilier de vingt mètres et personne ne répondait à mes appels. Puis il a fallu revenir ici, penser à des dizaines de détails. Tu crois que je suis un égoïste ?

— Tu ne penses pas souvent à l'enfant.

— Il s'éloigne de moi avec ses dons.

— Il te fait peur ?

Lien Rag s'interrogea sérieusement. Jdrien ne lui faisait pas peur.

— Il ne m'appartient plus. Il est déjà d'un monde que je ne verrai jamais naître. Et si le soleil est vraiment revenu à jamais, ce sera dramatique pour lui.

CHAPITRE XVII

La Guilde des Harponneurs restait la seule organisation stable dans la débâcle générale. Les plus anciens chasseurs avaient toujours vécu sur la Banquise et la connaissaient, la redoutaient mais ne l'auraient jamais abandonnée. Ils avaient vécu de grandes fractures, beaucoup s'étaient retrouvés dans l'eau glacée alors que la couche se reformait à grande vitesse, menaçant de les emprisonner sous la glace.

La foule avait pris d'assaut des trains qui ne pouvaient rouler, et quelques malins avaient pu s'emparer d'un vapeur qui filait à l'heure présente, avec juste une dizaine de wagons bourrés de gens, vers la frontière de la concession. Mais les stations automatiques de contrôle signalaient un enfoncement des rails sur plusieurs centaines de mètres en différents points. Les malheureux n'iraient pas loin.

La Guilde avait offert ses services au Kid et désormais elle veillait en différents points. Ainsi les Harponneurs avaient pu protéger un vapeur très puissant que l'on était en train d'équiper d'un dispositif spécial en cas d'enfoncement des rails jusqu'à trente centimètres. Pour le moment on n'en était qu'à deux centimètres et encore pas de façon uniforme.

Le chef de la police Gola venait régulièrement au rapport. On avait réussi à convaincre quelques milliers de personnes de rentrer chez elles. Avec la nuit le mouvement se ralentissait. Les gens commençaient d'y voir à nouveau, dans la proportion de neuf personnes sur dix. On conduisait les autres dans les hôpitaux et les cliniques. On avait vidangé quelques draisines qui pouvaient rouler dans la cité. Mais on signalait des émeutes et des pillages, pas seulement dans les confins. Des locos vapeur appartenant à de

riches particuliers avaient été attaqués.

— Il doit y avoir entre cinquante et cent morts, dit Gola sans émotion. Le bilan aurait pu être encore plus catastrophique. Dans ce chiffre il y a des morts dues à l'élévation de la température, des cardiaques, des émotifs, quelques suicides également. Il existait ici un noyau de Rénovateurs. Ils ont voulu manifester leur joie mais se sont fait massacrer par la foule.

— Un groupe de Rénovateurs ?

— Pas des scientifiques, des gens qui faisaient des incantations, usaient de magie noire pour que le soleil revienne.

Gola était un homme sans haine et pourtant le mot soleil lui écorchait la bouche comme la pire des obscénités. Le Kid était certain que le policier n'admettait pas qu'il existait une étoile capable de traverser la couche épaisse du ciel pour répandre chaleur et lumière, mais il faisait semblant d'y croire.

— Vous croyez que ce sont ces fous de Jarvis qui sont la cause de cette catastrophe ?

— C'est possible, dit le Kid.

— Il faut aller là-bas, tout foutre en l'air et le plus vite possible.

— Je fais équiper un vapeur et des wagons spécialement pour cette expédition. Il y a tout de même, en roulant très vite et nous aurons des difficultés à conserver une moyenne élevée, au moins quarante-huit heures de trajet sans jamais s'arrêter. Disons trois jours dans les circonstances actuelles.

— Raison de plus pour ne pas perdre de temps.

— Raison de plus pour préparer soigneusement l'expédition. Sans perte de temps mais sans précipitation, répliqua sèchement le Kid. Je ne les protège pas, mais je ne veux pas qu'on commette une injustice sur ma concession.

— On dit que le palais de votre associé s'est enfoncé de deux centimètres sous son poids. Le Mikado réclame des remorqueurs pour le tirer de là.

— Refusé, dit le Kid, nous verrons plus tard. Il n'est pas en danger de mort. Nul n'est en danger de mort. D'après les dernières mesures l'épaisseur de la banquise est largement suffisante pour résister à des mois de chaleur torride.

— Torride ?

— Très élevée. Les endroits les plus dangereux seront évacués c'est-à-dire ceux à l'extérieur des dômes. Mais progressivement, car ils peuvent résister encore huit à quinze jours. On va remettre en état la centrale électrique et bientôt le groupe producteur de froid.

— On dit que les tubes ne résisteront pas.

— Si. On évitera une trop grande pression. On peut tenir le coup et je compte sur vous pour répandre cette nouvelle dans la cité. Vous devez également repérer les gens qui sèment de faux bruits.

— On les arrête ?

— Vous les mettez à l'amende. Cinq cents dollars. S'ils ne peuvent pas payer, vous faites une saisie chez eux. Ou vous les obligez à se présenter deux fois par jour dans un poste de police.

— Ce sera fait. La viande va pourrir ainsi que pas mal de provisions.

— On creuse des caves dans la banquise. Je pense que d'ici trois jours la situation sera sinon normale du moins vivable. On rétablira le réseau dans la mesure où les rails ne seront pas trop enfouis dans la banquise.

Lorsqu'il fut seul, il essaya d'entrer en communication avec Titanopolis, mais la ligne était toujours coupée, et il devait y avoir de graves avaries sur le réseau ferroviaire. Par contre, certaines stations situées à mi-distance avaient pu répondre aux appels. Les pompes avaient cessé de fournir de l'eau chaude mais ce n'était pas un problème urgent. La centrale électrique utilisait des groupes électrogènes et le stock d'huile de baleine était très élevé.

Mais, à la nuit, l'électricité n'était pas revenue et le Kid mangea rapidement ce qu'on lui apporta de la cafétéria proche. On s'éclairait avec des batteries, des lampes à huile.

Vers neuf heures, on vint lui dire qu'un certain Lugo demandait à être reçu.

— Un Panaméricain, lui dit l'hôtesse d'accueil.

Il dut réfléchir pour savoir qui c'était.

— Oui, je l'attends.

L'agent de Lady Diana fut quand même surpris lorsque le Kid le salua par un « bonjour, Monsieur Fuerza, c'est bien votre véritable

nom ? »

— Vous êtes bien renseigné, je vois, fit l'homme, désarçonné.

— Nous avons un bon service de renseignements.

En fait, le Kid avait communiqué à tout hasard sa photographie à Lien Rag et il avait reconnu l'agent secret qui l'avait interrogé autrefois.

— Vous cachez sur votre concession les plus grands criminels de l'histoire, commença le Panaméricain.

— Vous êtes lyrique à l'Intelligence Board, ironisa le Kid.

— Cette colonie de pêcheurs de Jarvis Station. Je les ai tous identifiés. Un nid de Rénovateurs, tous savants mégalomanes. Excessivement dangereux. Je suis mandaté pour vous demander de les réduire à l'impuissance. Sinon le monde entier va périr dans une catastrophe effroyable. Les glaces vont fondre et nous ne trouverons pas assez de sommets émergés pour nous accueillir tous.

— Vous me menacez de quoi ? De quelle flotte ? La II^e, la V^e, la VI^e ? Vos croiseurs, vos cuirassés sont déjà enfoncés de dix à vingt centimètres dans la banquise. Vous croyez que vous pouvez m'impressionner ? Avec le dégel, c'est toute la puissance de votre Compagnie qui disparaît.

Fuerza resta stupide.

— Je suis en train de réfléchir à la situation. Laissez-moi votre dossier sur ces gens de Jarvis Station. J'espère qu'il est vérifique.

— Julius Ker n'est autre que Ierald, un physicien qui a laissé croire à sa mort dans un accident. Tous sont des intellectuels de haut niveau, dépravés et inconscients, prêts à sacrifier des millions de personnes pour réussir leur coup.

— Je me suis laissé dire que la construction d'un certain tunnel subglaciaire allait aussi sacrifier des millions de vies humaines à la réussite d'une politique de grandeur, répliqua le Kid. Je vous remercie de votre visite et je serais heureux de vous recevoir une nouvelle fois.

— Je voudrais participer à cette expédition vers Jarvis Station.

— Je crains que ce ne soit pas possible, dit le Kid avec un sourire aimable.

CHAPITRE XVIII

— Tu n'as jamais vu une chèvre ? Même dans un zoo ? Celle-là, elle est unique car elle est angora et elle me donne du poil et du lait. Deux chevreaux quand je peux la présenter à son copain le bouc. Mais ce n'est pas toujours possible. Il n'y a plus de chèvres que dans les zoos, les cirques.

Jdrien regardait l'animal et frôlait son poil soyeux de sa main.

— Je me demande d'où tu sors, petit. Le plus grand jour de ma vie tu arrives comme ça tranquillement et tu as l'air d'avoir faim.

Jdrien regarda Pavie et fut époustouflé par la joie énorme que l'homme emprisonnait dans tout son corps. Pavie l'entraîna dans l'autre partie du wagon.

— Ma chèvre me tient chaud, tu comprends. Ici, j'ai un poêle mais il faut que j'économise le charbon. Alors la nuit je vais dormir avec elle.

— Ça sent fort, dit Jdrien.

— Hé oui. Mais nous sentons tous plus ou moins, tu sais. Dis-moi pourquoi tu es ici, d'où tu viens. Le Soleil était en train de disparaître et tu es arrivé. C'est un miracle, ça. Moi je prie depuis quarante ans pour que le soleil se montre un jour, je fais des incantations, j'utilise des tas de recettes de magie et voilà qu'aujourd'hui ça marche. C'est tout de même merveilleux, non ? Je croyais mourir avant de voir ça. Et maintenant je suis certain qu'un jour ma chèvre broutera de la véritable herbe et non des rebuts de grains et de soja. De temps en temps j'ai une poignée d'herbe fraîche grâce à mon installation hydroponique mais il faut attendre que le blé soit en herbe pour en couper une belle botte. Allez, assois-toi là. Je vais te donner quelque chose. Du fromage. Tu sais ce que c'est

que le fromage ?

Jdrien regarda cette gélatine blanche dans l'écuelle, y plongea la cuillère en bois que le vieux Pavie disait avoir taillée dans une branche trouvée sous la glace.

— J'étais mineur de fond. Mineur forestier dans une forêt de jadis. J'y ai passé des années et on ne remontait que tous les mois. Puis mineur de charbon...

Le « fromage » était frais, bon, et le vieux lui en donna une autre louche.

— Je suis heureux que tu aimes. D'habitude les gens détestent ça. C'est trop fort, qu'ils disent, les imbéciles.

Il lui donna aussi du pain et une confiture en disant qu'il fabriquait tout lui-même.

— Je ne vais jamais à la cafétéria, tu comprends ? Il y a des fois des wagons qui séjournent ici des jours et des jours. Alors un sac de farine, un container de fruits ou de sucre et le vieux Pavie fait mieux que survivre. J'ai droit à quinze cents calories et à quinze degrés de chaleur, sous forme de ce charbon. Je n'irais pas loin avec si peu et, comme les autres vieillards, je serais déjà mort. Maintenant tu vas te coucher et pour ne pas sentir mauvais demain je vais te faire enfiler une longue chemise.

Il hissa Jdrien sur la table et commença à défaire ses vêtements. Soudain il découvrit la fourrure du corps.

— Voilà autre chose, murmura-t-il saisi.

CHAPITRE XIX

Lady Diana était levée depuis des heures et attendait les dernières nouvelles dans le Centre d'Opérations de son train spécial. Grâce à une douzaine d'écrans, elle pouvait couvrir de l'est à l'ouest tout le territoire de la concession.

Personne n'avait été capable de lui fournir l'heure exacte du lever du soleil au-dessus de NY Station et elle avait dû faire chercher ce renseignement dans les bibliothèques. L'interdiction de l'astronomie comme science depuis près d'un siècle avait été à l'origine de la destruction de nombreux documents, et l'impossibilité physique de pratiquer des observations avec des instruments d'optique les plus simples avait provoqué un désintérêt total pour tous ces mystères qui se situaient au-delà des strates de poussières lunaires. La majorité des gens, y compris des scientifiques, pensaient que le monde actuel se situait à l'intérieur d'un corps céleste, que la Terre flottait au centre d'une boule creuse dont la croûte avait une épaisseur inconnue.

On avait fini par lui apporter un calendrier et en ce mois de mars, à la date du 10, le soleil devait se lever à 6 h 17. Une caméra était en train d'ausculter le ciel au-dessus de la banquise de l'Atlantique. Pour l'instant, l'écran restait sombre.

Lady Diana n'avait pris que quelques heures de repos, avait veillé jusqu'à minuit dans l'espoir que des informations lui parviendraient des compagnies plus à l'est. Mais la Sibérienne paraissait ignorer le phénomène solaire et la Transeuropéenne avait suspendu ses communications extérieures sans prévenir. En Africana, les renseignements étaient contradictoires. Tantôt on annonçait que « le soleil » était apparu, tantôt on affirmait que tout était absolument normal.

Lady Diana préférait contrôler par elle-même les premières minutes de cette nouvelle journée mémorable. Elle n'avait pu trouver un seul savant digne de confiance. Les uns pensaient que l'échancrure, celle qui ouvrait la croûte du ciel à l'intrusion de ces maudits rayons solaires tournait en même temps que la Terre et se trouvait toujours en un point fixe qu'ils avaient d'ailleurs le plus grand mal à situer. Elle avait vu des hommes d'ordinaire graves et sentencieux s'empoigner comme des voyous dans le Centre. L'un situait cette échancrure en plein Pacifique, l'autre en Sibérienne. Ils n'étaient pas d'accord non plus sur son importance. Parlaient de lucarne ou de faille énorme. Lady Diana avait fini par les renvoyer en les traitant de charlatans. Mais en réalité ils n'étaient pas responsables de leur ignorance. Elle se demandait avec agacement s'il ne lui faudrait pas envisager de créer une université secrète spécialement chargée de recherches sur l'astronomie.

Les écrans étaient toujours noirs et il était 6 h 19. Normalement, pensait-elle, la lumière devrait commencer à poindre imperceptiblement. Des appareils ultra-sensibles auraient immédiatement signalé l'apparition d'un lumen superflu, or ils restaient sans réaction.

Elle se fit apporter du café et le but avec l'espoir grandissant que ce 10 mars il ne se passerait rien, que ces fous ne disposaient pas d'assez de moyens, de pouvoirs pour maintenir ouverte cette lucarne céleste.

La veille, il était 18 heures, l'horizon s'était brusquement embrasé à l'ouest. De nombreuses personnes avaient été momentanément aveuglées. Cette augmentation de la luminosité avait en partie détraqué les appareillages électroniques des réseaux, perturbé les communications. Elle avait été sans nouvelle du train-nursery pendant plusieurs heures avant que cette femme, Granny Sara, ne lui apprenne d'une voix tremblante que l'enfant profitant de la confusion avait quitté le convoi et disparu. Depuis les recherches se poursuivaient dans un grand périmètre autour de l'endroit, mais n'avaient rien donné jusqu'à présent.

Délaissant l'observation de l'écran, elle demanda d'entrer en communication avec le train-nursery. Elle eut Grandpa Jim comme interlocuteur. Granny commotionnée était malade et incapable de

répondre. Il n'y avait toujours aucune nouvelle de l'enfant.

Elle allait lancer quelques menaces épouvantables lorsque l'un des écrans palpita en même temps qu'un signal aigu débutait. Elle interrompit la communication brutalement et regarda les images du ciel au-dessus de la banquise. Il y avait une tache lumineuse. Qui grandissait, mais aucune apparition de boule de feu. Curieusement l'horizon restait noir et la lueur se situait très au-dessus. À quarante-cinq degrés environ.

— Une grande échancrure que ces fous ont réussi à maintenir ouverte, dit-elle entre ses dents. Et certainement fixe au-dessus d'un point précis. Nous n'avons que le reflet sur la couche des poussières lunaires. Donc il doit falloir chercher vers l'ouest jusqu'à ce...

Elle alluma les autres écrans de l'ouest et eut confirmation. Là-bas la lumière était trois fois plus forte qu'à l'ordinaire. Les télex crépitaient dans la grande salle de commandement. Si seulement Lien Rag était auprès d'elle. Lui devait avoir des connaissances astronomiques. Il s'intéressait à tant de choses. Dans toute la Concession de cette puissante compagnie il n'y avait pas un seul être sur lequel elle puisse compter pour situer avec précision la source du phénomène.

C'est alors qu'elle décida de convoquer Yeuse l'ambassadrice, malgré l'heure matinale. Lien Rag se trouvait dans la Compagnie de la Banquise et il avait déjà assisté au phénomène la veille, avait dû en tirer des conclusions. Lady Diana était de plus en plus persuadée que Julius Ker et sa bande de malfaisants opéraient depuis le territoire de cette compagnie nouvelle où n'existant aucun corps organisé. Pas de police, pas de contrôle, un territoire énorme, impossible à surveiller.

Tous les écrans fonctionnaient et elle pouvait difficilement regarder ceux de l'ouest. Curieusement la lumière venait de là-bas. À cause de cette lucarne qui tournait en même temps que la terre en un point fixe.

Depuis son hôtel, Yeuse répondit d'une voix ensommeillée qu'elle s'habillait.

— Je vous envoie un loco rapide.

Elle commanda un déjeuner pour la jeune femme et la reçut aimablement.

— J'ai besoin de vous. Votre coopération ne sera que bénéfique pour votre Compagnie. Grâce à mes propres relais, je peux entrer en communication avec Kamenopolis en quelques heures. Nous passerons par la VI^e flotte qui roule sur la banquise de l'Atlantique sud, par mes agents commerciaux d'Africania, d'Australasie. Nous avons aussi un relais à Amertume-Station. C'est à partir de là que ça risque d'être plus long.

— Mais dans quel but ?

— Je veux connaître l'opinion de Lien Rag sur le phénomène. Il faut que nous décidions de nous unir pour combattre ces fous.

— On dit qu'il y a eu la panique dans de nombreux endroits, fit Yeuse en espérant une confirmation, mais Lady Diana resta muette sur le sujet. De même, elle ne mentionna pas que Jdrien avait disparu.

— Je suis sûre, à quatre-vingt-dix pour cent, que les Rénovateurs du Soleil sont installés sur la Banquise du Pacifique, dans un endroit difficile à atteindre. Ils doivent disposer d'une puissance électrique considérable pour maintenir ouverte cette lucarne.

— Ils ont foré un trou dans la croûte, croyez-vous ?

Même cette jeune femme intelligente pouvait proférer de telles sottises. Jusqu'à la veille, Lady Diana se serait réjouie de cette ignorance totale mais brusquement elle devenait inquiète. Les gens ordinaires allaient imaginer n'importe quoi, interpréter l'accroissement de lumière et de chaleur comme une manifestation de puissances maléfiques. La peur les rendrait encore plus superstitieux, les pousserait vers ces religions nouvelles, vers les sectes. Brusquement, elle découvrait les dangers d'une censure trop efficace.

— Comment ont-il pu faire ? disait Yeuse.

— Nous le demanderons à Lien Rag, soupira Lady Diana.

— Et s'il ne se trouve pas à Kamenopolis ?

— Où se trouverait-il donc ? demanda la grosse femme soupçonneuse.

Yeuse ne répondit pas. Si elle ignorait que Lien Rag participait à la construction du grand viaduc sur la banquise, ce n'était pas à elle

de l'en informer.

CHAPITRE XX

Depuis le lever du soleil, Julius Ker était assis au-dehors, le dos appuyé contre l'un des wagons du laboratoire. Il levait le visage vers la boule de feu. Il avait déjà pu ôter sa fourrure et bientôt il enlèverait d'autres pièces de son habillement.

— Je sens cette chaleur merveilleuse et malgré ma rétine brûlée je distingue une lueur rouge.

Sa femme sourit avec mélancolie.

— La Banquise devient étrange. Les couleurs se multiplient dans des nuances vertes et bleues. Cette nuit la température s'est maintenue à moins dix.

— La nuit prochaine, elle sera voisine de zéro. Aujourd'hui à l'abri nous aurons deux ou trois mais l'air ambiant sera beaucoup plus tiède encore.

— Il y a déjà quelques ruptures sur la surface.

— Elles vont devenir plus profondes.

— Nous risquons d'être coupés de Kamenopolis. La voie s'est enfoncée de deux centimètres en certains endroits.

— Qu'importe ? Nous avons ce merveilleux soleil. Il va briller des heures, le temps de défiler dans l'ouverture que nous pratiquons.

— Nous avons dû arrêter la destruction de nouvelles strates pour nous consacrer à la maintenance sinon nous n'aurions plus assez d'huile de baleine pour alimenter le générateur.

— Nous ne pourrons donc pas agrandir la lucarne ?

— Non, dit Ma Ker. C'est hors de question.

— Qui a fait les calculs ? Les Suba ?

— Non, Helmatt et sa femme.

— Je préfère. Je n'ai pas confiance en ces Suba. Je crois qu'ils désapprouvent ce que nous faisons.

— Ils estiment qu'on les a trompés et c'est vrai. Nous ne devions pas maintenir la lucarne au-delà de quelques heures. Or tu as décidé d'aller jusqu'au bout de nos réserves de carburant.

— Je crois que la brèche sera irrémédiable. Bien sûr, les strates reviendront peu à peu mais cette zone restera moins épaisse, plus fragile et lorsque nous disposerons d'une puissance illimitée...

Ma Ker ne répondit pas et au bout d'un moment l'aveugle sortit de son intense jubilation pour s'inquiéter.

— Tu es toujours là ?

— Oui, je suis là.

— Tu es heureuse ?

Il fronça les sourcils parce qu'elle ne répondait pas sur-le-champ.

— Tu m'as entendu ?

— Je ne suis pas aussi heureuse que je devrais l'être.

Julius resta impassible. En lui quelque chose se modifiait. Les réticences de Ma le blessaient dans ce qui avait soutenu son espérance pendant des années.

— Tu as peur ? Notre banquise est épaisse en cet endroit. Nous ne risquons rien.

— À Kamenopolis les gens s'affolent. Il y a eu des morts, beaucoup de morts... Ils essayent de fuir la ville.

— Nous l'avions prévu, dit Julius Ker.

— Oui, c'est vrai. Mais prévu dans l'absolu... La réalité nous arrive dans sa brutalité. Il y a d'autres banquises... Et l'inlandsis est lui-même fragile. Il suffit d'un rien, même pas un centimètre pour qu'une voie ferrée devienne meurtrière. Nous devenons des assassins.

— Il fallait donc renoncer ? demanda Julius.

— Il fallait poursuivre nos recherches et surtout avertir le monde entier.

— Les dirigeants des compagnies ne nous auraient pas laissé la

liberté de le faire.

— Ce désir de revoir le soleil n'est que dans quelques milliers de cœurs. Des millions d'autres ne le connaissent pas. Les hommes ne veulent pas que leur environnement change aussi brutalement.

— Nous avons choisi cette banquise du Pacifique justement parce que les risques étaient plus limités.

Il se rendit compte qu'il avait de plus en plus chaud et il se mit torse nu. La paroi du wagon était tiède et les rayons du soleil brûlaient. D'ailleurs l'astre n'était pas tout à fait visible même avec les lunettes spéciales que les membres du groupe portaient. Il restait encore des strates en altitude qui réduisaient son éclat.

— Comment peut-on encore hésiter, remettre en question ? murmura-t-il. Le soleil sur sa peau après trois siècles. La lumière, le retour à une vie normale, cent fois plus belle, cent fois moins contraignante. Pour les deux tiers de l'humanité actuelle ce sera le paradis. La fin de la dictature des compagnies.

— La mort de quelques millions d'hommes, l'écroulement des galeries subglaciaires qui vont chercher les matières premières indispensables, l'écroulement des serres. Les serres qui fournissent la nourriture végétale et animale. Les serres-igloos vont fondre les premières...

— Tais-toi, laisse-moi savourer.

— Et si tu étais le seul à savourer à l'heure actuelle alors que des foules terrorisées se précipitent dans une fuite catastrophique ?

Il ne répondit pas et Ma Ker regarda cet homme dont elle partageait non seulement la vie mais les espérances depuis vingt-cinq ans. À cause de leur recherche obstinée ils n'avaient pas eu d'enfant, pas de vie de couple, de famille. Les amis toujours choisis en fonction de ce but final n'étaient pas toujours ceux qu'ils souhaitaient.

Elle regardait à travers des verres très sombres le soleil qui grignotait la lucarne et ne ressentait déjà plus l'enthousiasme de la veille. Il n'avait duré qu'une heure, le temps de boire un peu d'alcool, de s'embrasser les uns les autres. Les Suba les premiers avaient décroché. Seul Hel matt et sa femme restaient dans l'état de grâce de la réussite.

— Tu es toujours là ? demanda Julius.

— Oui.

— Le générateur tourne rond. Nous nous maintenons. En fait si nous désirions obtenir un travail encore plus efficace il faudrait une douzaine de ces lasers perfectionnés sur toute la ceinture de l'équateur. Nous ouvririons l'enveloppe des poussières lunaires comme un œuf.

Il souriait et Ma commençait à détester ce sourire béat. Il avait paru réfléchir aux conséquences humaines de leur action mais au fond de lui-même, il avait toujours passé outre.

— En ce moment il y a des Rénovateurs, ceux de la première génération, qui font des incantations et des passes magiques, qui s'imaginent qu'ils ont enfin réussi le grand Œuvre.

— Leur naïveté, leur superstition nous ont été nécessaires. Ils ont formé la base de notre mouvement.

— Ils me font pitié. Les sorciers Transeuropéens, les Chamans de la Sibérienne, les Griots d'Africania et les sectes démoniaques panaméricaines, tout un monde d'illuminés, de charlatans. Quand je pense que nous leur donnons une renommée incroyable, que nous les hissons sur le piédestal de la bêtise humaine... Nous dix, perdus dans cette banquise hostile. Nous avons fait un travail formidable.

Ma Ker s'éloigna. Elle avait chaud avec ses fourrures mais n'avait pas envie d'alléger sa tenue comme son mari. Le faire, ce serait comme se désolidariser du reste de l'humanité, se considérer comme des vainqueurs, des hommes et des femmes supérieurs. Il y avait vingt mille Roux qui mouraient sur la banquise et nul ne s'en souciait vraiment, sauf peut-être les Suba.

Elle rentra dans le laboratoire et, dans la pièce principale, Helmatt tourna vers elle son visage extasié.

— Julius est heureux ?

— Il se fait bronzer.

— Bronzer ? Ah, oui !

Il éclata de rire.

— Comme avec des lampes aux ultraviolets que certains utilisent dans la meilleure société... Il se fait bronzer avec du

véritable Soleil, pas de l'ersatz. Je pense qu'un jour il y aura une plante, une première plante dont la graine s'est conservée durant trois siècles dans un creux de rocher qui germera et qui poussera sous le soleil. C'est tout de même extraordinaire et lorsque je regarde le thermomètre...

Il suivit les yeux de Ma Ker. Elle regardait les traces qu'elle laissait derrière elle. C'était la première fois que ses bottes abandonnaient ces empreintes humides.

— Nous dépasserons les prévisions. Le cycle de la fonte est engagé et pour la première fois depuis trois cents ans les glaces vont reculer.

Ma alla examiner les appareils. Elle avait participé à cette installation. Spécialiste de la propagation des ultrasons, elle avait découvert des astuces techniques, des petites choses sans importance immédiate qui se révélaient très importantes. Les ultrasons propagés grâce à un laser spécial pour attaquer les strates de poussières, les floculer en amas qui pourraient par la suite être plus facilement détruits avec d'autres moyens.

— En poussant notre logique jusqu'au bout, nous pourrions reconstituer la lune, disait Helmatt. De flocons de poussière en flocons, il est possible dans l'abstrait d'y parvenir. Vous vous rendez compte ? Rendre son satellite à la Terre en même temps que son soleil, sa flore, sa chaleur...

— La faune manquera beaucoup à l'appel, dit Ma sans sourire. La flore aussi.

— Nous reconstruirons un monde merveilleux.

Elle regardait autour d'elle, passa dans les autres wagons mais ne trouva nulle part le couple des Suba et revint demander à Helmatt s'il savait où ils se trouvaient.

— Dans leur compartiment.

— Ah... Ils montrent ainsi leur désaccord ?

— Pas exactement, Ma, pas exactement.

Il faisait semblant d'être très absorbé par ses relevés de cadrants mais en fait il était très gêné et Ma le connaissait suffisamment pour s'en rendre compte.

— Que se passe-t-il ?

— Ils voulaient arrêter l'expérience. Ils affirmaient que nous étions déjà allés trop loin.

— Et alors ?

— Ils devenaient hystériques... Elle surtout. Elle voulait arrêter le laser principal... Nous avons eu peur.

— Peur de la fragile Ann Suba, se moqua Ma, mais elle était prise d'un dégoût étrange.

— Ils pouvaient commettre l'irréparable.

— Saboter quelque chose, n'est-ce pas ?

— Le groupe électrogène... Nous avons décidé à la presque unanimité... Six voix sur dix... Nous ne voulions pas vous importuner, Julius et vous...

— Décidé quoi ? hurla soudain Ma.

Il la regarda avec stupeur.

— Mais voyons...

— Vous crachez la vérité, oui, espèce de pauvre type ?

— Qu'avez-vous, Ma ? Nous les avons simplement enfermés à double tour dans leur compartiment-cabine.

— Vous les avez exclus de notre communauté ? Sans même consulter Julius Ker ! Où seriez-vous sans lui en ce moment ? Vous n'êtes qu'un spécialiste des molécules... Un bon technicien également en électronique.

La femme d'Hel matt s'approcha avec un sourire contrit.

— Voyons, Ma...

— Ah vous, fichez-moi la paix ! J'exige que les Suba soient libérés sur-le-champ.

Les autres arrivaient peu à peu, attirés par ses cris et elle soupira.

— Vous remplacez déjà la dictature des compagnies par une autre, vous devenez fou.

Julius Ker arriva, le torse rougi, tâtonnant :

— Qu'avez-vous à hurler ainsi ? J'espère que c'est de joie, hein, les amis ?

CHAPITRE XXI

Des irréductibles continuaient de camper à la station dans l'attente de futurs convois. Près de quinze mille qui encombraient les quais, le trafic local, empêchaient en réalité de normaliser la situation. Il fallait leur fournir de la nourriture depuis qu'ils avaient saccagé deux cafétérias. Le Kid avait pensé les forcer à rentrer chez eux, mais un groupe avait pris des cheminots en otages et affirmait être prêt à tout si on les forçait au désespoir.

Une chance que le chef de station ait pu éloigner trois vapeurs discrètement. Il y avait aussi un diesel qui essayait de rejoindre la frontière en effectuant des réparations sur trois voies.

Le Mikado ne cessait de faire appeler pour qu'on le sorte de sa situation difficile mais aucun des moyens techniques nécessaires ne le permettait.

Dans la nuit, on avait coupé le chauffage urbain, mais le thermomètre n'avait guère baissé sous les dômes. Le Kid avait pensé que les gens iraient chez eux mais, encouragés par la température clémente, ils avaient erré sur les quais. En dépit d'un éclairage défaillant.

On avait dit que ce ne serait qu'un mauvais souvenir, un cauchemar, mais la lumière avait soudain crû au lever du jour pour devenir très vive en fin de matinée. On disait au Kid qu'un malin vendait des lunettes fumées par centaines. Le groupe frigorifique de la ville fonctionnait à plein. La centrale électrique ne recevait toujours pas d'eau bouillante de Titan et le Kid se désespérait. Un vapeur roulait vers l'est, signalait des rails déformés, trop enfoncés dans la banquise. Cette équipe de réparation n'atteindrait pas Titanopolis avant deux ou trois jours.

— Il fera trop chaud sous les dômes, lui dit-on. Il faut ouvrir les sas dès ce matin, peut-être même ventiler.

— Allez-y.

— Du côté des Fonderies d'huile c'est douteux. Il paraît que les baleines se font rares. La Guilde pense qu'elles n'émigrent plus, attendent que le phénomène cesse.

— Il nous faut de l'huile pour les moteurs. Nous ne recevrons pas l'eau chaude de Titan avant au moins une semaine, peut-être davantage.

Il avait dû faire recenser tous les stocks d'huiles épaisses, d'huiles minérales et elles n'étaient pas importées en grosse quantité.

Vers midi, alors que l'éblouissement et la chaleur devenaient intolérables, on lui apporta une paire de lunettes aux verres sombres.

— Dix dollars.

Du plastique et un verre teinté en marron, utilisé jusqu'ici pour d'autres usages, la décoration intérieure. Il les chaussa sans regretter sa cagoule peinte. Mais la chaleur sous les coupoles devenait dangereuse. Quelqu'un proposa de les peindre en blanc pour éviter l'asphyxie. On avait pourtant ouvert toutes les écluses, mais le courant d'air brûlant soufflait en tempête dans certaines zones de la ville. Et il activait la fonte de la banquise sous les quais. Il fallut fermer deux sas.

Dans les bureaux, on ne comptait plus les secrétaires qui s'évanouissaient. Une partie du personnel ne s'était pas présenté au travail et on signalait une cohue fantastique aux abords de la station.

Un chef de service entra en coup de vent avec une nouvelle alarmante.

— Des groupes se sont mis en route vers l'ouest. À pied, en emportant des provisions. Si jamais la température redescend en dessous de zéro ils mourront tous. La plupart suivent la ligne mais d'autres pensent couper au plus court vers l'inlandsis de je ne sais plus quelle île d'autrefois.

Et puis il y eut cet appel depuis la frontière. Le Kid ne voulut pas

y croire. Yeuse, utilisant des circuits spéciaux de radio, demandait à lui parler. Elle avait une proposition à lui faire de la part de Lady Diana.

— On doit autoriser l'agent commercial de la Panaméricaine à traverser la frontière pour qu'il puisse vous faire entendre la voix de l'ambassadrice sur poste spécial.

— Quand vous serez prêt, avertissez-moi, dit le Kid incrédule.

Mais un quart d'heure plus tard Yeuse lui parlait. Très distinctement. On n'avait jamais, depuis trois siècles, réalisé un tel miracle radio. Personne ne croyait que jadis on pouvait communiquer d'un bout à l'autre de la Terre. Les strates lunaires ne pouvaient pas être utilisées comme réflecteurs d'ondes.

— Lady Diana veut vous parler. En fait, c'est Lien Rag qu'elle désirait entendre. Elle aurait voulu lui poser des questions précises sur le phénomène actuel.

— Lien Rag n'est pas à Kamenopolis, répliqua sèchement le Kid.

— C'est ce que j'ai pensé. Voici Lady Diana.

Il fut surpris par le charme réel de cette voix qui parfois se perdait dans des bredouillages entre deux stations radio mais Lady Diana lui demanda son opinion sur l'événement.

— Comment se présente la situation pour vous ?

— Très mal, dit le Kid. Nous sommes sur une banquise. Les gens sont terrorisés. Fuient comme ils le peuvent. Et même à pied.

— À pied, s'indigna Lady Diana. À pied... En violation des accords de NY Station ?

— Si vous croyez qu'ils songent à ces accords.

— Après trois siècles de civilisation ferroviaire, revenir à la barbarie la plus méprisable... Ils s'éloignent du cordon ombilical de la civilisation et le paieront cher. Le phénomène disparaîtra et ils mourront de froid et de faim. Dans mes mines et nos tunnels, c'est aussi la panique. Nous avons dû faire des exemples. Écoutez-moi, Kid, vous abritez ces criminels dans votre compagnie... Ne protestez pas. Je sais qu'ils sont à Jarvis Station déguisés en pêcheurs. De là-bas, ils opèrent en toute tranquillité. J'ai trouvé un homme assez savant pour faire un relevé et me donner cette précision. Mais, si je peux vous parler, il m'est impossible d'envoyer un commando pour

détruire ce nid de salauds... Je vous propose une chose, le Kid... Votre grosse centrale d'abord. Livrée d'ici trois mois...

— Deux mois seraient préférables. Nous aurons de gros dégâts à réparer et un besoin énorme d'électricité.

— Deux mois, c'est possible. Le contrat est entre les mains de Yeuse, votre ambassadrice. Je vous offre également un crédit de dix millions de dollars sur trois ans. En dollars ou en biens d'équipement.

Le Kid sourit. Il était seul dans son bureau et s'en félicitait. Il connaissait l'enjeu de ce marché fantastique, mais ne s'en indignait pas. Il tenait enfin la solution à ses ennuis alors qu'une heure avant tout lui paraissait catastrophique.

— Vous allez les capturer, Kid, détruire leurs installations. Vous les enfermerez dans un wagon solide et vous me les enverrez. Si je les reçois vivants je vous ferai encore une fleur. Je vous fournirai d'autres équipements, des trains entiers, des vapeurs et du matériel de guerre. Vous serez heureux d'avoir quelques avisos, quelques patrouilleurs.

— Je n'y tiens pas spécialement, dit le Kid. Je prépare une expédition. Nous avons un problème avec la ligne qui s'est parfois enfoncée de quelques centimètres et en ce moment il doit y avoir près de vingt degrés sur la banquise en plein soleil. La glace fond si vite que j'ai l'impression d'être en pleine mer. Depuis mon bureau je ne vois briller que de l'eau. Quelques centimètres sur toute la surface, mais c'est énorme.

— Quand serez-vous prêts à intervenir ?

— Demain. Il nous faudra deux, trois jours pour arriver là-bas.

— Quatre jours... Quatre jours... La moitié des réseaux seront détruits et les gens vont s'entre-tuer, se révolter. Vous ne pouvez pas faire mieux ?

— C'est un minimum.

— Je vais vous livrer mon dernier atout, Kid. Il y a chez vous un homme expérimenté qui peut vous aider... Un agent secret qui justement en connaît long sur les Rénovateurs du Soleil.

— Fuerza ?

Lady Diana dut encaisser salement le coup, car elle resta

silencieuse quinze secondes. En attendant qu'elle lui parle à nouveau, le Kid regardait au loin, vers le Dépotoir. Une draisine arrivait, soulevant des gerbes d'eau sous le soleil éclatant.

— Vous êtes fort, le Kid, très fort.

— Jdrien ? Donnez-moi des nouvelles de l'enfant.

— Ne vous inquiétez pas. Il est en sécurité.

— Il doit souffrir de la hausse de température.

— Nous y veillons. Son train spécial est climatisé. Il ne risque rien... Le Kid, convoquez Fuerza. Il sera le garant de l'exécution du contrat. C'est lui qui accompagnera l'expédition, qui me fera le rapport et dès que j'aurai ainsi la certitude que vous avez observé le contrat, votre centrale électrique entrera en construction. Il y aura les turbines à vapeur, les turboalternateurs, les transformateurs. Le tout sur wagons avec loco puissante pour tirer l'ensemble.

— Bien, dit le Kid, Fuerza sera du voyage.

— Je rappellerai dans quarante-huit heures par le même circuit. Je vous souhaite de réussir.

— Mais c'est mon intérêt, dit le Kid. Tout ce que je souhaite, c'est que l'arrestation de ces gens stoppe le phénomène.

— Qu'imaginez-vous ? Que ce sont des incantations qui l'ont déclenché ?

— Pas spécialement. Mais rien ne prouve que ce soient ces pêcheurs de Jarvis Station.

Yeuse termina la communication par quelques précisions. Dès que ce fut achevé, il convoqua Gola et ne lui cacha rien de l'enjeu énorme de cette mission.

— Vous allez les livrer à Lady Diana ?

— Vous connaissez le moyen de ne pas le faire ? demanda le Kid hypocritement.

— Sur-le-champ, non. Mais on peut trouver quelque chose.

CHAPITRE XXII

Lorsque le Chef de Station lui avoua que plusieurs dizaines de personnes, des hommes, des femmes, des enfants avaient décidé de partir à pied le long du réseau comme si la fin du monde était proche, Lien Rag ne s'indigna pas.

— Quand des humains en arrivent à se comporter comme des Roux sous l'effet de la peur, c'est la fin de notre civilisation ferroviaire. Qu'espèrent-ils ? Se sauver ? Ils mourront d'épuisement avant de rencontrer des convois venus à notre secours.

— Vous croyez, demanda Lien, que des convois sont en route ?

— Absolument. Le contraire serait impossible à justifier. Les accords sont très stricts sur le sauvetage des stations isolées à la suite d'une rupture des rails. C'est le premier devoir d'une compagnie.

Lien Rag faillit lui répondre que, dans ce cas, la mort de la civilisation ferroviaire avait commencé en différentes parties du monde et notamment en Patagonie, lorsque la Panaméricaine avait décidé de ne plus irriguer d'électricité les réseaux secondaires.

Leouan était très oppressée par la chaleur, vivait nue dans l'un des compartiments les plus isolés. Il allait chercher des blocs de glace sur la banquise qu'il entassait dans des bacs en plastique. Ainsi la chaleur ne dépassait pas les quinze à dix-huit degrés. Dès qu'elle sortait, la jeune femme s'asphyxait dans cet air trop chaud. Des hautes et des basses pressions se formaient de façon anarchique et les vents soufflaient de différentes directions à la fois, tourbillonnaient, formaient des mini-tornades qui saccageaient certaines installations, ajoutant encore à la désolation générale. Pourtant, les techniciens avaient pu relancer la centrale thermique

avec un graissage graphitique spécial et à nouveau les pompes à eau allaient pouvoir alimenter Kamenopolis. Lien Rag passait son temps à ausculter la banquise en profondeur, mais aucun signe ne permettait d'annoncer que la catastrophe approchait plus ou moins. Une fracture pouvait naître en n'importe quel endroit, se propager sur plusieurs kilomètres, voire des centaines, être large de quelques centimètres ou de plusieurs dizaines de mètres.

— Belle journée, hein ? lui dit Pern qui depuis leur retour des confins du viaduc avait une grande admiration pour le glaciologue.

— Vous me cherchiez ?

— Le viaduc se fissure pas très loin d'ici. Une voûte. Je pense que demain au plus tard elle s'écroulera.

Ils échangèrent un regard. Le même phénomène pouvait se reproduire à des intervalles plus ou moins répétés et les isoler pour des semaines.

— Désolé de plaisanter, mais il vaut mieux en rire... Pourtant c'est paradoxal de craindre la chaleur, la lumière... Sortir sans combinaison isotherme, sans cagoule, se passer de chauffage, ce serait merveilleux... Si on ne vivait pas sur la banquise à des milliers de kilomètres de la Glace Ferme...

— L'inlandsis aura ses problèmes aussi, annonça Lien Rag, des crevasses s'ouvriront, les inondations deviendront de plus en plus fortes...

— Vous croyez que des types des sectes ont pu, comme ça, en priant ou en faisant des sacrifices ?... J'ai connu une femme qui soignait les brûlures du froid d'une imposition des mains... Tout à l'heure, je me suis mis torse nu et les gens m'ont regardé comme un traître. Nous ne sommes plus faits pour le soleil, la chaleur. Nous avons besoin des Glaces... La plupart ne savent même pas ce que c'est que le soleil.

Ils allèrent à la station où des gens persistaient à attendre qu'un convoi se forme pour l'ouest. Ils vivaient en petits groupes avec leurs affaires, leurs réchauds où mijotaient constamment leurs repas, l'air farouche et déterminé mais certainement aussi angoissés que tous les autres.

— Je préfère travailler que de vivre dans l'espoir de partir. Le

chef de station ne pourra jamais lancer un convoi tant que Kamenopolis ne donne pas le feu vert.

— Là-bas, ce doit être l'embouteillage monstre, dit Lien. Mieux vaut attendre ici.

Le Chef leur annonça qu'une station de surveillance du water-line venait d'appeler. La liaison était rétablie mais une équipe technique venait de remplacer dix kilomètres de rails.

— Et si la température redescend, ce sera à recommencer.

À cause de son grade, le Chef n'osait quitter son uniforme mais il crevait de chaleur, transpirait beaucoup. C'était une sensation nouvelle, déplaisante. La plupart des gens la subissaient comme une humiliation, pensaient que le froid était plus sain, apportait une certaine pureté. Des femmes traînaient de grosses fourrures inutiles mais n'auraient jamais consenti à les abandonner.

— Il semble que l'eau passe sans problèmes dans le water-line. Si elle parvient à Kamenopolis, ils verront que nous survivons nous aussi.

Lien embarqua dans une draisine diesel qu'il avait fallu protéger des convoitures. Un groupe allait en reconnaissance vers l'ouest. Il comptait étudier la banquise en s'éloignant de Titan qui bouleversait les données avec son déversement continual de laves.

Ils rencontrèrent une première faille à vingt kilomètres et durent colmater le viaduc, vérifier l'alignement des rails. Le tube, lui, disposait d'une certaine élasticité naturelle et n'avait nullement souffert.

Mais ensuite ce fut la fracture importante dans une zone très fragile où la banquise ne dépassait pas douze mètres. Cette faille avait fini par mourir au pied du viaduc-remblai de l'endroit, mais Lien pensait qu'elle continuerait à s'élargir dès le lendemain. Le vent chaud, insupportable, soufflait en rafales sans qu'on puisse savoir d'où. Il fallait s'en protéger comme du blizzard. La glace fondait, ruisselait, et un homme faillit se noyer dans un creux où l'eau s'était accumulée. Le water-line était toujours intact et ils décidèrent de poursuivre sur une centaine de kilomètres avant de retourner à Titanopolis.

Ils virent la luminosité décroître une fois de plus et les vents

devenir encore plus forts, si bien que la draisine était fortement secouée, presque immobilisée par des rafales. Là-haut, le soleil avait quitté sa lucarne et poursuivait sa course vers l'ouest après avoir commis d'innombrables ravages. Lien Rag se reprochait son indulgence pour les Rénovateurs. Il en avait connus, s'était lié d'amitié avec certains et même on l'avait accusé d'être des leurs.

CHAPITRE XXIII

Profitant de la nuit, certains avaient creusé dans la glace des trous pour s'abriter du Démon du Feu lorsque celui-ci reviendrait. D'autres avaient au contraire construit des abris sur la surface et Ram se souvenait d'avoir vu des tribus du Nord appartenant aux Hommes du Chaud fabriquer des choses pareilles.

Lui souffrait trop de brûlures pour avoir le courage de travailler. Lui et des milliers d'autres. Il avait cuit sous le regard de flammes du Démon et se demandait comment il n'était pas mort.

Le Démon avait disparu dans son ciel et c'était la nuit, mais il reviendrait. Ram le savait et le lendemain il achèverait de cuire complètement et le Démon le dévorerait tout entier. Il n'atteindrait jamais la Glace Dure, ne verrait pas l'Enfant-Dieu réuni avec sa mère Jdrou.

Il regardait le ciel noir au-dessus de lui et c'est là qu'il décida que, lorsque le Démon réapparaîtrait, il ne se laisserait pas cuire la face contre la glace mais le défierait. Ce serait inutile pour retarder la mort, mais le Démon saurait que Ram le haïssait et honorait d'autres Dieux.

Lorsque le jour se leva, tout de suite sa luminosité fut un signe. C'est alors que l'ancien de la tribu de Jdrou, le manchot qui s'appelait Jdruï, passa près de Ram. Il semblait vouloir continuer.

— Viens me voir, cria Ram.

Jdruï tourna la tête, le reconnut et s'approcha.

— C'est toi qui dois venir avec moi. Si tu restes là, tu vas cuire dans la marmite du Démon. La glace va devenir de l'eau bouillante.

— Tu n'as pas brûlé, toi ?

— Il y avait un tas de glace, j'ai creusé, j'ai mis du sel et j'ai

attendu la tête entre mes jambes que le Démon disparaisse. Ton fils est devant avec le cadavre de la Femme-Dieu ?

— Au moins à deux jours. S'il n'a pas brûlé.

— Un porteur de peaux s'est mis dessous les fourrures et lui non plus n'a pas brûlé.

— Tiens, fit Ram surpris. Il n'a pas un feu très puissant, le Démon. Quand on faisait fondre les os de baleine, le feu aurait fait disparaître la peau de loup la plus épaisse. Si ce Démon a peur d'une peau de loup, on peut espérer ne pas brûler complètement.

— Oui, dit Jdrui. Il faut peut-être se cacher quand il est là et marcher quand il dort. Viens dans mon trou. On attendra qu'il cesse de brûler les Hommes.

Ram restait assis et Jdrui tendit sa main unique pour le saisir aux cheveux.

— Viens. Là-bas on mangera un peu et on attendra.

— Je crois que je vais mourir, dit Ram.

Jdrui resta immobile, examinant le Roux. Il y avait toujours un moment où un homme savait qu'il allait mourir, mais il ne pensait pas que Ram soit sur le point d'être enfermé dans la glace.

— J'aurais voulu aller jusqu'à la Glace Dure. Je n'aime pas la Glace Fragile.

— Alors viens là-bas.

Ram dut se servir de la main de Jdrui pour se lever. Son dos brûlé se déchirait en plis horizontaux qui saignaient à travers sa fourrure grise. Il marchait à petits pas derrière Jdrui qui lui montrait des congères.

— Vite, le démon arrive.

Autour d'eux, les femmes grosses, les vieillards se jetaient sur la glace, cachant leur nuque avec leurs mains. Ils arrivèrent au trou. Jdrui fit entrer Ram à quatre pattes puis recula dans le noir, plié en deux. Il plaça des boules de glace les unes sur les autres pour fermer en partie l'ouverture.

Dans le fond, dans le noir, Ram éprouva une sensation de soulagement. La glace fondait et venait mouiller son poil mais ce n'était pas désagréable. Jdrui lui fourra quelque chose dans la main. C'était un poisson gelé et il n'en avait pas mangé depuis longtemps.

Il mordit dedans avec délectation.

— Le Démon est revenu et les gens se mettent à courir en pensant lui échapper.

— S'ils se collent à la glace, ils peuvent encore vivre aujourd'hui, mais demain non.

— Ton fils aura creusé peut-être pour protéger le corps de la mère de l'Enfant-Dieu. Ou il aura construit un abri. J'ai vu des Roux tailler la glace avec des lames et mettre les blocs l'un sur l'autre. Depuis longtemps je n'avais pas vu ça.

— Moi non plus, répondit Ram qui achevait son poisson en croquant les arêtes avec délices.

— À la nuit on sortira et on ira jusqu'à ce qu'on rencontre un autre tas de glace à notre convenance.

— Quelqu'un va tuer le Démon, dit Ram soudain inspiré.

Jdruï n'osa rien dire.

— Je crois que quelqu'un va tuer le Démon. Dans autant de jours que j'ai de doigts à mes mains.

— Si je me servais des miens, ce serait moins long, fit Jdruï en riant.

Ils en plaisantèrent jusqu'à la nuit.

CHAPITRE XXIV

Lorsque Pavie revint, il trouva l'Enfant assis à côté de la chèvre et la caressant doucement. Peut-être que l'animal l'attirait à cause de son poil angora.

— Dis donc, on te cherche, hein ? Il y a des policiers du rail qui posent des questions dans la station. Je me demande qui tu peux bien être. Métis de Roux, ça c'est sûr, mais pourquoi tu mobilises tant de monde... Et comme le soleil est encore revenu aujourd'hui, ils sont drôlement énervés. Mais ce qui m'embête c'est qu'on le voit pas, le soleil. On devine qu'il est quelque part dans le ciel, plutôt à l'ouest et ça c'est pas croyable. À se demander si la Magie ne nous a pas joué un tour de cochon. Le soleil, il doit se lever à l'est, se coucher à l'ouest... Bon, je t'embête avec ces choses. On va traire la chèvre et tu boiras le lait. J'ai du pain et de la confiture. Tu vas voir, on va s'en mettre plein la lampe.

Il parlait et ôtait les brins de paille artificielle du torse de l'enfant.

— Toi, le soleil, tu dois pas aimer. Comme tes frères qui errent sur les glaces. Je voudrais bien savoir ce que signifie ton arrivée chez moi, le soir où le soleil s'est manifesté quelque part. Je ne comprends plus.

Il le rhabillait avec des gestes doux.

— T'es un petit gars du froid, toi. Enfin, pas du grand froid ni du grand chaud. Entre les deux. Moi j'attends le soleil depuis toujours pour en finir avec cette vie pourrie où on se les gèle et où on bouffe ce que la Compagnie veut bien nous attribuer. Normalement je devrais être dans un train pour vieux. Un « dotage-train » comme ils disent, un train pour gâteux. Mais j'ai acheté ce vieux wagon

déglingué et y peuvent rien me faire. Y me cherchent des poux parce qu'y peut pas rouler, qu'y disent, mais moi j'ai prouvé qu'y pouvait se déplacer sur une voie. Et puis dans cette minuscule station Y... Elle a même pas un nom. C'est Y station 289. Enfin je suis pas mal à cause des manœuvres de trains de marchandises. Y a toujours moyen de faucher quelque chose. L'autre jour, c'était un baril de bière, et j'ai pris une cuite de huit jours.

Jdrien habillé, il le conduisit dans la pièce d'à côté, faite de plusieurs compartiments dont on avait abattu les cloisons.

— Je les ai brûlées. L'an dernier, y m'avaient pas donné le charbon auquel j'ai droit. J'en ai pelleté des milliers de tonnes dans ma vie et y voulaient pas m'en donner un peu.

Jdrien buvait son lait chaud, mangeait son pain recouvert de confiture.

— Je sais même pas de quel fruit je l'ai faite. Un container plein de trucs jaunes. Bien bons, crus. Mais j'ai un tas de sucre que j'ai fauché il y a un an. J'en ai pour la vie. Un wagon éventré.

Il secouait la tête en regardant l'enfant manger.

— Le soleil et toi en même temps. J'ai dû me tromper quelque part dans mon rituel de bon Rénovateur du Soleil. Pourtant je suis bien le livre... Et puis ce soleil qui essaye de se lever à l'ouest et qui se recouche ensuite au même endroit. Ça ne va plus du tout. Tu sais, dans la station, ils sont terrorisés. Surtout que plus rien ne marche comme il faudrait. Paraît que les aiguillages sont perturbés un peu partout à cause du rayonnement. Je sais même pas ce que ça veut dire... Mange. Ensuite tu essayeras de m'expliquer ce que tu fous là.

L'enfant mangeait et essayait de soutirer des explications à même le cerveau du vieillard. Il y pénétrait aisément, découvrait de vieux souvenirs de mine charbonnière, de terreurs très anciennes, de soûleries. Le Vieux avait connu plusieurs femmes et l'une d'elles avait même vécu des années avec lui dans cette mine subglaciaire. Elle travaillait elle aussi à trier le charbon. Ils habitaient un petit compartiment poussiéreux, suffocant.

— Je vais chercher le livre.

Il souleva une lame de bois au plancher, plongea son bras jusqu'à l'épaule et ramena un petit livre à la couverture crasseuse.

— S'y me trouvent avec ça, je suis bon pour le train-pénitencier, tu sais.

Il l'ouvrit et hocha la tête.

— J'ai toujours fait les incantations vers l'est... Toujours avec une boussole. Pendant des années je ne me suis jamais trompé de direction... Tu vois, c'est un grimoire et il est très vieux. Les Rénovateurs y z'existent depuis toujours, depuis que d'un seul coup le Démon lunaire a jeté sa cape sur le soleil. C'est écrit là-dedans, fiston... C'est de l'histoire, ça, la vraie quoi qu'on en dise... Et il y a les formules. Seulement faut de la patience... Il est dit que lorsqu'un million de personnes utiliseront en même temps le rituel, alors peut-être que le Démon lunaire satisfait retirera sa cape. Seulement, un million de personnes en même temps pour le rituel, c'est pas facile. Voilà pourquoi depuis trois siècles les Rénovateurs se succèdent pour y parvenir.

Il tapota le grimoire du dos de sa main.

— Mais là-dedans y parlent pas de toi... Pas même des Roux. On sait que le Démon lunaire les a envoyés pour prendre notre place à nous. Mais ils sont trop bêtes, excuse-moi, pour y arriver. C'est pas demain la veille. Pourtant ils se baladent à poil sur les glaces, bouffent de la glace, mais rien à faire. Y peuvent pas nous chasser. Ici on en avait une demi-douzaine qui grattaient la verrière pour les ordures qu'on leur jetait dehors. Encore l'an dernier y z'étaient là, mais y sont partis. Et tu vois, je me suis dit, Pavie, ça veut dire quelque chose que les putains de fils du Démon lunaire y foutent le camp, y disparaissent. Ouais, j'ai pensé que ça voulait dire que leur fin était proche et que plus que jamais fallait y aller avec le rituel, les incantations, les formules. Y a même l'heure pour prier le matin de bonne heure. Aujourd'hui fallait se lever à 6 heures pour prier à 6 h 17. Je sais tout ça depuis tant d'années.

Jdrien le précédait dans son récit. Il n'avait qu'à glaner dans le cerveau du vieux bonhomme pour faire la part des choses entre la vérité et le récit qu'en faisait Pavie. Il n'y avait qu'une chose qui le rassurait, le vieux éprouvait pour lui une curiosité sympathique et presque affectueuse. Il n'avait pas du tout envie de le livrer à la Police du Rail. Jdrien ne voulais plus retourner dans le train-nursery auprès de Granny et de Grandpa.

— J'ai suivi tout avec application et voilà t'y pas qu'une moitié de démon m'arrive. T'as pas l'air méchant, toi, mais enfin tu avais un parent de l'autre côté de la barrière. C'était ta mère ou ton père qui se baladait nu sur les glaces ?

Sans même s'en rendre compte, Jdrien lui fournit mentalement la réponse.

— Ta mère ?

Jdrien inclina la tête.

— C'était une belle femelle, hein, avec des poils presque blonds de partout.

Jdrien n'aima pas l'image qui se formait dans l'esprit brumeux de Pavie. Mais elle paraissait plaire au Vieux qui se mit à rire doucement.

— Je me demande bien ce que tu me veux, dit-il ensuite. T'es un ennemi, quoi. Une moitié d'ennemi. Mais tous les Hommes du Chaud vous considèrent comme des ennemis et moi ça ne me convient pas. Je suis un Rénovateur du Soleil et les autres Hommes du Chaud me haïssent. Ils ont peur que le Soleil revienne et fasse fondre les glaces. Puisqu'y te détestent toi et me détestent moi on serait faits pour s'entendre. Mais voilà-t'y pas que toi aussi t'aimes pas le soleil ? C'est un véritable casse-tête. Et t'es trop jeune pour m'expliquer.

— Non, dit Jdrien. J'étais retenu dans un train spécial par la grosse femme qui dirige la Compagnie Panaméricaine et je me suis évadé.

Pavie était statufié. Sa mâchoire inférieure tombait, découvrant un abîme édenté. Son regard fixe se vidait de toute expression.

— Je vous ai dit ce que vous attendiez, s'étonna Jdrien. Pourquoi avez-vous peur ?

Il envoya une secousse mentale au vieillard de crainte qu'il ne soit paralysé. Pavie sursauta et avala sa salive avant qu'elle ne coule de sa bouche.

— Tu parles comme un Aiguilleur de première classe qui serait maître-principal.

— Je suis en avance pour mon âge, répéta Jdrien comme il l'avait entendu dire autour de lui.

— T'es même plus qu'en avance. Tu galopes en tête du peloton des enfants de ton âge, fiston... Si je me doutais... Et tu t'es évadé ?

— Je suis un Enfant-Dieu, dit Jdrien calmement.

— Bon, encore autre chose, dit Pavie en grattant son crâne sale. Y a beaucoup d'Enfants-Dieux chez vous ?

— Je suis le seul, répondit Jdrien. La Grosse Dame m'a enlevé pour forcer mon père à creuser son tunnel.

— Ton père, dit Pavie... Qui c'est, ton père ?

— Lien Rag, le glaciologue. Vous avez dû entendre parler de lui.

— Que le Démon lunaire me donne un cercueil de glace... Tu es le fils de... Mais j'ai dû complètement me foutre dedans dans mes formules, moi. Le soleil se lèverait comme qui dirait à l'ouest et le fils du deuxième personnage de la Compagnie qui débarque chez moi avec plein de poils sur le corps, qui dit qu'il est un Enfant-Dieu...

Il posa le grimoire sur la table comme s'il brûlait.

— Ça, j'ai dû me foutre dedans un beau jour.

— Non, dit Jdrien, je suis venu vers vous parce que j'en avais envie. De très loin je vous ai senti et je suis venu.

Pavie grimaça. On lui disait qu'il empestait la chèvre lorsqu'il allait boire un coup à la cafétéria de la station, mais il ne savait pas que l'odeur s'échappait de la verrière pour se répandre tout autour.

— Non, dit Jdrien, j'ai vu des choses dans votre tête et elles m'ont plu, alors je suis venu.

— Dans ma tête, murmura Pavie... Écoute, fiston, ne m'approche pas, veux-tu... Tu es trop fort pour moi et j'ai une pétéche de tous les diables.

CHAPITRE XXV

Grâce à une petite station de contrôle, on put ce soir-là entrer en rapport avec Titanopolis. Il était dix heures et la communication fut excellente. Le Kid apprit que les pompes puisaient à nouveau l'eau bouillante autour du volcan. Il y avait eu des morts à la suite de l'apparition du soleil. À cause de l'éblouissement. Des ouvriers et techniciens du viaduc avaient basculé dans le vide.

— Lien Rag ?

— Il a pu revenir avec deux autres compagnons. Il fournit son aide technique pour la remise en route des installations. Il y aurait des failles sur le réseau.

— Une équipe est en route, annonça le Kid. Dès qu'elle sera là-bas, vous évacuerez ceux qui désirent s'en aller mais en les prévenant que la station est engorgée, et qu'il faudrait des centaines de trains pour permettre aux gens de rejoindre un inlandsis quelconque.

— Un groupe a choisi de partir à pied en violation de toutes les règles, s'indigna le chef de station.

— C'est arrivé ici aussi et on ne peut les blâmer. De toute façon, ils sont condamnés.

— On ne peut récupérer des gens qui ont renié les accords de NY, fit le chef de station de Titanopolis.

— Nous ne pouvons être plus sévères que la nature, répliqua le Kid. Dites à Lien Rag de me rappeler dès qu'il le pourra. J'ai besoin de lui ici.

C'était le seul qui puisse étudier le contrat proposé par Lady Diana au sujet de la centrale électrique. Lui saurait si l'industrie panaméricaine était à même de fournir une telle centrale, clés en

main, dans un délai de deux mois ou si la principale actionnaire bluffait.

Le même soir partit un train de voyageurs pour Amertume-Station. De l'autre côté de la frontière, la compagnie du Mikado pouvait assurer le transport de tous ceux qui ne voulaient plus vivre sur la banquise. Quant au Mikado, son temple hindou toujours enfoncé dans la glace, il rongeait son frein. Aucun appareil de levage ne pouvait le retirer de là d'un bloc et il s'opposait au démantèlement de son palais. Il n'existe pourtant que ce moyen.

L'eau chaude arriva en pleine nuit et le Kid qui dormait dans son bureau fut réveillé par le directeur de la centrale électrique.

— Le débit ?

— Quatre-vingts pour cent.

— Il doit y avoir des fuites sur le water-line, soupira le Kid, voilà qui va endommager le réseau.

— Toute la ville sera alimentée en électricité d'ici une heure et nous pourrons suppléer à l'huile de baleine pour les deux tiers des installations.

— La réfrigération de la banquise. Laissez tomber le chauffage urbain. Il fait tiède. Mais on respire mieux cette nuit, demain ce sera encore pire. On prévoit des températures exceptionnelles si le soleil se lève pour la troisième fois.

— La banquise fondrait plus vite que prévu ?

— C'est possible, répondit le Kid.

Il se rendormit pour deux heures mais, comme la veille, il était debout lorsque l'aube naquit. D'ordinaire la nuit se délayait lentement vers l'est. C'était comme verser du lait dans un café noir. Mais depuis trois jours ce n'était plus la même teinte.

— L'aube radieuse, l'aurore aux doigts de fée, murmurait le Kid qui retrouvait de vieux clichés de la littérature pré-glaciaire. Et le spectacle était fascinant pour lui et des milliers de gens qui ne pouvaient oublier que tant de beauté annonçait d'autres drames, des catastrophes, la fin d'un monde. Et ils seraient encore plus nombreux dans les quais proches de la station. On avait décidé de donner des tickets de réservation pour que les gens attendent tranquillement leur tour d'évacuation, mais les tickets au tarif bas se

négociaient à des prix fantastiques. Le marché noir était tel qu'il avait fallu suspendre momentanément la distribution. Désormais on délivrerait des titres personnels avec photographie incluse.

Le Chef de station, débordé, était toujours pendu au téléphone pour appeler le Kid qui refusait de lui parler deux fois sur trois.

Pour l'expédition en direction de Jarvis Station, tout se compliquait. Des Chasseurs de baleines qui avaient emprunté le réseau signalaient de nombreuses interruptions dues aux mouvements de la banquise. La Guilde avait envoyé des éclaireurs pour mieux comprendre ce que devenaient les baleines. Ils n'avaient repéré aucun troupeau et dans une semaine l'usine ne produirait plus un seul baril.

— Elles doivent attendre que le soleil disparaisse à nouveau. Elles ne peuvent pas ramper sur une glace qui fond.

Une partie de la viande était consommée sur place depuis trois jours et la famine menaçait Kamenopolis. Le Kid espérait que cent mille personnes s'en iraient d'ici une semaine, ce qui permettrait de maintenir les stocks un peu plus longtemps.

C'est en consultant la liste des personnes inscrites pour les prochains convois qu'il releva le nom de sa femme Miele. Elle avait obtenu un tour de faveur et en principe devait quitter Kamenopolis le lendemain. Il saisit un crayon pour la rayer. Elle ne l'avait même pas prévenu. Elle s'enfuyait avec tous ces gens trop riches qu'elle fréquentait depuis pas mal de temps et qui faisaient les réputations artistiques dans la ville. Il jeta le crayon. Après tout, qu'elle s'en aille ! Il ne la regretterait pas.

— Lien Rag en ligne, lui dit sa secrétaire qui arborait une paire de lunettes de soleil nouveau modèle.

Un petit fabricant avait supplanté le premier qui en avait eu l'idée et offrait un produit plus sophistiqué, plus mode. Le Kid prit la communication.

— J'ai besoin de vous.

— Je vais essayer de rejoindre Kamenopolis. Par un transbordement de draisine ce serait possible, mais il y a des tas de gens qui veulent partir et ça fera mauvais effet.

— On répare la ligne. Dans deux jours au maximum ils pourront

filer. Beaucoup de techniciens parmi eux ?

— Pas mal, oui. Olgarev pense qu'il devra réduire sa production de silicium et de verre de silice. Au fait, il a sorti un verre teinté pour se protéger du soleil. Ils font fureur ici.

— Leouan ?

— Elle ne se plaint pas mais la nuit a été très dure pour elle avec cette température de dix... Je pense qu'elle devrait vivre dans un igloo. J'envisageais de le construire dès aujourd'hui.

— Vous devrez aller jusqu'à ce point quinze cents des Instructions ferroviaires. Si la voie le permet. L'équipe des voies travaille sur une grande brèche du viaduc-remblai.

— Pourquoi me désirez-vous auprès de vous ?

— Pour faire partie de cette expédition vers Jarvis Station. Nous allons interrompre les expériences criminelles des Rénovateurs du Soleil installés là-bas. De plus, Lady Diana me propose un contrat en échange de ces gens-là et je veux discuter avec vous.

— Un contrat ? C'est toujours la même chose ! Elle troque les gens contre de l'argent. Vous a-t-elle donné des nouvelles de Jdrien ? Comment a-t-elle fait pour vous joindre aussi rapidement ?

Le Kid répondit à ces questions puis raccrocha. On venait de déposer un télex sur son bureau. La banquise se fracturait rapidement sur le réseau Ouest et les convois prévus devaient être suspendus provisoirement. Une faille de cent mètres de large s'était ouverte jusqu'à l'océan, vingt mètres en dessous.

— C'était pourtant un des endroits les plus résistants, murmura le Kid.

Dans huit jours, la banquise se fragmenterait en de très grandes îles séparées par des chenaux plus ou moins larges, de simples bras d'eau ou des mers véritables. Ne fallait-il pas prévoir dès lors un autre moyen de communication que le rail ? Cette pensée sacrilège l'angoissait et il ne l'aurait confiée à personne sauf à Lien Rag. Mais devait-on sacrifier des millions de gens à une idéologie ?

— Vous avez demandé votre draisine, elle attend.

Il voulait circuler sur les quais, voir comment les gens les moins excités prenaient les événements. Le soleil brillait à travers la coupole et l'air devenait rapidement brûlant. On avait installé des

ventilateurs géants à des carrefours, des appareils bricolés qui ne donnaient pas beaucoup de fraîcheur. La glace fondait entre les rails. L'eau s'évaporait et l'air devenait moite et étouffant. Il faudrait pousser encore la congélation de la banquise sous la ville. Désormais on disposait de l'électricité pour le faire, puisque personne ne souffrait plus du froid.

Il pénétra dans l'Université et fut surpris d'apprendre le faible taux d'absentéisme. Les professeurs et les étudiants ne paniquaient pas. Il rencontra le professeur Ikar, spécialiste des Roux.

— Je suis très inquiet pour cette colonne de vingt mille personnes qui marchent vers la Panaméricaine. Ils vont mourir en quelques heures. Leur organisme a pu résister les deux premiers jours, mais aujourd'hui la chaleur sera trop forte pour leur métabolisme.

— À moins qu'ils ne s'enterrent dans la glace, dit le Kid, mais ils ne pourront pas y passer des jours et des jours sans manger.

Puis il essaya de parler d'autre chose.

— Vous n'avez toujours rien découvert sur cette prophétie d'un Enfant-Dieu ?

— Non. Par contre je voudrais bien, lorsque les conditions climatiques redeviendront normales, effectuer un voyage en Transeuropéenne. Certaines bibliothèques recèlent des informations sur les Roux.

— Certaines ont été détruites justement à cause de ces documents, dit le Kid. Je peux vous présenter un Transeuropéen qui a été témoin de ce saccage.

CHAPITRE XXVI

Le couple des Suba fut surpris lorsque Ma Ker entra avec un plateau dans leur compartiment-cabine où ils étaient retenus prisonniers. Le soleil tapait dur au-dessus du train-laboratoire et ils avaient visiblement très chaud. Ma portait une robe légère confectionnée à la hâte avec un rideau. Un trou pour la tête et des brandebourgs sur les côtés. Son corps restait mince et agréable malgré son âge.

— Je suis désolée, mais ils sont tous devenus fous. Je me rends compte que nous avons commis une erreur criminelle.

— Nous ne pouvons vous faire confiance, déclara sèchement Greog Suba.

— Il a raison, ajouta Ann. Vous étiez toujours du côté de Julius dans les discussions. Ce serait normal pour une femme non concernée par la science mais votre attachement sentimental devient criminel.

— Je sais, dit Ma en s'asseyant en face d'eux. Je suis ici parce que j'ai promis aux autres de vous raisonner mais je n'en ai pas la moindre intention.

— Ils vont continuer jusqu'au bout ? demanda Greog.

— Je le crains. Ils ne peuvent plus agrandir la lucarne faute de puissance mais ils la maintiennent. Les strates reviennent comme si elles refluaient. Il y a certainement une augmentation d'électricité statique secondaire due au laser. Chaque jour nous perdons quelques points de rayonnement solaire, entre trois et cinq pour cent, mais ce ne sera vraiment sensible que dans une semaine et d'ici là la banquise sera fragmentée en des dizaines de milliers d'îlots. L'inlandsis va connaître des inondations dangereuses

puisque l'eau sera sur la glace. Les mines, les tunnels vont être rapidement noyés et il faudra une quantité astronomique d'électricité pour les vider. Et cela pour que dans quinze jours le soleil devienne invisible à nouveau.

— Pour des siècles. Cette sottise va servir de leçon aux Compagnies. Désormais, elles deviendront encore plus vigilantes et contrôleront toute dépense énergétique suspecte. Les gens qui nous considéraient comme des illuminés vont nous traiter de criminels. Il n'y aura plus de sympathisant.

— Oui, dit Ma Ker. Les Rénovateurs que nous appelons primaires, ceux qui pensent que la magie peut aider à la renaissance du soleil, seront les victimes expiatoires. On les tuera, on les brûlera comme des hérétiques, des sorciers d'autrefois.

— Vous avez des nouvelles de Kamenopolis ?

— Leur radio émet toujours. Cent mille personnes veulent quitter la ville, la Banquise. Il y a eu des troubles, des émeutes, des pillages... Des morts, mais le chiffre n'est pas connu.

— Que décidez-vous ? demanda soudain Greog Suba.

Ma leur désigna le plateau.

— Vous devriez manger quelque chose.

— Répondez donc, au lieu de jouer les mamans gâteaux.

— Je pense que le soleil ne doit pas continuer à apparaître jusqu'à l'épuisement de l'énergie.

Le couple en resta interloqué et ils se regardèrent en silence. Mais peu à peu la méfiance revint.

— Vous avez un plan ? demanda le mari.

— Faire sauter les réserves d'huile de baleine.

— Rien que ça ? fit-il goguenard.

— Vous avez une autre idée ? demanda Ma sans ironie, prête à écouter.

Ils secouèrent la tête.

— On peut percer une citerne avec le petit laser qui sert à forer la glace pour atteindre l'océan et pêcher. Il suffirait ensuite d'enflammer l'huile qui se répandra. Elle va flotter sur l'eau de fusion de la banquise et brûler.

— Nous serons menacés.

— Il y a une cuvette qui s'est formée et je pense que l'huile coulera là-bas. Nous pouvons nous éloigner à bord de notre loco.

— Tout sera détruit, murmura Ann Suba. Ce n'est pas exactement ce que nous voulions.

— Que voulez-vous donc ? demanda froidement Ma.

— Poursuivre nos recherches et élaborer un plan humanitaire.

— Eh bien, nous partirons chacun de notre côté comme de bons missionnaires de la vérité. Nous tâcherons de convaincre les gens, mais après ce coup de folie, je ne pense pas que nous fassions beaucoup d'adeptes.

— Vous pensez qu'il faut renoncer complètement ? demanda Ann Suba.

Ma Ker se leva.

— Il faut que je reparte vers eux. Ils sont surexcités comme des enfants. Pas un seul n'a seulement songé aux vingt mille Roux qui transitent sur la banquise en ce moment. Ces pauvres diables vont tomber comme des mouches.

— Vous reviendrez ?

— Dans deux heures. D'ici là, réfléchissez à mon idée. Il y a peut-être mieux à faire.

CHAPITRE XXVII

Au dernier moment, Miele faillit renoncer à partir. Elle était chez elle et la radio venait de donner le numéro de son laissez-passer. Elle n'avait pas revu le Kid depuis le début de la catastrophe. Ses bagages étaient prêts et elle devait rejoindre ses amis à la gare. Une dizaine de personnes en tout, des gens charmants qu'elle fréquentait depuis des mois et qui lui avaient fait connaître les beautés de l'art sous toutes ses formes. Ils organisaient aussi des soirées avec le gratin de la ville, les plus riches hommes d'affaires.

Sa draisine de location la conduisit lentement entre la foule de ceux qui attendaient un exeat à leur nom. Ils étaient des milliers sur plusieurs files. Ils regardaient passer cette femme très maquillée qui ne pouvait se résoudre à abandonner ses fourrures les plus précieuses. On avait limité le poids des bagages, le nombre aussi et elle avait décidé de mettre ses loups blancs sur son dos. Elle étouffait.

Elle aurait pu téléphoner à son mari, lui dire qu'elle espérait aller en Panaméricaine plus tard si l'on pouvait traverser la banquise. Ses amis pensaient que par le réseau de l'Antarctique c'était possible, que les passages sur banquise étaient réduits au minimum. Là-bas, elle tâcherait de voir Jdrien. Ses amis possédaient des intérêts dans des sociétés panaméricaines. Peut-être que le Kid serait heureux qu'elle soit sur place pour l'aider à obtenir des marchés. Et puis il y avait Yeuse qu'elle rencontrerait également.

Elle eut du mal à apercevoir ses amis dans la cohue et ne put les rejoindre. Un train très long attendait sur un quai fort éloigné où il fallait se rendre à pied à travers les rails inondés. Elle suffoquait à cause des fourrures, pliait sous le poids des deux valises. Nul ne

venait l'aider et les cheminots l'ignoraient. Elle pensa que le Kid avait donné des ordres pour qu'on la traite comme n'importe quelle voyageuse. C'était bien dans sa ligne de conduite, ça ! Il détestait les passe-droits. Encore heureux qu'il ne l'ait pas fait rayer des listes de ceux qui quittaient Kamenopolis.

La plupart affirmaient qu'ils n'y reviendraient jamais, même lorsque le phénomène de chaleur et de lumière disparaîtrait. Personne ne doutait que ce ne fût temporaire. Miele pensait que la plupart retourneraient si le ciel redevenait croûteux, si la banquise se raffermissait. On gagnait trop d'argent à Kamenopolis pour l'oublier. Il y avait des soirées folles, des débauches insensées. On pouvait passer une journée, une nuit en ne rentrant jamais chez soi. Le théâtre dans l'après-midi, le dîner, l'opéra, les cabarets où l'on souhaitait, les déjeuners dans des guinguettes excentriques de la périphérie alors que les gens du peuple allaient travailler.

Elle essaya de rejoindre ses amis, mais on lui avait attribué un wagon et elle n'osa demander une autre place de crainte de tout perdre. On entassait les gens avec une certaine hargne. Les employés avaient l'air méprisant pour ces nantis qui fuyaient, les poches pleines d'argent. Pourtant ces gens avaient eu une amère surprise en se rendant à la banque. On ne pouvait emporter que deux cents dollars par personne mais par contre n'importe quelle somme en Calories. Beaucoup avaient préféré laisser leur compte ouvert, espérant qu'un jour ils rentreraient dans leurs fonds. Pensez, des Calories qu'on échangerait à perte une fois en Panaméricaine !

— Poussez-vous, allons, poussez-vous !

— Mais nous sommes déjà quinze. Comment ferons-nous s'il nous faut dormir en route ?

Les Cheminots ricanaient. Les wagons se remplissaient de façon exagérée et on chuchotait qu'il n'y aurait pas d'autre train avant le lendemain. Le Kid, disait-on, voulait empêcher sa ville de se vider.

Elle se retrouvait avec des gens qu'elle ne fréquentait plus depuis longtemps, du genre commerçants aisés mais un peu stupides. Néanmoins, lorsque l'un d'eux ouvrit une valise pleine de vivres et lui offrit des galettes et de la viande salée, elle ne refusa pas. Aucune vente d'aliments n'était prévue.

Le train s'ébranla avec une demi-heure de retard et se dirigea lentement vers l'écluse ouest. Miele regardait ardemment par la fenêtre-hublot.

Kamenopolis défilait, montrant ses bas-quartiers avec ses maisons-wagons délabrées, ses quais étroits, ses voies multiples. Elle aperçut la centrale électrique alimentée par l'eau chaude de Titan, pensa au volcan, à la passion du Kid pour Titan, à ses rêves fous, délirants. Elle savait qu'elle ne l'avait plus compris à partir du moment où il avait créé la Compagnie de la Banquise. Auparavant ils vivaient douillettement dans la compagnie SNOW, petite mais productive. Il y avait Jdrien, les soirées près d'un feu de vrai bois dans la cheminée. Le Kid s'appelait alors le Gnome et se démenait comme un beau diable pour obtenir des marchés. Et puis cette folie des grandeurs l'avait atteint. La Banquise. En faire la Compagnie la plus grande, la plus puissante, la plus heureuse du monde.

— Quelle chaleur, gémissait une femme en face de Miele.

Elle aussi emportait ses fourrures, du loup gris commun. Elle les ôta et dégraça sa robe.

— Je n'aurais jamais cru qu'on puisse avoir aussi chaud un jour, ajouta-t-elle.

On franchissait le sas sans marquer d'arrêt. Il était largement ouvert sur la banquise et dans le compartiment chacun eut un choc en découvrant cette immensité qui brillait sous le « soleil », puisque c'était ainsi que l'on appelait le phénomène.

— Mon Dieu, dit quelqu'un, on va s'enfoncer dans l'eau.

Le train accéléra et les gerbes d'eau remontèrent le long des wagons, couvrirent les hublots d'une pellicule qui leur cacha la banquise.

— On pourrait descendre dans la profondeur de l'océan sans même s'en rendre compte, dit la femme d'en face, terrorisée. Il nous faudra subir ce supplice des jours et des nuits.

— La Mikado n'arrive pas à évacuer tout le monde, m'a-t-on dit, affirma un voyageur assis à l'autre bout du compartiment, et à Amertume-Station on ne trouve pas à se loger. Les prix sont trois fois plus élevés qu'à Kamenopolis.

— On va regretter de partir, dit la femme d'en face.

Miele s'interrogeait. Elle emportait de l'argent, des dollars, des Calories, mais se demandait si elle en aurait suffisamment pour tenir le coup pendant ce long voyage qui devait, par le réseau de l'Antarctique, l'amener en Panaméricaine. Pouvait-elle compter sur ses amis ? Que représentait-elle pour eux désormais ? La veille encore, elle était la femme de l'un des propriétaires de la Compagnie de la Banquise, mais une fois sortie de la concession elle redevenait une personne quelconque, peu cultivée, peu intéressante dans le fond. Lucide, elle découvrait son peu d'utilité.

Le train ralentissait et ce fut le premier arrêt. On remplaçait des rails, dit un garçon qui passait dans le couloir. On pouvait à nouveau regarder au-dehors mais cette étendue d'eau luisante terrorisait les voyageurs. Miele se demandait comment, dans ces conditions, on pouvait remplacer les rails. Le train repartit lentement. Il n'y eut plus de remontée de l'eau sur les hublots. On roula sur un remblai assez surélevé pour ne pas être inondé, mais les rails devaient s'enfoncer car des frottements inquiétants secouaient le wagon tout entier et il y eut des cris de terreur lorsqu'il pencha très fortement, se redressa pour osciller ensuite quatre fois.

— Vous croyez que sur l'inlandsis ce sera aussi difficile ? lui demanda sa voisine, une jeune femme très pâle.

— Peut-être pas. Mais la voie s'enfoncera quand même dans la glace, sauf en direction du pôle Sud. Je pense que là-bas le froid sera toujours en dessous de zéro.

— Je compte rester en Australienne. Si je trouve du travail.

La luminosité diminuait et on surveillait la disparition du soleil dans cette lucarne là-haut dans le ciel.

— J'aimerais avoir froid, lui dit sa voisine de gauche. Très froid. Comment nos ancêtres ont-ils pu vivre dans la chaleur, sous cette boule de feu féroce ?

Ce furent les dernières paroles que Miele entendit. Il y eut soudain un bruit énorme et la banquise s'ouvrit brutalement alors que la locomotive et cinq wagons venaient de franchir cette zone de rupture.

Ce fut d'un coup le crépuscule glauque. Miele comprit tout de suite pourquoi. Leur voiture s'enfonçait dans l'océan, mais à cause de son étanchéité prévue pour le froid elle ne se remplirait pas d'eau

pour l'instant. Jusqu'à ce qu'un hublot éclate sous la pression des grandes profondeurs.

CHAPITRE XXVIII

Lien Rag ignorait la catastrophe sur le réseau Ouest lorsqu'il atteignit Kamenopolis dans les dernières heures de la nuit. Il avait dû changer une demi-douzaine de fois de draisine, avait rencontré des failles impressionnantes au fond desquelles rugissait l'océan. Il fallait traverser à pied sur les voies suspendues comme des ponts fragiles. Un voyage de cauchemar commencé le troisième jour de la réapparition du soleil et on était à l'aube du cinquième. Il débarqua à la gare centrale, fut pris en charge par le chef de station qui lui apprit que entre quatre cents et sept cents personnes avaient péri dans les profondeurs du Pacifique. Quatre voitures s'étaient enfoncées dans les eaux. Les autres ne devaient qu'à un miracle d'être restées sur la banquise. On avait pu les ramener à Kamenopolis tandis que l'avant du train achevait son voyage jusqu'à Amertume-Station.

- La femme du patron est parmi les victimes.
- Miele ?
- Oui. On l'a su ensuite.
- Elle quittait la ville alors, murmura Lien Rag.

Le Kid l'attendait bien qu'il ne fit pas encore jour.

Lien chercha sur son visage étrange la trace d'une émotion plus intime, mais le Kid devait avoir cette expression tendue depuis le début de la réapparition du soleil.

- Vous savez pour Miele ?
- Je viens de l'apprendre.
- C'est horrible. J'ai longtemps hésité à laisser partir ce convoi.

Parce qu'elle s'y trouvait, j'ai pensé qu'on m'accuserait de vouloir la retenir en empêchant le train de démarrer. J'avais de très mauvais

renseignements sur la banquise.

— Côté est c'est aussi très mauvais. Si le soleil persiste on ne pourra pas réparer. Titan sera isolé. La voie est suspendue.

— Le water-line ?

— Il résiste bien.

— Ces salauds ne méritent aucune pitié. Mais j'ai voulu vous consulter.

Rapidement, il lui communiqua les propositions de Lady Diana.

— Yeuse les garantit de son côté. Ici c'est Fuerza.

— Un agent secret ! s'écria Lien.

— Il faut bien l'accepter.

— Vous n'avez pas demandé qu'elle rende Jdrien ?

Le Kid resta impassible comme s'il n'avait pas entendu.

— Vous pouviez l'exiger, insista Lien Rag. Elle n'est pas en position de refuser quoi que ce soit.

— Je préfère que Jdrien soit là-bas plutôt qu'ici.

C'était un aveu pudique mais tout de même un aveu.

— Vous n'y croyez plus ?

— Si le soleil est revenu pour toujours, c'est la fin et vous le savez également. Le niveau de l'océan va monter, monter. Qui peut encore prévoir de combien ? Personne. Il submergera tout et nous devrions fabriquer des navires au lieu de tergiverser et de croire encore aux Accords. Les Accords... Comment faire rouler un train sur un monde liquide ? Il n'y aura que les plus hautes montagnes pour rester émergées. Mais elles seront recouvertes de boue, inaccessibles. On devrait préparer le monde de demain. Un monde aquatique. En péchant, on peut s'en tirer.

— Voyons, Kid, nous pouvons encore sauver la situation et vous le savez. La mort de Miele vous accable de chagrin...

— Nous vivions séparés depuis longtemps. Vous savez pourquoi elle est morte ? Pour suivre ses riches amis, ceux avec lesquels elle passait des nuits folles, soupers, théâtres, cabarets, peut-être orgies multiples, mais je n'en ai jamais rien su parce que je n'ai pas voulu savoir. Ses chers amis étaient dans l'un des wagons qui a pu continuer vers Amertume-Station. Eux, ils sont sains et saufs et se

moquent bien de l'ancienne strip-teaseuse du cabaret *Miki*, devenue première dame de la Compagnie de la Banquise et qui gît par des milliers de mètres de profondeur. Ils iront en Panaméricaine, ils continueront à faire des affaires, à vivre dans le raffinement.

Il secoua la tête.

— Le plus beau, c'est que Kamenopolis va mourir riche, très riche. Ces gens-là, plutôt que d'emporter leur fortune en Calories, nous ont laissé leurs dollars. Il y a des millions de dollars dans nos caisses.

— Lady Diana vous en offre aussi, dit Lien.

— Une centrale énorme. En deux mois. Faisons comme si dans deux mois nous ne serons pas en train de naviguer en pleine eau. Est-ce sérieux comme offre ? L'industrie panaméricaine peut-elle me fournir une centrale thermique en deux mois ?

Lien Rag était assis en face du Kid, buvait son café avec lenteur. Il ne pouvait oublier la fin tragique de Miele qui préfigurait peut-être la fin du Monde des Glaces.

— Elle doit faire face à une situation dangereuse, la pire depuis trois siècles. On a pleuré la disparition du soleil, on redoute son retour. Elle doit avoir une centrale prête à fonctionner et c'est celle-là qu'elle vous offre. Je crois qu'elle tiendra parole, ainsi que pour les dix millions de dollars. Je suis disposé à vous aider, mais je pose aussi une condition. Jdrien doit obtenir l'immunité diplomatique et vivre avec Yeuse en attendant que la situation soit plus claire.

— Je crois que c'est une excellente idée. Pour l'instant il s'agit de sauver l'organisation actuelle du monde. Le Soleil doit donc disparaître.

— Quelle horrible décision ! dit Lien.

— Nous ne sommes pas préparés pour son retour.

— Le serons-nous jamais ? Parfois on laissait entendre que dans des siècles peut-être... On croyait que les gens avaient besoin de cet espoir mais en fait les hommes s'en foutent. Ils veulent vivre sous dôme avec un minimum de nourriture, un minimum de chaleur, un minimum de liberté, un minimum de bonheur. Si l'on pouvait calculer la liberté en calories, le bonheur aussi, à combien auraient-ils droit dans notre monde glacé ? Le soleil leur ouvrirait trop

grandes les portes de la vie. Il faudrait à nouveau vivre sans cordon ombilical... Ce serait dur, très dur.

- Vous ferez partie de l'expédition ?
- Pour massacrer ces fous ?
- Peut-être pour éviter justement qu'on les tue.
- Vous voulez vraiment les remettre à Lady Diana ?

Le Kid secoua sa grosse tête, descendit de son fauteuil à vis comme un singe de zoo, commença à tourner dans le bureau, les mains dans le dos.

— Ils ont réussi quelque chose de fabuleux. Un événement qui depuis trois siècles est redouté... Eux l'ont provoqué. Ce sont des génies. On ne tue pas des génies.

Lien Rag alluma un cigare, curieux de savoir la suite de cette envolée lyrique.

— Je voudrais les garder pour ma compagnie, leur offrir un laboratoire ultra-équipé. Je voudrais qu'ils travaillent pour nous, qu'ils inventent des techniques nouvelles. Ils pourront poursuivre leurs recherches sur le soleil, mais en évitant de provoquer une nouvelle catastrophe. On pourra revenir un jour à l'époque solaire avec des précautions, une très lente évolution sur trente, cinquante ans.

— Vous prendriez le risque de les garder auprès de vous ? Si jamais Lady Diana découvre votre secret...

— On ne peut pas les tuer. Ils représentent un espoir, même si l'humanité tout entière les hait.

— Comment combinez-vous votre désir de créer une grande compagnie sur la banquise retrouvée et ces recherches sur le soleil ? Vous tombez dans une ambiguïté qui me paraît désastreuse. Il faut au contraire choisir. Moi, à cause de Leouan, de Jdrien, je choisis sentimentalement la glace. Raisonnement, en scientifique je choisirais le soleil, mais jamais l'esprit ne me bouffera le cœur.

— Je suis un sentimental, dit le Kid avec une gaieté forcée. Je crois que j'aimerais savoir avant de mourir qu'un jour le soleil inondera la Terre. Mais je veux créer cette compagnie. Vous allez partir pour Jarvis Station en éclaireur. Pour reconnaître le réseau du 160° méridien. Vous essayerez d'arriver là-bas, de les convaincre.

Ils devront choisir. En face d'eux il y a toutes les compagnies.

Lien Rag rejeta un nuage de fumée. Il n'était pas surpris par le machiavélisme du Kid. Il avait envie de rencontrer ces Fous du soleil.

CHAPITRE XXIX

Le soleil avait beau se lever à l'ouest sans jamais vraiment se montrer au-dessus de la Panaméricaine, Pavie n'en appréciait pas moins ses méfaits. La température croissait à l'extérieur des stations et partout le thermomètre indiquait zéro durant la nuit et cinq à six dans la journée. L'horizon était rouge sang de dix heures à la nuit et la lumière avait une autre qualité.

Pavie admettait donc l'inversion de l'astre. Il se levait à l'ouest, il ne daignait pas irriguer la concession de ses rayons, soit ! On avait toujours quelques ennuis avec la magie. Pavie se souvenait qu'il avait voulu envoûter un chef de chantier dans la mine où il travaillait. Il avait confectionné une poupée en papier mâché, introduisant dans le corps quelques cheveux de sa victime. Puis il avait planté une épingle dans son œil droit avec la ferme résolution de le rendre borgne. Résultat : trois semaines plus tard le chef de chantier perdait son œil de verre au cours d'une cuite. Pavie n'avait jamais su qu'il était déjà énucléé. Même chose quand il avait voulu séduire une jolie fille après la mort de sa femme. Il voulait la forcer à venir chez lui par sa seule volonté et c'était son énorme mère qui était accourue. On ne pouvait donc pas trop préjuger des résultats mais enfin il y avait toujours un résultat.

Pourtant, comment expliquer la présence de ce petit métis de Roux qui lisait dans sa tête, connaissait des choses que lui n'avait même jamais soupçonnées et qui prenait de plus en plus de place dans sa vie ?

— Faut que j'aille à la grande station voisine, dit le vieux un soir. Réunion de cellule. Tous les Rénovateurs du coin y seront. Faut que je parte demain matin. Avec ces trains qui sont complètement déréglos, faudra bien la demi-journée pour arriver à Coal-Junction

Station. C'est là-bas que je travaillais. D'ailleurs on va se réunir dans une ancienne mine sous la glace et je me demande bien ce que je vais faire de toi. Tout le monde sait bien ici que je n'ai pas d'enfant. Et je ne peux pas te laisser tout seul avec la chèvre.

Pourtant, le lendemain matin il sortait de son wagon avec un grand sac à dos pour aller prendre le « poussif », comme il disait.

Dans le compartiment, Jdrien dut attendre que les gens soient tous descendus en cours de chemin pour sortir de son sac. Le vieux lui acheta un pain fourré de confiture et du lait. Ils n'arrivèrent que dans l'après-midi. Il faisait si chaud que le sas de la ville était largement ouvert. Sur le dôme, la glace fondait en cascades continues. De gros paquets glissaient et faisaient un bruit régulier de claques molles. Tenant l'enfant par la main, Pavie monta dans une navette qui reliait la ville aux installations minières. La navette s'enfonça sous la glace après avoir passé un sas régulateur de température.

— Il n'y était pas avant. Ils veulent éviter que l'air chaud ne pénètre dans les galeries.

La navette s'arrêtait dans le centre de la ville minière et ils en prirent une autre bringuebalante pour continuer leur voyage.

— Ne sois pas surpris, fiston. Tu vas voir des drôles de gens. Y z'ont jamais voulu remonter là-haut. Y z'ont passé tellement de temps dans le charbon qu'y z'y voient à peine. Mais ce sont des vrais de vrais... Des Rénovateurs de père en fils si tu veux. Y z'ont juré de ne remonter que lorsque le Soleil brillera à nouveau à l'aplomb de Coal-Junction Station. C'est pas tout à fait le cas.

Tous ces vieillards habitaient dans des galeries, des anciennes berlines à charbon aménagées avec du bois d'étayage. Ils continuaient à racler du charbon pour se chauffer et en vendaient clandestinement.

— Où sont leurs enfants ?

— Dans la partie exploitée de la mine, répondit Pavie.

— Mais eux, ils remontent au jour ?

— Deux ou trois peut-être, mais le reste non. La Compagnie s'en moque. Elle ne vient jamais fourrer son nez dans leurs affaires, mais personne ne sait que ce sont des Rénovateurs. On les prend pour

des Lucifériens parce qu'ils ne quittent jamais les galeries.

C'étaient de toutes petites maisons sur roues mais les vieillards qui habitaient là étaient rabougris, tassés sur eux-mêmes et rappelaient le Kid à Jdrien. Avec le temps, leur peau était devenue noire et seul le blanc des yeux permettait de les différencier de la demi-obscurité ambiante. Ils accueillirent le vieux avec joie et lui posèrent des questions innombrables.

— Il se lève à l'ouest et y reste, dit Pavie d'un air résigné. Ça fait un peu plus de chaud, un peu plus de lumière mais c'est pas ce qui était annoncé. Ni éclaboussures de lumière ni chaleur tropicale. La glace commence à fondre et vous risquez d'être inondés sous peu.

— On ne remontera pas, dit un vieux qui mâchait quelque chose de rouge. La prophétie n'est pas réalisée, on ne peut pas remonter.

— C'est une diablerie, dit une femme. C'est pas le vrai soleil. C'est une diablerie de la Compagnie et on fait croire que c'est le soleil. Le soleil, il serait bon, il ne ferait pas de mal. Il nous menacerait pas d'inondations. Il n'est pas encore revenu et nous remonterons pas.

— On a réunion ce soir ? demanda Pavie nerveux.

— Tout le monde arrivera peu à peu. On a dit que c'était une réunion d'anciens mineurs à la réforme pour ne pas attirer l'attention.

— Tu as un gosse avec toi maintenant ?

— On me l'a confié pour quelque temps, répondit le vieux tranquillement.

— Je te voyais pas avec un enfant, lui dit une femme qui donnait l'impression d'être assise tant elle était petite.

On leur servit une sorte de soupe chaude. Jdrien se mit à tousser. La poussière de charbon était partout en suspension dans l'air et la ventilation de cette vieille galerie se faisait très mal. La compagnie répugnait à dépenser de l'énergie pour une poignée de vieux réformés qui ne voulaient pas remonter à la surface.

— On va y aller, dit quelqu'un. Les berlines seront trop pleines dans un moment. Et la crypte n'est pas à côté. L'enfant vient avec toi, Pavie ? Il n'est pas initié.

— L'a pas cinq ans, répondit le Vieux.

CHAPITRE XXX

C'était pire que tout ce qu'on pouvait dire à Kamenopolis et le chauffeur de la loco-vapeur devenait inquiet au fur et à mesure qu'ils progressaient vers le nord du réseau 160. À l'arrière, une petite équipe de poseurs de rails devait se demander si le retour serait possible. On remplaçait des portions de voies dans des conditions aberrantes, en pataugeant dans l'eau. Jusqu'à dix centimètres parfois. Et si la température redescendait, les rails seraient pris sous une couche dure de glace, aussi préoccupante que l'eau.

On avait traversé des fractures, dans des conditions qui faisaient dresser les cheveux sur la tête. Des fractures de quatre mètres, avec juste les rails, les traverses. On injectait une résine à prise rapide qui formait une sorte d'arche fragile.

Et puis ce fut une véritable crevasse de dix mètres au fond de laquelle l'océan écumait. Un gouffre. Les rails pendaient de chaque côté.

— Une demi-journée de travail, annonça le chef d'équipe, et encore.

— Nous sommes là pour ça, répliqua Lien qui travaillait autant qu'un poseur.

Il était toujours volontaire pour traverser de l'autre côté des failles, mais là ils durent procéder autrement. C'est-à-dire fabriquer de la glace. On découpa de gros blocs pour combler une partie du gouffre puis on récupéra de l'eau de mer qu'on transforma en liant. Vers le soir on obtint un ballast pyramidal sur lequel on rétablit deux rails. La machine passa, suivie par l'équipe à pied.

— On n'aura jamais assez d'huile de baleine pour alimenter le

foyer. On arrivera tout juste à Jarvis Station à condition qu'il n'y ait pas d'autres crevasses comme celle-là. Pour faire du froid, on dépense une énergie considérable, d'autant plus que la température est infernale.

— Le gros de l'expédition aura de grosses réserves d'huile et il est possible que nous en trouvions en cours de route.

Il existait quelques stations isolées, minuscules, nouvellement implantées dont on ne savait pas grand-chose. Ils roulèrent lentement dans la nuit, mais lorsqu'une faille se présenta, Lien Rag déclara qu'on verrait au lever du jour.

Elle fut rapidement comblée, les rails changés. On allait bientôt en manquer et Lien Rag décida qu'on les prendrait sur les autres voies.

Alors que le soleil rendait la banquise éblouissante, ils atteignirent une des micro-stations. Six voitures regroupées sur une voie de garage, une serre hydroponique, un couple et quatre enfants. Ils péchaient de l'agar-agar sous la banquise. Grâce à de vieilles cartes, ils avaient appris qu'il existait là un gisement fabuleux. Avec un matériel très simple ils fabriquaient de la gélatine mais avaient des problèmes de stockage. Le froid permettait de conserver le produit au-dehors sans trop de précaution mais désormais il ne pouvait plus se solidifier et toutes les cuves étaient pleines.

— Vous n'avez pas éprouvé le désir de partir ? demanda Lien.

— Nous nous doutions que c'était impossible. Ici, on peut tenir le coup. La banquise n'est pas très épaisse mais elle ne va pas s'effondrer d'un coup. Nous choisirons un grand îlot si les ruptures se multiplient. Nous avons surtout un problème d'énergie.

— Méfiez-vous, dit Lien, la glace peut fondre de plus en plus vite.

— Vous nous conseillez l'évacuation ? demanda la jeune femme.

— Non. Kamenopolis est engorgé, le réseau Ouest coupé. Il y a eu des centaines de voyageurs précipités dans l'océan.

Ils repartirent vers le nord. Personne n'avait de nouvelles de la pêcherie. Lien Rag ne pensait pas qu'ils atteindraient Jarvis Station en moins de vingt-quatre heures. Sous le soleil au zénith les ouvriers

ne parvenaient pas à travailler. Ils étaient pris de malaises fréquents et Lien le premier suffoquait. Ils étaient au centre d'un miroir immense qui se craquelait avec des bruits inquiétants. Plusieurs fois ils aperçurent des troupeaux de baleines qui s'ébattaient dans le pack, comme heureuses de retrouver leur milieu naturel après trois siècles.

— L'huile baisse, dit le chauffeur. Il ne faudra pas l'utiliser à autre chose qu'à alimenter la chaudière.

Lien Rag se demandait si l'expédition les rattraperait avant qu'ils atteignent leur but. Grâce aux réparations effectuées ils gagneraient du temps.

— Il faudra bien colmater des fractures si nous en trouvons, répondit-il.

— Continuer comment ensuite ? À pied ?

— On pourrait s'alléger d'un wagon. Les hommes pourraient coucher en plein air.

C'était une proposition effarante. On étouffait dans le wagon-couchette, mais nul n'aurait eu l'idée de dormir ailleurs. Dehors c'était un monde différent, hostile et les Compagnies n'avaient rien fait, au contraire, pour le peindre sous des couleurs moins effrayantes.

— Autant abandonner le transporteur de rails. Nous en préleverons sur les autres voies.

Lien Rag accepta et le transporteur fut abandonné sur une voie de garage. Tous se retournèrent pour le regarder, certains qu'ils ne reviendraient jamais en arrière, que la banquise ne le permettrait pas. C'étaient tous de bons cheminots au courage exceptionnel. Il en fallait une bonne dose pour accepter cette mission en pleine débâcle glaciaire. Autour d'eux, c'était toujours cet immense miroir d'eau traversé par un réseau dérisoire sur lequel roulait une vieille locomotive tirant une demi-douzaine de wagons.

— Regardez, dit le chauffeur en renversant la vapeur.

À moins d'un kilomètre, les voies formaient une sorte de boucle jusqu'à trente mètres de hauteur. La banquise avait dû se contracter brutalement sous l'effet des immenses blocs à la dérive.

— Cette fois, dit le chauffeur, c'est cuit.

— Pas tout à fait. La voie de gauche est déformée horizontalement. C'est par là qu'on passera après avoir placé un aiguillage volant.

— Combien d'heures de travail, hein ?

— Le soleil se couche. On pourra travailler un peu plus à l'aise.

— Tout ça pour ne jamais revenir ? Qu'est-ce qu'ils ont de si important, ces pêcheurs perdus à Jarvis Station ?

Lien Rag était le seul à le savoir. Suffirait-il de détruire leur installation pour souffler le soleil comme une vulgaire bougie ?

CHAPITRE XXXI

Dès qu'elle fut en communication avec le Kid, Lady Diana demanda quelle était la situation sur la banquise.

— Très préoccupante pour ne pas dire plus, dit le Kid. Nous sommes coupés du reste du monde avec des réseaux bouleversés. Celui de l'ouest est inutilisable. Un train a failli disparaître tout entier dans l'océan. Quatre wagons ont coulé avec cinq cents personnes à l'intérieur.

Il hésita puis ajouta :

— Dont mon épouse.

— Mes condoléances, répondit Lady Diana impressionnée par le manque d'émotion du Kid. Ça ne va guère mieux pour nous. La glace fond surtout dans l'ouest. Bien entendu, tous les réseaux de la Pacific Company sont inutilisables.

Il s'agissait d'une petite compagnie, filiale de la Panaméricaine, qui exploitait une frange de la banquise du nord au sud de l'inlandsis américain.

— Par contre, le Réseau Antarctique tient encore bien le coup. Nous avons eu des mines inondées, toujours dans l'ouest. Est-ce que l'expédition est partie ?

— Pas encore, dit le Kid. Nous avons des difficultés. À trente kilomètres d'ici, sur le réseau du 160° méridien on est en train de combler une faille impressionnante. On a déjà transporté deux cents wagons de glace prélevés ailleurs et ce n'est pas fini. On a dû placer une trame frigorifique pour consolider le tout. De toute façon, je comptais négocier encore nos accords, lança-t-il avec force.

— Sommes-nous en état de négocier l'un et l'autre ? répliqua-t-elle. Ces illuminés vont détruire notre monde, nous noyer comme

des rats et vous voulez encore discuter de nos arrangements économiques ? Même nos communications sont menacées et notre liaison devra être interrompue sous peu. La VI^e flotte a dû abandonner le centre de la banquise, vous vous en doutez, et il ne reste que quelques unités légères. Pour combien de temps ? Combien d'heures ?

— J'ai promis à Lien Rag d'intervenir auprès de vous et je le fais. À distance, il devina la méfiance instinctive de Lady Diana.

— Il s'agit de son fils, Jdrien. Lien Rag veut que vous lui accordiez l'immunité diplomatique et que vous le confiez à mon ambassadrice.

— Ce sera fait.

— Aujourd'hui. Il faut que Yeuse me rappelle et que j'entende la voix de Jdrien.

Soudain, il trahissait son émotion à la pensée d'entendre l'enfant.

— Vous suspendez cette expédition à votre demande ? demanda Lady Diana. Vous n'ignorez pas que les réseaux sont perturbés. Le train-nursery roule très loin d'ici et, même si je lui accorde la priorité des priorités, il n'est pas certain qu'il puisse revenir ici à NY Station.

— Lien Rag est très ferme... Vous m'en voyez désolé, mais sans lui je ne peux rien entreprendre. Seul un glaciologue de sa valeur peut faire rouler en ce moment un convoi vers Jarvis Station.

— Vous n'allez pas sacrifier la planète, huit cents millions d'hommes, à un caprice ?

Le Kid prit les télex que lui tendait une secrétaire, les parcourut en écoutant Lady Diana. On avait repéré une fissure sous la banquise de la ville, à l'est. Un autre papier affirmait que la coupole sud s'inclinait sur sa base qui s'enfonçait dans la glace fondante.

— Le Kid ? Jdrien a disparu.

— Qu'inventez-vous encore ?

— Je dis la vérité. Son train-nursery a dû stopper le premier jour du soleil. Les réseaux électroniques étaient saturés par une émission de particules électromagnétiques et il a profité de ce que la femme qui le surveillait était en partie éblouie par le soleil couchant pour

quitter le train. On a tout mis en œuvre pour le retrouver mais en vain. Je pense qu'il a dû essayer de joindre une tribu nomade de Roux. Peut-être qu'il a réussi et que celle-ci le cache. Nous les contrôlons toutes. Il y a un important dispositif en place.

— Vous avez prévenu Yeuse ?

— Pas encore.

— Vous ne mentiriez pas en de telles circonstances ? Ou alors vous êtes vraiment exceptionnelle.

— Je veux sauver ma compagnie. Je veux sauver le monde dans lequel je vis. Nous allons périr, à l'exception de quelques centaines de milliers d'individus. Je vous jure que Jdrien sera retrouvé, remis à Yeuse, à son père ou à vous, mais je vous en « supplie », arrêtez ces fous. À n'importe quel prix. Je vous montrerai ma reconnaissance de façon extraordinaire.

— Désolé, dit le Kid. J'ai envoyé Lien Rag en éclaireur vers cette enclave où est installée la pêcherie. Il n'a accepté que parce que j'ai juré de vous forcer à accepter cette condition. Une fois là-bas, il va surveiller les Rénovateurs sans intervenir, attendre l'expédition avec ses moyens importants. Le chef de l'expédition lui apportera la triste nouvelle et Lien Rag décidera seul en connaissance de cause.

— Mais vous n'avez qu'à mentir, dire que Jdrien est avec Yeuse, que j'ai accepté vos conditions.

— Oui, je le pourrais mais je ne le ferai pas. Lien Rag et moi étions ennemis. Il est venu vers moi, ici, m'a rendu des services inestimables. Avec loyauté. Je ne le duperai pas. Le chef de l'expédition lui transmettra l'enregistrement de notre conversation.

— Qu'avez-vous dit ? Vous enregistrez notre conversation ? Alors tout n'est pas perdu. Je vais m'adresser à Lien Rag, le supplier de me croire.

Elle le fit en quelques mots simples, sans effets grandiloquents. Le Kid ne savait ce qu'en penserait Lien Rag. Il connaissait mieux Lady Diana que lui, jugerait sur pièces.

— Je tâcherai de vous contacter encore une fois. Il reste un aviso et un contre-torpilleur en pleine banquise de l'Atlantique pour relayer notre liaison. Mais plus loin, c'est-à-dire proche de vous, d'autres difficultés apparaissent. Une station a complètement

disparu dans l'ancien océan Indien. Une autre manque de carburant pour retransmettre. Si par malheur nous ne devions plus jamais nous parler, nous écouter, je vous souhaite bonne chance. Désormais, seul un miracle peut encore nous venir en aide.

Elle se tut. Le Kid resta songeur. Un miracle. Même si Lien Rag détruisait les appareils des Rénovateurs, même si le soleil disparaissait lentement derrière les poussières lunaires, serait-il possible de tout reconstruire ?

CHAPITRE XXXII

Une nouvelle petite station, une sorte de tribu farouche d'Hommes et de Femmes du Chaud, méfiants, retournés à un âge héroïque. Ils avaient cru trouver là en pleine banquise la tranquillité et la liberté et leur monde s'effondrait. La coupole qui leur avait coûté une fortune s'enfonçait dans la glace fondante, un wagon avait basculé sur le côté et les autres s'inclinaient, inutilisables. Ils péchaient le Krill, une minuscule crevette qu'ils transformaient en une sorte de pâte, laquelle formait des tablettes. Ils avaient gagné beaucoup d'argent avec leur produit, mais surtout ils avaient pu s'installer confortablement, vivre à leur guise et leur station partait à la dérive. Il y avait une grande faille en demi-cercle qui les menaçait. Ils étaient silencieux, presque hostiles.

— Nous ne demandons rien, dit leur représentant. Ni évacuation ni secours.

— Croyez-vous que nous avons pris de tels risques pour venir sauver des gens qui nous accueillent avec tant d'agressivité ? riposta Lien énervé.

Un jour de perdu. Des fissures, des crevasses. On comblait à coups de petit laser, comme on pouvait. Parfois, sous le poids de la loco, la voie s'incurvait d'un mètre sur une portée de cinquante mètres. Une folie, mais on passait et pour finir par rencontrer ces types, un comble !

— Vous allez à la pêcherie de Jarvis ? La nuit nous avons remarqué des halos... Des phénomènes lumineux, comme les aurores boréales ou australes.

Ils s'adoucissaient. Le vent tourna et l'odeur devint insupportable. Des tonnes de pâte de crevettes en train de pourrir

en plein soleil. Ça coulait, rose, infect. Un homme creusait un caniveau dans la glace pour que cette infection s'écoule plus loin, dans un puits qui communiquait avec l'océan.

— Vous avez de l'huile de baleine ?

— Nous en avons besoin.

— Écoutez, dit Lien en entraînant l'espèce de manitou de la tribu à l'écart. On a besoin d'huile pour arriver à Jarvis Station. Il est possible que là-bas...

— Là-bas quoi ? ricana l'homme, un géant qui dépassait Lien de quarante centimètres au moins.

D'où venaient-ils donc, bon sang ? Les hommes du nouveau monde des glaces devenaient de plus en plus chétifs, rabougris et ceux-là...

— Vous allez me raconter que c'est leur faute ! Qu'ils ont fabriqué une grosse lampe qui se balade au-dessus de nos têtes pour faire fondre la glace et nous noyer ? Vous nous prenez pour qui ?

— Combien êtes-vous ? demanda Lien Rag. Quarante avec les femmes, les gosses. Nous vingt. Vous avez des fusils anciens, nous quelques lasers, des lance-harpons également du genre pour ancrer les voies. Nous pouvons tout liquider, prendre quand même l'huile. Je suis prêt à le faire.

— Pour vous prolonger de deux, trois jours ? Vous bluffez. Vous espérez rejoindre un inlandsis dans le nord. Il en existe plusieurs, avec de hauts sommets. Votre équipe de forbans est prête à tout pour sauver sa peau.

Lien recula et haussa les épaules. Il retourna auprès du chef de train, un certain Vogis.

— Il refuse, mais on prend quand même l'huile. Qu'on les encercle.

Ils auraient pu se défendre, exterminer les agents ferroviaires s'ils l'avaient voulu. Ils restaient groupés, méprisants, fatalistes. Ailleurs on avait dû les exploiter, les humilier et tout recommençait, devaient-ils penser. Lien Rag ne se sentait pas d'humeur à expliquer sa mission. Il représentait le pouvoir, devenait donc incompréhensible. On roulait des barils d'huile.

— Laissez-en.

— La moitié, dit le chef de train. Je signe un reçu. Une fois que tout sera redevenu normal, ils pourront se faire rembourser l'huile, recevoir une prime de spoliation.

Lien le regarda.

— Vous parlez sérieusement ?

— Je vous assure que la Compagnie de la Banquise...

— Non, vous croyez que tout va redevenir normal ?

— Mais bien sûr... Ils ont réussi à suspendre cette sorte de projecteur puissant dans le ciel. Peut-être cent mille watts, peut-être un million, qui sait... Il faut de l'énergie pour l'alimenter.

— Un million de watts, répéta Lien.

Combien d'hommes sur cent mille à savoir ce qu'était le soleil ? Ils prononçaient ce mot sans connaître ce qu'il cachait.

— On peut transporter de l'électricité avec un rayon-laser, continuait le chef de train, mais c'est très gourmand en énergie. Sinon on le ferait plus fréquemment.

La loco siffla et ils remontèrent dans le wagon. Ils avaient dû en abandonner un, le plus confortable, celui avec salons, cinéma, douches. Le plus lourd aussi.

Lien Rag remonta au côté du chauffeur qui restait pessimiste malgré l'apport d'huile. Même si la banquise s'était à nouveau reformée, même s'il avait conduit un train de luxe, cet homme serait resté avec ses sombres pressentiments. Et c'était peut-être mieux ainsi.

Une nouvelle nuit approchait et la banquise ne recelait que des terreurs de tous côtés. Il fallut ralentir, se fier aux radars, aux échos-sondeurs qui étudiaient l'épaisseur de la glace. Lien Rag utilisait aussi une sorte de petit appareil ; une torpille monorail qui roulait un kilomètre en avant et signalait les distorsions. D'un seul rail. Impossible d'en trouver une deuxième dans les entrepôts de la Compagnie. En fait, il s'agissait de matériel militaire adapté. Destiné primitivement à faire sauter les convois, les bâtiments d'une flotte ennemie, mais modifié.

— Un rail peut être intact et l'autre foutu, disait le chauffeur chaque fois que Lion Rag envoyait le détecteur en éclaireur.

Moteur autonome à air comprimé, entre dix et vingt kilomètres

de distance parcourue. Chaque fois il fallait stopper, le récupérer, changer la cartouche de gaz liquide et on repartait pour vingt kilomètres. La moyenne s'établissait autour de quarante kilomètres heure, mais en dix heures de nuit quatre cents kilomètres n'étaient pas à négliger.

Le bib-bip de la torpille retentit quatre fois au cours de la nuit. Des failles, des rails tordus. Grâce à un aiguillage volant on passait d'une voie sur l'autre, parfois pour dix mètres et il fallait revenir sur une troisième. Un travail exténuant. Vogis avait divisé l'équipe en quarts. Mais la fatigue, le découragement devenaient plus grands. Lien Rag lui-même n'y croyait plus.

Lorsqu'il fut cinq heures, le glaciologue essaya de se persuader que le soleil ne naîtrait pas ce jour-là.

Et vers sept heures la chaleur était déjà insoutenable et la luminosité déjà douloureuse pour les yeux. Et ils apercevaient une crevasse qui zigzagait de l'est vers l'ouest, noire, énorme.

— On ne pourra jamais combler un kilomètre, dit le chauffeur. Et celle-là doit les faire en largeur. Pour qu'on l'aperçoive d'aussi loin. Toute l'eau s'y déverse.

Des centaines de cascades. La banquise avait basculé vers l'océan. Il n'y avait pas un kilomètre de largeur, mais au moins cinq cents mètres. Les voies reposaient sur deux îlots centraux.

Le chef de train s'approcha de la crevasse, calculant vite.

— Pour une seule voie, quatre journées de travail pour combler, une pour remettre les rails.

— Je vous fais confiance, dit Lien Rag.

— Alors on arrête ?

Lien s'éloigna et réfléchit. Puis il retourna vers le chauffeur.

— D'après vous, cette loco peut franchir quel pourcentage de pente ?

— Seule ou attelée ?

— Mettons seule.

— Six pour cent si on utilise un treuil. Avec deux câbles qui halent en haut de la pente. Ça se fait dans des zones montagneuses.

— Dix pour cent ?

— Non, jamais.

— Il va falloir, dit Lien.

Vogis, le chef de train, n'avait jamais, lui non plus, entendu une chose aussi démentielle.

— Nous ne remplissons pas toute la faille. Nous congelons juste quatre mètres au-dessus du niveau de la mer. Une journée environ. Dans la nuit nous posons les rails.

— Vous ne me ferez pas traverser ça. La machine va plonger le long d'une pente de quinze pour cent, s'immobiliser au fond et on ne pourra plus l'en sortir.

— Si, avec deux câbles. Deux treuils.

— Non. Les treuils doivent être amarrés en haut de la pente. Bien ancrés.

— Ils seront de chaque côté de la loco. Les câbles eux seront ancrés.

— Ça pétera.

— Nous avons la meilleure équipe de la Compagnie, dit Lien. On doit y arriver.

On congela le fond en trois heures, temps record, mais la fissure était à l'ombre et il y régnait déjà zéro comme température atmosphérique. On empila des blocs, on construisit la voie avec les débris de l'autre. Mais devant la raideur de la pente, le chauffeur déclara que jamais le vapeur ne la franchirait. On installait les treuils de chaque côté, l'ancrage des câbles posait un problème tel qu'il fallut les attacher au réseau qui continuait intact de l'autre côté.

À trois heures du matin, la loco seule bascula dans la crevasse. Tout avait été coordonné, minuté. Dès qu'elle fut en bas dans le creux, les treuils commencèrent d'avaler les câbles. Sur sa lancée la loco remonta à moitié pente puis perdit de la vitesse. Bientôt elle n'avança plus que d'un demi-mètre seconde. Les tensiomètres couinaient, les câbles se trouvant à la limite de la rupture. Lien était avec le chauffeur, surveillant le treuil gauche, Vogis le droit.

— On patine, je vous jure qu'on patine.

— Non, dit Lien Rag. On fait un mètre par dix secondes mais on remonte.

Pour le prouver, il cracha sur la glace. Il avait saigné du nez et son crachat fit une étoile pourpre qu'il éclaira avec une torche. Il avait raison. Un mètre, dix secondes, et le sommet approchait.

— Les treuils fument, dit Vogis. Ils vont caler.

— Arrosez-les.

Le jour naissait lorsqu'ils furent à nouveau sur le plat. Tous effarés, même pas triomphants. Très excités, mais silencieux, et sur leur lancée ils poursuivirent, entassés sur le vapeur, le tender. On aurait pu haler les wagons avec les treuils mais il restait cent kilomètres pour atteindre Jarvis Station.

Et la banquise fut clémene. Juste quelques rails tordus que l'on quitta grâce aux aiguillages volants pour la voie la plus solide.

— C'est quoi, de la fumée ou une tornade ? demanda le chauffeur en désignant un point à l'horizon.

Lien Rag prit ses jumelles, observa une minute le nuage qui s'élevait.

— De la fumée.

Vingt kilomètres encore et puis une grande lueur. Une partie des pêcheries venait d'exploser. Un souffle brûlant leur parvint.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda le chauffeur. Ils se sabordent ou quoi ?

CHAPITRE XXXIII

Tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'écartier quelques barils d'huile entreposés sur un quai. Le reste brûlait avec une sorte de satisfaction rageuse, crépitait joyeusement. Les agents ferroviaires regardaient les wagons-laboratoires s'ouvrir d'un coup sous la pression du feu, éclater littéralement tandis que les flammes se tordaient vers le soleil.

— Il n'y a pas leur loco-diesel, remarqua le chef de train. Il manque aussi des wagons.

Au-delà des pêcheries, le réseau continuait vers le nord. Un très vieux réseau, construit à la grande époque du premier siècle, lorsque les compagnies se hâtaient de s'approprier des territoires, des concessions. Des réseaux qu'on avait exploités longtemps, quand les hommes fébriles, avides, recherchaient toutes les sources d'énergie, de nourriture. Puis la vie s'était retirée sous les dômes, les verrières, les coupoles. L'Homme du Chaud était né lentement, remplaçant l'aventurier des premiers âges du Froid. Et le vieux réseau avait été abandonné à la solitude de la Banquise, cette banquise qui hantait de légendes terrifiantes le subconscient des Hommes.

— Ils sont partis par là, dit Vogis qui était allé voir. Ils n'iront pas loin. La banquise doit être fracturée, impraticable. Nous-mêmes sommes coincés à jamais sur ce point perdu.

Que s'était-il passé ? Pourquoi brûler les installations, l'énorme groupe électrogène, véritable centrale qui aurait pu alimenter une station moyenne ? Qui était parti ? Qui avait péri dans l'incendie ? Étaient-ils vraiment tous unanimes pour replonger l'homme dans une nouvelle catastrophe ? Ou bien l'un d'eux, un petit groupe avait-

il décidé de mettre fin à l'expérience ?

Lien Rag regarda le soleil qui commençait à disparaître hors de la lucarne. Brillait-il avec la même intensité ? Il avait l'impression que la lumière était imperceptiblement moins vive, la chaleur moins accablante. Mais les yeux, le corps s'habituaient.

— Il faut s'organiser, disait le chef de train. On ne peut pas retourner en arrière. Jamais l'expédition ne nous atteindra. La radio est muette.

La radio fournie par la Compagnie de la Banquise n'avait pas une très grande portée. On aurait pu utiliser le rail pour téléphoner, mais de nouvelles ruptures avaient dû se produire derrière eux alors qu'ils progressaient vers Jarvis Station.

— Il reste du poisson dans un silo aménagé dans la glace. On pourra le consommer.

Lien Rag regarda les décombres fumants des pêcheries, leur vapeur. Les wagons, le confort, la nourriture était de l'autre côté de cette crevasse énorme qu'ils avaient failli ne jamais franchir.

— Pas grand-chose, hein, fit le chauffeur toujours aussi sombre. Je savais bien que ça finirait mal.

Vogis regardait le soleil qui achevait de disparaître sur le côté gauche de la lucarne. Avait-il lui aussi l'impression qu'il était moins resplendissant ? Lien Rag n'osa pas lui demander son appréciation mais les Rénovateurs du Soleil avaient disparu, morts ou en fuite, au cours de la nuit précédente. Il y avait plus de douze heures que leur appareillage ne s'attaquait plus aux strates de poussière lunaire.

CHAPITRE XXXIV

L'enfant dormait dans les bras du vieillard lorsque celui-ci emprunta la draisine qui le remonta jusqu'à Coal-Junction Station. Une fois sur les quais de départ, il réveilla l'enfant pour lui faire boire du lait à la cafétéria de la gare, prendre une bouillie de farine.

— On n'est plus dans la crypte ?

— Non, dit Pavie. C'est fini et tu sais, je crois qu'on a réussi à rattraper le coup cette nuit.

Comme il ne comprenait pas bien, Jdrien fouilla dans l'esprit du vieux et eut son explication. Pavie pensait qu'avec leur rituel, leurs invocations, ils avaient chassé ce pseudo-soleil qui croyait pouvoir briller et chauffer comme l'autre.

— C'était un démon stupide. La preuve, il ne savait pas que le vrai soleil se lève à l'est. Tu te rends compte, fiston, d'un fieffé imbécile ?

— Il est parti ?

— Ouais. Maintenant faut recommencer à zéro pour que le vrai se pointe enfin un jour et qu'on en finisse avec cette saloperie de glace. Tu sais, moi, j'aimerais bien réchauffer mes vieux os en plein soleil.

Puis il se rappela l'origine de Jdrien et parut tout penaude.

— Scuse-moi, fiston, mais sûr que t'es pas de mon avis... Faudra pourtant qu'on trouve une solution pour toi... Mais ne t'inquiète pas... C'est pas demain la veille qu'on verra le soleil se lever à l'est. Tu penses qu'après le coup que lui a fait cette espèce d'imposteur il ne va pas se repointer. Et puis il va falloir qu'on change le rituel si des fois il nous attirait d'autres ennuis... Je parle pas pour toi et d'ailleurs j'ai pas posé la question.

Ils durent aller prendre leur train, « le poussif », très loin là-bas, tout au fond des quais. Et Jdrien devrait se fourrer à nouveau dans le sac du vieux avant de descendre à cette Y Station 289. Il pensa avec joie qu'il allait revoir la jolie chèvre, coucher au-dessus d'elle dans la bonne odeur qu'elle diffusait.

— Non, j'ai pas parlé de toi... Après tout, t'es arrivé comme ça. Peut-être que tu vas repartir pareil... Moi, tu sais, je ne m'étonne plus de rien avec toi. Tu parles comme un aiguilleur de classe exceptionnelle, tu grappilles dans mon cerveau ce que j'ai du mal à expliquer en parlant.

— Tu crois qu'il va faire froid de nouveau ?

— Si je le crois ? Regarde là-haut la buée. C'est un signe, ça.

Il désignait le dôme crasseux.

— Tout va rentrer dans l'ordre pour tous les hommes. Mais nous, on sait que c'est un signe malgré tout. Le vrai Soleil, il reviendra, mais il prendra des précautions. La glace fondra si doucement qu'on se retrouvera le cul dans l'herbe d'une prairie sans même s'en rendre compte.

— Une prairie ?

Il fouilla dans le crâne du vieux, fut un peu déçu. C'était comme une moquette teintée en vert avec des petites fleurs un peu partout.

CHAPITRE XXXV

La veille, ils avaient tué une otarie malade, à tous les deux. Ils avaient fourré la viande dans la glace et gardé la peau. Chaque fin de nuit ils creusaient un trou, avec un peu de sel et les couteaux, s'y blottissaient avec la peau au-dessus, recouverte d'une couche de glace épaisse. Ainsi ils avaient pu continuer leur voyage vers la Glace Dure. Ils commençaient même de rattraper leur retard et Ram pensait que son fils Ram-Ou avec le cadavre de Jdrou n'était plus qu'à une demi-nuit devant lui.

Les deux vieillards se portaient très bien grâce à leur nouvelle façon de vivre la nuit, de dormir le jour. Ils essayaient de convaincre un maximum de Roux de les imiter, mais malheureusement beaucoup avaient péri de chaleur, de déshydratation, dans les failles, les crevasses. Attaqués aussi par des léopards de mer que la modification de climat rendait très nerveux.

Ils dormaient comme des bienheureux et dès que le soleil disparaissait ils quittaient leur trou, repliaient la peau d'otarie, sortaient de la glace les provisions et repartaient vers l'est.

— Il y a encore des morts, remarqua Ram en désignant les groupes de Roux qui s'étaient formés pour vivre ensemble les dernières heures d'agonie.

— Nous n'arriverons pas nombreux sur la Glace Dure, peut-être un sur trois.

— Si la Glace Dure existe encore, répondit Jdru.

Cette nuit-là, ils marchèrent si longtemps que Ram commença de tirer la jambe.

— On devrait déjà être dans notre trou, dit-il d'une voix haletante.

— Le jour va se lever.

— Il n'est pas très clair, ton jour.

Et soudain ils se regardèrent et levèrent la tête. Au-dessus d'eux le ciel était toujours sombre, pas noir mais sombre.

— On dirait... murmura Ram.

— Attention que le Démon ne nous surprenne, dit Jdru.

Mais ils marchèrent et le Démon de Feu ne daigna pas apparaître. Et les autres Roux semblaient à la fois craintifs et heureux.

Ils avaient tellement marché qu'ils aperçurent le groupe qui tirait le corps de la déesse Jdrou. Et non loin, Ram distingua la silhouette de son fils.

— Je crois que nous n'aurons pas besoin de nous cacher dans le trou, dit Jdru avec un raclement de gorge.

— Non, on n'aura plus besoin et la Glace Fragile va arrêter de se fendre et de donner de l'eau.

Fin du tome 11